

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA VIE DE QUARTIER DANS HOHELAGA-MAISONNEUVE, UNE
ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ(E)

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAITRISE DE SOCIOLOGIE

PAR

ALVAREZ CLAIRE

SEPTEMBRE 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Beaucoup de personnes sont à remercier pour la réalisation de ce mémoire.

Tout d'abord, je tiens à remercier mon directeur, Frédéric Parent, professeur de sociologie à l'UQAM pour son soutien, sa confiance, sa disponibilité et ses précieux conseils qui ont alimenté ma réflexion durant ce travail. Merci de m'avoir ouverte à la sociologie québécoise.

Je remercie également mes collègues du LABREQ pour leur soutien et conseil. Un merci plus particulier à Pauline, dont l'aide a été précieuse lors de la rédaction. Je remercie également Simon, Rosalie, Pierre-Luc pour leur écoute et conseil. Un grand merci à tous les participants et participantes qui ont accepté les entrevues avec moi et sans qui ce travail n'aurait pu voir le jour.

Je tiens à remercier mes parents, Nicole et Didier, pour leur soutien financier et affectif tout au long de mes études. Merci de me soutenir dans mes projets, aussi lointains qu'ils puissent être. Sans vous, mon immigration au Canada n'aurait pu se faire.

Je tiens à remercier tous mes amis qui m'ont accompagné dans ce travail : Nuria, Geneviève, Simon, Louis-Alexandre, Garance, Alexandra, Sacha, Fatima et Margaux. Je suis heureuse de pouvoir compter sur vous.

Enfin, un grand merci à mon compagnon du quotidien, Thomas, pour son soutien affectif indéfectible tout au long de ce travail. Son accompagnement et sa confiance en moi m'ont été d'un grand support durant cette maîtrise. Encore un grand merci ! Ta présence dans ces projets est d'une grande valeur. Un dernier merci à Elizabeth qui m'a permis de voir et de comprendre certaines choses de la vie.

DÉDICACE

À mon *Amatxi*

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	vii
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
D'UNE SOCIOLOGIE DE LA VILLE À HOCHELAGA-MAISONNEUVE. LA DIFFICULTÉ DE SORTIR D'UN POINT DE VUE NORMATIF	8
1.1 Du délaissement de la ville à son élévation	10
1.1.1 Brève histoire des centres-villes industriels	10
1.1.2 La gentrification, cadre d'analyse des grands centres urbains	13
1.2 L'espace urbain du quartier : comment approcher sociologiquement un quartier ?	16
1.3 Quartier des habitants ou quartier des sociologues ?.....	19
1.3.1 De l'homogénéité du lieu de résidence	19
1.3.2 ... à une mixité sociale valorisée	22
CHAPITRE II	
LA CONSTRUCTION THÉORIQUE DE L'OBJET POUR ÉTUDIER AUTREMENT LA VIE DE QUARTIER	25
2.1 Vers une sortie de l'analyse sociologique en termes strictement économiques	26
2.2 Penser la différence des points de vue.....	30
2.3 Positionnement social et localisation sociale des savoirs	35
CHAPITRE III	
ÉTUDIER L'URBAIN AVEC SES HABITANTS, CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES. POURQUOI FAIRE UNE ETHNOGRAPHIE DE QUARTIER ?.....	40

3.1	La pertinence d'une démarche ethnographique.....	41
3.2	Les discours et les mots.....	43
3.3	Des considérations théoriques à la construction d'un corpus.....	47

CHAPITRE IV

L'BAS D'LA CÔTE. DU VILLAGE AU QUARTIER HOHELAGA- MAISONNEUVE	59
--	----

4.1	Histoire locale d'une entité urbaine.....	60
4.2	Une image statistique actuelle : vers un renouvellement du quartier ?	65
4.3	Hochelaga-Maisonneuve comme observatoire d'une vie de quartier.....	73

CHAPITRE V

DES NATIFS AUX NOUVEAUX RÉSIDENTS. RÉCITS SUR LE QUARTIER HOHELAGA-MAISONNEUVE	77
---	----

5.1	Qui sont les habitants d'Hochelaga-Maisonneuve ?.....	78
5.1.1	Les natifs, survivance et mémoire d'un quartier anciennement ouvrier .	78
5.1.2	Les enracinés. Des jeunes professionnels aux jeunes familles	80
5.1.3	Les nouveaux arrivants, une population principalement étudiante.....	83
5.1.4	Hochelaga-Maisonneuve et les autres quartiers.....	86
5.2	Durée d'établissement, gentrification et récits de pratiques quotidiennes	92
5.2.1	Des souvenirs du quartier à son changement	92
5.2.2	Une valorisation de la vie de quartier et une appréciation des changements.....	98
5.2.3	Entre la valorisation du quartier et la critique de la gentrification.....	102
5.3	Une différenciation interne des espaces	106
5.3.1	D'Hochelaga-Maisonneuve, quartier ouvrier à	107
5.3.2	... Hochelaga et Maisonneuve, deux quartiers distincts	109
5.3.1	La rue Ontario et la rue Sainte-Catherine, les deux visages d'Hochelaga	112

CHAPITRE VI

DE LA SURVIVANCE D'UN MONDE POPULAIRE AU QUARTIER-VILLAGE. HABITER SON QUARTIER	119
--	-----

6.1	Vers un enracinement progressif, le quartier des étudiants.....	121
6.1.1	Des espaces communs	121
6.1.2	... à une pratique plus faible du quartier.....	124

6.1.3	Les relations de voisinage	126
6.2	Un village dans la ville : vers une expérience totale de la vie de quartier ?....	130
6.2.1	Une concentration des différentes dimensions de la vie sociale	130
6.2.2	Une valorisation du consommateur local.....	132
6.2.3	Du quartier au village urbain.....	134
6.3	Rémanence d'un monde populaire, une vie de quartier centrée sur les rapports familiaux et interpersonnels	141
6.3.1	De l'importance des relations interpersonnelles	141
6.3.2	... à des formes sociales différenciées	143
6.3.3	Des souvenirs d'enfance au constat d'espaces sociaux différents	147
	CONCLUSION.....	151
	VERS UNE MIXITÉ SOCIALE EFFECTIVE ?	151
ANNEXE A	GRILLE D'ENTRETIEN	154
ANNEXE B	GRILLE D'OBSERVATION	157
ANNEXE C	PHOTOS D'HOCHELAGA-MAISONNEUVE	158
	BIBLIOGRAPHIE	165

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
4.2.1 Le secteur Hochelaga-Maisonneuve.....	65
4.2.2 La répartition de la population selon les groupes d'âge à Hochelaga et Maisonneuve et Montréal	67
4.2.3 L'évolution de la présence des condominiums entre 1996 et 2016 dans le secteur Hochelaga-Maisonneuve.....	9
4.2.4 Comparaison de l'évolution du taux de chômage entre Hochelaga, Maisonneuve et Montréal de 1991 à 2011.....	25

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
3.3.1 Tableau sociodémographique des personnes interrogées	56

RÉSUMÉ

Ce travail de maîtrise est un travail ethnographique qui cherche à expliciter la vie de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve à Montréal. Ce quartier porte les traces d'une histoire économique montréalaise. Cet ancien quartier ouvrier connaît aujourd'hui un processus de gentrification où la population souche du quartier cohabite avec une nouvelle population souvent plus jeune et plus riche. Dans cette recherche il s'agit d'expliquer cette vie de quartier où plusieurs formes sociales s'entrecroisent pour former Hochelaga-Maisonneuve. Cette cohabitation pacifique amène les habitants à valoriser une vie de quartier où la mixité sociale ferait Hochelaga-Maisonneuve.

Après une enquête ethnographique et la réalisation d'une série d'entrevues (13) avec des habitants du quartier, trois types de populations ressortent. Une population étudiante, nouvellement arrivée dans le quartier et qui se construit une vie de quartier autour de la vie étudiante. Les enracinés, installés depuis une dizaine dans le quartier. Ces derniers se sont installés majoritairement dans les années 2000. Ils ont connu certains changements, notamment au niveau de l'offre commerciale. Enfin, les natifs qui n'ont jamais habité d'autre quartier qu'Hochelaga-Maisonneuve. Les natifs sont souvent issus des milieux plus populaires où la carte du passé sert de référence pour le territoire présent.

Ces trois populations ne construisent pas la même vie de quartier. Alors que les étudiants sont peu dans le quartier, les enracinés et les natifs ne sortent que très rarement. Toutefois, les natifs continuent de fréquenter les anciens commerces du quartier alors que les enracinés préfèrent les nouveaux. Ces trois populations cohabitent aussi avec une population plus vulnérable, au sud du quartier et tous ensemble ils forment le quartier Hochelaga-Maisonneuve dans une sorte de mixité sociale effective.

Mots clés : vie de quartier, ethnographie, Hochelaga-Maisonneuve, mixité sociale

INTRODUCTION

La vie en ville dépasse la vie en milieu rural. Si bien qu'en 2017, 54,8 %¹ de la population mondiale vit dans un milieu urbanisé. En 2017, au Canada, c'est 81,35 %² de la population qui vit dans un milieu urbain et 80,6 %³ de la population québécoise y vit selon le recensement de 2011. Au Canada, les trois grandes villes principales sont Vancouver, Toronto et Montréal.

En Occident, la vie en ville est posée comme le modèle urbain actuel. Elle s'oppose à la vie en banlieue ou en périphérie des grands centres urbains. Dans les années 1970-1980, la vie en périphérie était préférable à la ville. La banlieue était le modèle à suivre. Actuellement, elle est posée comme le contre-modèle. La vie en banlieue est dévalorisée, car elle est synonyme d'embouteillage, du fait de la nécessaire utilisation de l'automobile pour se rendre aux différents lieux de travail, d'épicerie, d'activité, etc. Elle fait aussi référence par son mode de vie à une forme d'individualisme exacerbé : présence de l'automobile, maison individuelle, propre terrain, etc. Enfin, elle est présentée comme telle dans les journaux, comme *Le Devoir*, qui au début de

¹ La Banque Mondiale (2019), Population urbaine (%). Consulté en juin 2019. Récupéré de <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/sp.urb.totl.in.zs>

² Université de Sherbrooke (2019), Population urbaine (% de la population totale), Canada. *Perspective monde, Outil pédagogique des grandes tendances mondiales*. Consulté en juin 2019. Récupéré de : <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/tend/CAN/fr/SP.URB.TOTL.IN.ZS.html>

³ Stats Canada (2019), *Les portraits*. Consulté en juin 2019. Récupéré de : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/economie/comparaisons-economiques/interprovinciales/portraits.pdf>

l'année 2019 ont délivré de plus en plus d'articles quant aux « méfaits » de la banlieue montréalaise. Le point de vue de certains résidents montréalais quant à ces articles journalistiques⁴ sur la banlieue montréalaise va dans le sens d'une forme de condamnation de la vie en banlieue au profit des multiples avantages qu'offrirait la vie en ville. Ces différents articles et commentateurs ont nourri dans une certaine mesure ma réflexion quant à la vie en ville. En lançant le blâme sur ces personnes vivant à l'extérieur de Montréal, tous les problèmes de trafic à Montréal ou en se posant comme les détenteurs du « bon mode de vie », les personnes de banlieue répondaient souvent par une réponse axée sur le niveau économique élevé qu'impliquerait la vie à Montréal. Le prix des loyers est en constante hausse et Montréal connaît, en 2019, une pénurie quant aux nombres de logements disponibles.

La ville de Montréal est d'ailleurs la métropole de la province du Québec. Montréal se situe sur une île sur le fleuve Saint-Laurent. Avec sa population avoisinant les deux millions de personnes, elle est la ville principale du Québec. La ville de Montréal est composée de dix-neuf arrondissements, qui ne recouvrent pas l'ensemble de l'île de Montréal, puisque quinze autres villes sur l'île sont présentes et liées à Montréal. Les arrondissements constituent une des cartes territoriales de la ville de Montréal. Ils permettent de distinguer les différents secteurs de la ville, mais ont aussi une fonction politique de diviser le travail de la mairie de Montréal. Cette dernière délègue des responsabilités politiques et administratives du territoire aux différents maires d'arrondissement. Chaque arrondissement est présenté par la ville de Montréal, comme des espaces qui présentent chacun des spécificités qui leur sont

⁴ Tellier, L-N, (2019, 13 juin), Reprendre le contrôle de l'étalement urbain, *Le Devoir*. Consulté en juin 2019. Récupéré de https://www.ledevoir.com/opinion/idees/556585/urbanisme-reprendre-le-controle-de-l-etatement-urbain?utm_campaign=Autopost&utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR1Twe mCk7bhOLaOyXiwo0NUbzUioPbEg_ZlzSYvNmIBLher5HtNtxXIpw#Echobox=1560435129

propres ⁵ . Hochelaga-Maisonneuve fait partie de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. Il se situe à l'est du centre-ville de Montréal et est desservi par le service de transport métropolitain, ce qui le rapproche du centre-ville et autres centres des affaires de Montréal.

L'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve et plus particulièrement, le quartier Hochelaga-Maisonneuve connaît actuellement une revitalisation. Plusieurs projets immobiliers sont projetés et beaucoup furent réalisés au cours de ces dernières années. Ces différents projets portaient sur la construction de nouveaux bâtiments destinés à une fonction résidentielle, type condominiums. La population les accueille de manière ambiguë. Autant ces projets immobiliers répondent au besoin de se loger et de pouvoir investir dans du bâti en ville, autant ils participent à l'augmentation du prix des loyers étant donné leur coût⁶. De plus, dans Hochelaga-Maisonneuve ces projets immobiliers sont plutôt mal reçus par une partie de l'opinion publique, qui y voient une volonté de tassement des populations plus vulnérables en-dehors du quartier, et de Montréal. Ces projets sont perçus comme des signes d'une gentrification qui s'intensifierait dans Hochelaga. Cette gentrification se verrait aussi à travers des nombreuses nouvelles boutiques destinées à une population plus enrichie.

Ces débats politiques et médiatiques autour de la gentrification dans Hochelaga-Maisonneuve posent en arrière-plan la question du droit à la ville (Lefebvre, 2009). L'idée du droit de la ville émerge chez le sociologue français Henri Lefebvre (2009) qui problématise le rapport à l'urbain et à la ville. Sa réflexion est une réaction face à

⁵ Ville de Montréal (s. d.), Cartes de Montréal. Consulté en juin 2019. Récupéré de : http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5798,41435562&_dad=portal&_schema=PORTAL

⁶ Par exemple, un condo style 4 ½ est mis en vente à partir de 269 470 \$ CAN par le projet OSHA Condo en construction dans Hochelaga-Maisonneuve.

l'urbanisme fonctionnel — urbanisme inspiré de l'architecte Le Corbusier, pour qui une architecture rationnelle engendrerait des comportements rationnels. Au-delà de cette « structure rationnelle », cette pensée architecturale prônait la mise en place d'une mixité sociale effective. Ces structures architecturales, les grands ensembles ou les zones d'habitat pavillonnaire furent construites à la périphérie des villes (Viviere, 2015).

Lefebvre (2009) critique ces projets urbains et pousse cette critique jusqu'à changer la perception de la ville. Celle-ci ne peut se réduire aux rapports de production capitaliste, mais la ville est aussi un espace social qu'il faut réintégrer à la ville (Costes, 2010). Lefebvre propose alors un programme scientifique, où une connaissance de la ville et ses habitants et un programme politique sont nécessaires dans le but d'une réappropriation des espaces urbains par les citoyens (*Ibid.*, 2010, p.181).

Les études sur la ville ne sont pas récentes et ont fait se questionner, très tôt, les sociologues. Que l'on pense aux études sur la morphologie sociale chez Émile Durkheim avec son prolongement chez Maurice Halbwachs, aux travaux de Max Weber sur la ville et la politique. La ville constitue un observatoire privilégié pour certains sociologues pour étudier des processus sociaux. À ces débuts, la sociologie urbaine américaine étudiait les effets sociaux de l'industrialisation des villes, comme les travaux de l'École de Chicago avec Robert Park et l'écologie urbaine.

La sociologie urbaine pose encore ces questions aux villes actuelles. Les questions de spatialisation, de lien social, de concentration de population et de qui habite les villes se retrouvent au centre des questionnements de la sociologie urbaine, mais dans d'autres conditions. Les villes se sont modifiées au cours du temps ainsi que la population qui habite les villes. Les grands centres urbains aujourd'hui ne sont plus autant le lieu de la production industrielle. Les industries ont souvent quitté les grandes villes pour s'installer à leur périphérie. Les centres urbains se sont spécialisés

dans une économie tertiaire, axée sur la production de service et qui repose sur des compétences spécialisées qui requièrent souvent des études postsecondaires.

La ville de Montréal n'a pas échappé à ce virage de la production industrielle à tertiaire, tout comme Hochelaga-Maisonneuve. Ce dernier se posait comme le quartier ouvrier francophone de la ville de Montréal, qui a connu son âge d'or dans les années 1930. Or, la désindustrialisation qui eut lieu quelques décennies plus tard, aux alentours des années 1980, a bouleversé son économie et sa structuration. Actuellement, le quartier Hochelaga-Maisonneuve connaît une revitalisation et devient un quartier de plus en plus en vogue à Montréal. Il est prisé à la fois pour son marché locatif et immobilier plus abordable que dans d'autres quartiers de Montréal, mais aussi, pour la vie de quartier qui s'y déploierait.

Je réside à Hochelaga-Maisonneuve et j'ai été assez surprise par cette valorisation de la vie de quartier. Ayant habité auparavant sur le Plateau, je n'avais pas entendu parler autant de vie de quartier que dans Hochelaga. Que recouvre cette « vie de quartier » pour ces résidents ? C'est à partir de cette question simple que ce travail en est le fruit. Mon intérêt pour la sociologie urbaine s'inscrit dans un parcours plus long, où c'est à l'université de Bordeaux, en France, que j'ai découvert ce champ sociologique, mais c'est à Hochelaga que j'ai voulu investir ce champ. Le quartier Hochelaga porte en lui l'histoire économique de la métropole montréalaise. De l'industrialisation à la désindustrialisation jusqu'aux changements actuels, Hochelaga-Maisonneuve porte les traces de ces différentes périodes.

La mixité sociale renvoie à l'idée d'une cohabitation pacifique entre des catégories de personnes qui ne partagent pas le même style de vie (Chamboredon, Lemaire, 1970). Comment ces personnes aux différentes appartenances sociales investissent l'espace du quartier ? Et, comment perçoivent-elles cet espace en constate mutation ? Hochelaga-Maisonneuve est passé du quartier ouvrier francophone glorieux, à un quartier défavorisé qui concentrait des situations de pauvreté extrême, pour se

revitaliser depuis une dizaine d'années maintenant. Ce sont ces questions de rapport à l'espace, de rapport aux autres et aux changements que j'interroge et explore dans ce travail de maîtrise.

Pour réaliser ce travail, j'ai opté pour la démarche ethnographique. Cette démarche de recherche a plusieurs avantages. Le premier est celui de pouvoir s'imprégner dans son terrain. L'ethnographie a cet avantage de laisser une certaine place à la temporalité. Une ethnographie se déroule sur le temps long et donne aux sociologues le temps de se laisser porter par le terrain⁷. Ensuite, elle est une démarche incarnée, où le chercheur apprend aussi à travailler avec son corps et les sensations laissées par le terrain sont aussi des indices à prendre à compte. Avec cette insertion sur le temps long, la démarche ethnographique permet la rencontre avec des personnes qu'une autre démarche n'aurait pas permise. Les conversations informelles que j'ai eues lors de mon terrain ont été autant d'informations pertinentes que les discours recueillis à travers les entretiens. Enfin, la démarche ethnographique est la méthode qui permet au mieux d'observer une vie de quartier en train de se faire, dans un espace où plusieurs formes sociales se croisent.

Pour ce faire, ce travail est réparti sur six chapitres. Le premier chapitre est axé sur la construction théorique du quartier et de la vie de quartier en sociologie. Dans ce chapitre, je présenterai les grandes tendances de la sociologie urbaine sur l'étude des quartiers. J'aborderai la notion de gentrification qui constitue une première voie d'entrée pour étudier la vie de quartier. Dans un deuxième chapitre, je présenterai le concept de positionnement social et comment ce dernier m'a été utile afin de penser cette vie de quartier autrement dans un quartier où une mixité sociale serait effective.

⁷ Je ne fais pas références ici aux différentes impositions du temps de recherche qui vont à l'encontre du travail ethnographique, contraintes qui sont d'ailleurs explicitées dans la partie méthodologique de ce travail.

Le troisième chapitre présente la méthodologie employée dans ce travail. Je présenterai la démarche ethnographique et en quoi elle est la méthode privilégiée pour tester l'hypothèse d'une différenciation des configurations sociales à l'intérieur du quartier Hochelaga-Maisonneuve, où le temps d'établissement va transformer les manières de l'habiter. La démarche ethnographique couplée avec une série d'entretien avec treize personnes m'a permis d'accéder aux activités sociales des personnes qui habitent le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Le quatrième chapitre se concentre sur l'histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ce détour par l'histoire permet de saisir les dynamiques qui ont traversé le quartier et la ville de Montréal aux différentes époques. Le quartier Hochelaga-Maisonneuve constitue l'observatoire privilégié pour observer une vie de quartier en train de se faire. Enfin, les deux derniers chapitres sont consacrés à la présentation des résultats du terrain. Dans le cinquième chapitre, je présenterai les trois populations qui occupent l'espace du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ces trois populations sont les nouveaux résidents, composé principalement par une population étudiante, les enracinés et les natifs. Les manières de se représenter et de parler du quartier Hochelaga-Maisonneuve varient en fonction du temps d'établissement. Le sixième chapitre présente les différentes manières d'habiter le quartier Hochelaga-Maisonneuve, où chaque population occupe des espaces particuliers du quartier. Ce dernier chapitre s'axe aussi sur la notion de mixité sociale où les différentes populations occupent différemment l'espace du quartier.

CHAPITRE I

D'UNE SOCIOLOGIE DE LA VILLE À HOHELAGA-MAISONNEUVE. LA DIFFICULTÉ DE SORTIR D'UN POINT DE VUE NORMATIF

Dans ce chapitre, il sera question d'expliciter le parti pris théorique de cette recherche, car la ville et les quartiers sont un objet ancien de la sociologie et un champ spécialisé de la sociologie qui est loin d'être homogène. Comme tout champ sociologique, il est possible d'y dégager des orientations dominantes à travers le temps. Que ce soient les études qui portent sur les divisions spatiales de la ville, je pense, ici aux études de l'École de Chicago sous Park et les analyses sous « l'écologie sociale ». Les études qui portent sur les concentrations de certaines classes sociales dans certains lieux de la ville comme les études des Pinçon et Pinçon-Charlot sur le XVI^e arrondissement à Paris. Ou encore, les études qui dominent actuellement le champ, portant sur le processus de « gentrification », dans lesquelles la tangente est de montrer comment les anciens du quartier se trouvent dépossédés de leur espace de résidence et de vie. Bien qu'intéressantes ces études sur la gentrification et plus généralement sur la ville tendent à brosser un portrait des anciens habitants comme des habitants dépossédés d'actions : ils ne détiennent souvent pas les moyens de production, exercent des positions subalternes et leurs ressources économiques, en reprenant un vocabulaire bourdieusien, sont faibles. La notion de gentrification structure les débats actuels en sociologie sur la ville : pléthore d'études sociologiques et mêmes issues d'autres disciplines des sciences humaines et sociales — je pense surtout à la géographie et à l'urbanisme — s'intéressent moins à la ville qu'au

processus de gentrification à l'œuvre dans certains quartiers. Quant au quartier, il est à la fois le terrain et le lieu de réflexion des études sur la gentrification : terrain de l'enquête, car la plupart des recherches prennent un quartier qui connaît une mutation importante dans sa composition sociale pour exemplifier le processus de gentrification. Et lieu de réflexion, car le quartier a aussi été pensé de manière sociologique c'est-à-dire que les sociologues ont pensé à définir le quartier selon une perspective relationnelle — je pense notamment aux travaux de Marcel Rioux, dans les années 1970.

Dans ce chapitre, je présenterai un panorama des études sur la ville et plus précisément sur la notion de gentrification, notion autour de laquelle les débats sociologiques sur la ville se structurent actuellement. Les études sur la gentrification prennent comme lieu d'analyse des quartiers anciennement ouvriers où une population plus riche vient s'installer. La notion de gentrification est pertinente en ce sens qu'elle permet de penser la vie de quartier. Dans un deuxième temps, je sortirai des écrits de la gentrification pour aller voir de quelle manière le quartier a été étudié par d'autres sociologues. Cet état de la littérature sur le quartier en sociologie permettra de penser et de construire l'objet de cette recherche qui est la vie de quartier.

1.1 Du délaissement de la ville à son élévation

1.1.1 Brève histoire des centres-villes industriels

Au XIX^e siècle, l'industrialisation bouscule les pays occidentaux⁸ en modifiant la structure des rapports de production : les industries prennent le pas sur l'agriculture, et leur installation dans les villes entraîne un exode rural des campagnes vers les villes, où les nouveaux travailleurs industriels s'installent à proximité des usines. Les villes deviennent alors le lieu de la production industrielle où les propriétaires des industries et les travailleurs occupent l'espace de la ville. Toutefois, les centres-villes n'avaient pas bonne réputation et les populations aisées les ont longtemps délaissés, du fait d'une insalubrité et d'une insécurité accrues. Les centres-villes étaient perçus comme le lieu de vie des classes nommées « laborieuses et dangereuses », et la banlieue — lieu de sécurité et de calme — était habitée par les classes plus aisées. Effectivement, la ville était synonyme de production industrielle, et les travailleurs habitaient à proximité de leur lieu de travail : les villes étaient, pendant la période industrielle, le lieu de la classe ouvrière. Bien que les villes étaient l'apanage des classes travaillantes, les populations qui se situent en haut de la hiérarchie économique habitaient aussi les centres-villes, mais dans des espaces situés loin des usines. La Révolution industrielle s'est accompagnée de nombreux travaux d'aménagement des villes, communément appelés les travaux haussmanniens en référence au baron Haussmann à Paris qui a engendré les grands travaux de la capitale. Les travaux haussmanniens passent par la destruction de nombreux bâtiments pour dégager et

⁸ L'industrialisation des pays occidentaux ne s'est pas déroulée de manière homogène : alors que la Grande-Bretagne a connu sa première Révolution industrielle plus tôt que la France, l'Allemagne, les États-Unis et le Canada, nous pouvons tout de même en parler de manière générale, car les mêmes mouvements de population furent constatés. Toutefois, les spécificités particulières de chaque pays restent des informations pertinentes quant à l'organisation sociale de ces époques. Asselain, J.-C. (s. d.), « Révolution Industrielle », dans *Encyclopaedia Universalis* France. Récupéré de <https://www.universalis.fr/encyclopedie/revolution-industrielle/>

créer de grandes voies de passage, où des bâtiments historiques sont mis en valeur. Au début du XX^e siècle, les villes sont les lieux à la fois de la production, mais aussi de la gestion et de la culture.

La première moitié du XX^e siècle est marquée par l'agrandissement des grands centres urbains. Les centres urbains sont les lieux où ces développements se produisent. L'exode rural continue et la population urbaine ne cesse de croître. Jusqu'au krach boursier d'octobre 1929, les villes connaissent une certaine prospérité économique avec le développement de nouveaux moyens de transport (Ferretti, 1992). Les années 1930 sont moins prospères et en septembre 1939, le Canada entre en guerre contre l'Allemagne. L'économie se relance sous une économie de guerre⁹.

À partir des années 1970, ces classes plus aisées délaissent les régions périurbaines pour regagner les centres-villes de ces villes qui connaissent alors un processus de désindustrialisation et de désaffectation des usines. Cette nouvelle population urbaine s'installe dans les anciens quartiers ouvriers populaires car, les prix des loyers sont généralement plus faibles et sont situés à proximité de leur lieu de travail. Ce phénomène ou processus social est plus connu sous le terme de « gentrification ». Ce terme apparaît, d'abord, sous la plume de Ruth Glass, qui en 1964 l'emploie pour décrire la nouvelle population installée dans le quartier ouvrier de Londres. L'installation dans ce quartier s'accompagne d'un travail de distanciation vis-à-vis de la population locale, d'où la référence aux « gentry » qui caractérisaient la petite noblesse anglaise souhaitant se distinguer de la bourgeoisie mercantile.

⁹ Foot R., (2015), « Deuxième Guerre mondiale », dans *L'Encyclopédie Canadienne*. Récupéré de : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/deuxieme-guerre-mondiale>

Le terme gentrification va être repris dans les années 1970-1980 à la fois par la sociologie francophone et américaine qui vont ajouter la dimension de la mobilité à la définition de Glass : la gentrification correspond aussi à un mouvement de population des zones périurbaines vers les quartiers du centre-ville (Donzelot, 2009, p. 70). Pour la sociologie marxiste, la gentrification est un processus d'embourgeoisement des quartiers ouvriers et populaires¹⁰. Cette reprise du terme « gentrification » s'explique par l'observation de ce déplacement de population dans plusieurs villes, de Londres à New York en passant par Montréal, de nombreux quartiers ouvriers perdent leur identité ouvrière pour devenir de nouveaux quartiers à la mode où toute une nouvelle population et dynamique s'installent. À tel point que la gentrification est parfois analysée comme un nouvel idéal type du monde urbain contemporain, à côté du processus de périurbanisation et de relégation (*Ibid.*, 2009, p. 56). La périurbanisation renvoie à l'installation des classes moyennes dans les régions périphériques des villes, les banlieues résidentielles, où l'usage de l'automobile est une obligation, car les services sont souvent éloignés du lieu de résidence. La relégation, quant à elle, définit les situations où la mobilité n'est pas de mise dans le sens où l'espace de vie est un enclos duquel les personnes ne peuvent sortir que très difficilement, faute de moyens économiques. Par exemple, la relégation caractérise la situation dans laquelle se trouvent certaines banlieues françaises, comme les 4 000 de La Courneuve, qui est une cité française aux 4 000 logements en Seine-Saint-Denis dans la région parisienne. Au départ, pensée comme modèle de la mixité sociale avec une architecture inspirée de la logique de Le Corbusier, les classes moyennes désertent rapidement cette cité, pour y (dé)laisser les classes plus précaires. Actuellement, cette cité n'a pas bonne réputation.

¹⁰ Pour les écrits marxistes sur le phénomène de gentrification voir les travaux d'Anne Clerval, géographe française qui a essentiellement travaillé sur la gentrification de la ville de Paris. Clerval A., (2013), *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte.

Selon cette lecture, trois formes de mode d'habitation de la ville se dégagent. D'un côté, les périurbains sont dans la contrainte de la mobilité. D'un autre côté les relégués sont dans la contrainte de l'immobilité, et entre les deux se trouvent les gentrificateurs, qui eux sont dans « l'ubiquité », c'est-à-dire qu'ils peuvent choisir leur degré de mobilité et d'immobilité selon leurs besoins : « [les gentrificateurs] ne sont ni dans l'immobilité volontaire ni dans la mobilité contrainte, mais dans l'ubiquité » (*Ibid.*, 2009, p. 69). Cette hybridité au niveau de la mobilité caractérise le mode de vie urbain, dans le sens où les quartiers en voie de gentrification offrent tous les services de commodité, et sont proches des centres-villes urbains où différents événements se déroulent. Le processus de gentrification s'observe à travers les transformations du bâti dans certains quartiers, comme la restauration d'une place publique ou encore la démolition d'anciens bâtiments désaffectés. Aussi par l'apparition de nouveaux commerces et d'une nouvelle population, et « du statut de curiosité, voire d'anomalie locale, la gentrification est passé à celui de valeur centrale » (*Ibid.*, p.70).

1.1.2 La gentrification, cadre d'analyse des grands centres urbains

Toutefois, la gentrification a mauvaise presse car, l'arrivée d'une nouvelle population entraîne le déplacement et l'exclusion d'une portion des natifs ou des résidents de long terme (Tissot, 2011, p. 297). Une partie de la nouvelle population modifie l'espace du quartier à travers un travail à la fois sur l'espace, et sur l'image du quartier, c'est-à-dire la symbolique du quartier pour le rendre plus attractif et construire une nouvelle représentation du quartier. Effectivement, la nouvelle population pose sur leur nouveau lieu de vie un ensemble de représentations sociales de ce qu'est ou serait un « bon quartier ». Ce quartier aura un cachet particulier, que ce soit le style des bâtiments ou l'organisation de l'espace même du quartier, une histoire que les résidents (re)construisent et s'attachent à la mettre en avant, des commerces congruents avec leurs styles de vie et des rapports de voisinage cordiaux

renforçant le sentiment de vivre dans un village urbain (*Ibid.*, p. 238-239). Le village urbain, ou le quartier-village correspond à un ensemble de valeurs et de normes mises en avant par ces résidents, qui participent, dès lors, à la transformation du quartier, notamment sur les frontières symboliques et physiques du quartier. Car, la gentrification participe à la (re)constitution de nouvelles frontières dans l'espace, où certaines zones deviennent des poches de gentrification alors que d'autres restent des zones pour les natifs du quartier. Autrement dit, la nouvelle population s'interreconnait dans l'espace du quartier à travers des pratiques et des usages de la ville et de la rue similaire. La population qui participe à la gentrification aspirerait aussi à un « entre-soi sélectif » (Donzelot, 2009, p. 73). Ainsi, l'espace du quartier et son organisation se trouvent bouleversés par cette nouvelle population qui se mobilise pour créer un quartier à son image, avec une mixité sociale voulue (*Ibid.*, 2012, p.11). Cette appropriation du quartier et des espaces publics devient un enjeu qui mobilise les populations :

Ces mobilisations sont parfois visibles, comme celles des militants anti-gentrification de Tompkins Square à New York et la répression policière de 1988 ; elles sont parfois feutrées, mais efficaces quand elles sont menées par les classes supérieures pour s'approprier un quartier, ses écoles et ses parcs, souvent avec le soutien des pouvoirs publics (Tissot, 2012, p.7)

La mobilisation des acteurs de la gentrification peut être qualifiée d'une mobilisation discrète, puisque les acteurs ne vont pas utiliser des moyens forts et visibles, comme les manifestations. Ils vont plutôt opter pour une mobilisation douce, allant de la création de liens et de relations de voisinage jusqu'à l'ajustement de leur environnement à leurs attentes et goûts (Collet, 2012, p. 26), mais aussi en passant par la création d'associations de quartier. Très peu de ces acteurs vont se revendiquer comme des acteurs du changement dans l'espace habité. La quasi-invisibilité de la mobilisation renforce la mauvaise presse dans le sens où la relégation de l'ancienne population donne lieu à l'arrivée d'une nouvelle qui ne lui ressemble pas et transforme à la fois le paysage et l'ambiance du quartier. Car, habiter un quartier c'est

à la fois investir les espaces publics et les logements ; cette nouvelle population est aussi, en reprenant un vocabulaire bourdieusien, plus doté en capital culturel qu'économique ce qui les pousse à investir dans des quartiers plus pauvres pour bénéficier d'un coût foncier plus faible.

La gentrification est ici appréhendée comme un processus d'appropriation, de transformation et de reclassement symbolique de l'espace, dans lequel certains habitants — appelés “gentrifieurs” pour cette raison — jouent un rôle central. (Collet, 2015, p.31).

Il n'empêche que tous les habitants du quartier ne partagent pas cette mauvaise réputation de la gentrification, qui peuvent vivre ces transformations d'une tout autre manière.

Le phénomène de gentrification est donc appréhendé de plusieurs manières et sa définition peut varier selon les points de vue adoptés. Allant de l'idéal type urbain abordé comme un processus de déplacement de personnes d'un espace à un autre à un mouvement d'éviction des personnes en situation de pauvreté. Il devient dès lors plus complexe de parler de gentrification sans se sentir pris par un point de vue normatif largement présent dans l'espace médiatique, qui donne à la gentrification une presse plutôt péjorative. Dans le cadre de ce mémoire, la question de savoir si la gentrification est une bonne ou une mauvaise chose n'est pas posée, car elle ne renvoie pas à une question sociologique, mais bien à une question politique. Néanmoins, la gentrification sera utilisée comme une catégorie de distinction entre les résidents, notamment entre les nouveaux et les établis, car la gentrification embrasse aussi des pratiques voire un « style de vie » propre à un groupe social qui sera étudié dans ce mémoire. Je l'utiliserai plus comme un outil permettant de penser mon terrain et les différentes relations sociales entre les individus que comme une entité déjà-là où il s'agirait de trouver les « preuves matérielles » de son existence. Autrement dit, c'est parce que la notion de gentrification façonne le champ de la

sociologie urbaine que je l'utilise dans ce mémoire. Le processus de gentrification se déroule sur le temps long et est souvent étudié au travers d'un quartier particulier qui exemplifierait ce processus, comme l'étude de Sylvie Tissot sur le quartier du South End à Boston. Ces différentes études décrivent comment la gentrification est à l'œuvre dans un espace, et plus précisément dans un quartier spécifique de la ville. Dans ce mémoire, il s'agira de comprendre et d'analyser les représentations et les activités quotidiennes des résidents du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Plutôt que de se pencher principalement sur la nouvelle population, l'idée est de converser aussi avec les autres résidents et de voir comment ces changements sont aussi appréhendés par ces derniers.

Une fois ces premières bases posées sur le processus de gentrification, comme processus d'installation d'une nouvelle population dans un espace urbain particulier et qui entraîne une modification de l'espace vécu je vais aborder la notion de quartier en sociologie. Le quartier est l'espace dans lequel la gentrification est principalement pensée, mais dont la définition n'est pas toujours évidente. La gentrification permet de penser les changements en cours dans les quartiers urbains et questionnent les relations de quartier où l'ancienne population voit son espace relationnel se modifier et la nouvelle population tisse de nouvelles relations de voisinage et de quartier.

1.2 L'espace urbain du quartier : comment approcher sociologiquement un quartier ?

Le quartier est souvent abordé en sociologie selon deux positions : soit comme un élément déjà-là, c'est-à-dire un espace clairement identifié et identifiable et où les découpages renvoient souvent et implicitement aux découpages politiques. La ville procède à une séparation des espaces pour mettre en place des politiques publiques.

Cette carte politique de la ville est souvent celle réutilisée par le monde politico-médiatique qui utilise les mêmes références pour situer l'objet de leur information. La seconde position renvoie moins à un espace déjà présent qu'à un espace en construction à travers la création de relations sociales entre les individus qui partagent un même espace et qui attribuent à leurs espaces des significations variables. Dans cette perspective le quartier devient un espace à découvrir. Bien que distinctes, ces deux perspectives peuvent se retrouver dans une même recherche sociologique du fait que les découpages politiques peuvent correspondre aux découpages de ses propres activités. De plus, pour les habitants d'une ville les quartiers constituent un repérage social facile lors d'une rencontre. Par exemple, dire que l'on est né dans le Plateau Mont-Royal n'est pas la même chose que de dire que l'on est originaire de Parc-Extension : le quartier d'origine fournit des renseignements sociaux aux personnes avec lesquelles on interagit. Cet exemple rend compte de la vision portée par la première École de Chicago sur la ville, et notamment sur les travaux de Park qui étudiait la ville sous l'angle de l'écologie urbaine. La ville était découpée en cercle concentrique et à chaque cercle correspondait des groupes sociaux et des pratiques sociales particulières. Autrement dit, l'environnement donne naissance à certains types de comportements et ces comportements donnent des renseignements sur la localisation résidentielle des individus dans la ville (Park, 1926, p.176). La ville est constituée à la fois d'éléments matériels, comme les routes ou les bâtiments et d'éléments idéels, comme les représentations des personnes. La ville peut être aussi analysée comme un système d'organisation sociale où des personnes se retrouvent « prises dans des appartenances multiples dont chacune lui assigne des rôles spécifiques et n'engage qu'une dimension particulière de sa personne » (Grafmeyer, 2005, p.18). La ville est un espace où diverses activités foisonnent, et ces activités sont réalisées par des personnes dont « la position » sociale diffère : la ville se trouve être le cadre propice à l'entrecroisement de différentes formes sociales. Ces deux visions sur la ville — la ville comme entité déjà-là et la ville comme produit social — sont en relation dialectique dans le sens où les deux sont dans un rapport de

constitution et aucun des deux ne peut être désigné comme préexistant à l'autre. Et, c'est cette relation dialectique qui fait de la ville un enjeu notable pour les individus, car elle est le lieu où tous les différentes dimensions de la vie (logement, famille si l'individu est issu de cette ville ou de la région, travail, relations amicales, voire amoureuses, activités sportives et culturelles, etc.) des individus se croisent, s'entrecroisent et où leur rapport au monde s'actualise. (Grafmeyer, 2005, p.26).

La sociologie urbaine a porté son regard à la fois sur ces zones d'entrecroisement des mondes sociaux, mais aussi à la localisation géographique des personnes. Elle cherchait à voir si des personnes « similaires » au niveau des caractéristiques sociales se regroupaient dans une même zone urbaine. Autrement dit, certains sociologues cherchaient à décrire et à comprendre la configuration des villes industrielles, dont l'un des résultats fut la répartition des personnes selon leur position sociale : à chaque position, une zone d'appartenance (Grafmeyer, 2005, p. 32).

Le quartier renverrait à un espace géographique et social relativement homogène, puisque l'espace du quartier est une zone connue et reconnue par l'ensemble des habitants de la ville avec une certaine représentation sociale du style de vie des habitants, allant du prix des loyers à la réputation du quartier. Par exemple, lorsqu'une personne dit qu'elle habite Outremont à Montréal, un ensemble de repères sociaux se mettent en place. La plupart des loyers sont chers et la plupart des personnes sont d'origine francophone, cette personne doit donc posséder un fort capital économique, et avoir un travail au statut élevé (médecin, avocat, hauts fonctionnaires, etc.). Cette connexion faite entre le quartier d'origine et le style de vie de la personne fait écho à la définition du quartier de Marcel Rioux.

Le quartier désigne un milieu relativement homogène où vivent des individus possédant un certain nombre de caractéristiques communes comme le revenu, l'occupation, le niveau d'instruction, et surtout des pratiques culturelles, sociales et

politiques similaires. Un quartier serait donc caractérisé par une mentalité, un mode de vie partagé par ses habitants. (Rioux, 1973, p.41).

Cette définition du quartier dépasse les découpages politiques et administratifs puisqu'elle fait référence à un espace commun, vécu et mis en récit par des individus qui partagent une expérience sociale similaire : appartenance à une même catégorie sociale, des expériences et des trajectoires de vie similaires. Ce partage d'une condition sociale donne lieu à la création de liens sociaux forts ainsi que des liens de solidarité. Rioux rajoute à cette définition une dimension plus idéale, dans le sens où le quartier n'existe que si les personnes ont le sentiment de vivre dans un quartier. Dans la recherche réalisée en 1973, il dégage plusieurs dimensions utilisées par les habitants pour décrire et définir l'espace de leur quartier, qui ne se recoupent pas nécessairement : une dimension politique, le découpage territorial ; une dimension de proximité (les rues proches du lieu de vie) ; une dimension économique-sociale (l'occupation d'un travail et le statut social) ; une dimension culturelle (Rioux, 1973, p. 486). De ces écrits, le quartier est pris par la sociologie urbaine comme un lieu où des populations aux caractéristiques similaires se regroupent. Ces individus réunis dans un espace reconnu développeraient des pratiques sociales similaires.

1.3 Quartier des habitants ou quartier des sociologues ?

1.3.1 De l'homogénéité du lieu de résidence ...

Le quartier est souvent analysé comme un espace permettant de penser les classes sociales et leurs pratiques. Les classes ouvrières furent souvent étudiées avec leur lieu de vie, où la « solidarité locale » était mise en avant. Dans ces études, le quartier renvoie à un entre-soi. Les personnes partagent les mêmes trajectoires sociales se regroupent et se retrouvent. Le lieu d'habitation est vu comme le lieu de rencontre en dehors de l'usine où les activités en dehors du travail se font, comme aller au « bar du coin ». Le quartier est un lieu de socialisation fort dont la fréquentation par

l'habitation et par le côtoiement des commerces et des lieux de proximité confère aux habitants un capital d'autochtonie, dans le sens où ils se connaissent, s'inter-reconnaissent et dont la prégnance offre de multiples avantages (Renahy, 2012, p. 12). Cette homogénéité relative entre les pratiques et les personnes vivant dans un même quartier se retrouve aussi dans les écrits consacrés à la grande bourgeoisie. Les Pinçon et Pinçon-Charlot dans leur ouvrage *Les ghettos du gotha* montrent comment le quartier devient une frontière sociale avec le reste de la population. Le quartier devient un entre-soi sélectif où les allogènes du quartier vivent leur étrangeté (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2007, p. 23). Cette congruence entre personne et espace fait du quartier une entrée pour parler de stratification sociale et des différences entre les positions sociales. Autrement dit, le quartier dans ces études est moins un concept qu'un outil de délimitation de l'objet étudié, étant les différentes appartenances sociales des individus (Grafmeyer, 2007, p. 2).

D'autres études ont analysé le quartier à partir des ressources qu'il peut apporter à ces habitants, qu'elles soient positives ou négatives. Elles furent réalisées dans des quartiers souvent plus pauvres que le reste de la ville. Ces études portent leur intérêt sur la création de réseaux en différenciant les liens « forts » des liens « faibles ». Mark Granovetter développa ces deux notions dans étude portant sur la possibilité des individus à trouver un emploi selon leur réseau social. Les personnes ayant beaucoup de liens faibles trouvent plus facilement un emploi que celles ayant principalement des liens forts (Rose, Séguin, 2007, p. 222). Ces derniers renvoient à un réseau social presque clos sur lui-même, dans le sens où la personne connaît et entretient des liens très serrés avec son réseau (famille, amis, collègues) alors que les liens faibles font référence à des liens moins forts avec chaque personne mais plus étendus. Or, les individus qui détiennent le plus de liens faibles sont ceux qui détiennent aussi un volume plus important de capital économique et culturel et les personnes plus démunies en termes de capital social le sont aussi en terme économique et culturel. Le quartier est un espace de relation et un indicateur social sur l'individu. Il participe

donc à la fois à la création d'un réseau social, mais aussi à la création d'une réputation.

Cette distinction entre les liens forts et les liens faibles est particulièrement pertinente pour éclairer le débat sur les conditions dans lesquelles les fortes concentrations résidentielles de groupes défavorisés pourraient nuire à leur insertion sociale et économique. (*Ibid.*, 2007, p.224)

Ces études sur les effets externes du quartier prennent ce dernier comme un espace homogène, où les divers niveaux de lien social dans le quartier même ne sont pas contestés. Elles posent aussi un regard normatif sur les personnes, dans le sens où si les individus ne répondent pas aux « bons critères de l'intégration », ils seront vus comme des personnes « en manque de ». Ces études ne montrent pas ce que font réellement ces personnes. Une autre intégration est aussi possible dont les normes seraient différentes. Ces études offrent peu de renseignements sur la nature des relations dans le quartier, alors que ces dernières fourniraient des traces quant à l'environnement social dans lequel ces individus s'insèrent, ainsi que des renseignements quant à leurs pratiques sociales. Une fois encore le quartier est pris comme une entité déjà-là et très peu questionnable. Toutefois, ces différentes études sur les effets du quartier montrent la manière dont le lieu d'habitation peut s'avérer être un handicap dans les rapports de production. Effectivement, le quartier est un médiateur social et nommer le lieu d'origine génère des représentations sur les personnes. Les rapports sociaux entre employeurs et futurs employés peuvent se retrouver « biaisés » du fait de ces représentations attribuées à la population du quartier. Aussi, des auteurs ont repris ces idées pour les appliquer au quartier afin de voir si l'espace habité « devient ou non un quartier au sens sociologique, c'est-à-dire un lieu d'appartenance » (*Ibid.*, 2007, p. 226). Pris sous cet angle le quartier devient un objet d'étude puisque les auteurs questionnent la vie de quartier selon l'intensité des relations sociales et leurs structures, et par là commence à remettre en question l'hypothèse d'une homogénéité sociale dans le quartier.

1.3.2 ... à une mixité sociale valorisée

Le processus de gentrification contesterait et remettrait cette définition homogène du quartier en perspective puisque la nouvelle population fait contraste à celle déjà installée et entraîne une reconfiguration des rapports sociaux. Effectivement, ces nouveaux résidents « travaillent » le quartier tant au niveau matériel qu'idéal et ce travail met à distance certaines habitudes et certaines positions sociales dans une proximité spatiale (Chamboredon, 1970). Ils souhaiteraient aussi s'installer dans des quartiers ouvriers et/ou populaires, car la mixité sociale serait une valeur importante. À tel point qu'elle deviendrait un critère de sélection et de distinction pour les gentrificateurs. Le constat d'une cohabitation avec une population différente tant en termes d'origine ethnique, en termes d'âge ou qu'en termes économiques et l'utilisation du tutoiement dans les commerces locaux sont des aspects de la vie de quartier valorisé par ces gentrificateurs et significatif d'un choix résidentiel pour la mixité sociale (Collet, 2015, p.15). En reprenant les catégorisations classiques conçues à partir de critères économiques et culturels, les gentrificateurs appartiendraient aux classes moyennes supérieures. D'ailleurs de nombreux travaux francophones (Authier 2018, Collet 2012 ; 2015 ; 2018, Corbillé, 2007, Tissot, 2011 ; 2012 ; 2013) sur la gentrification se basent sur le modèle bourdieusien de la distinction, où les différentes classes sont définies par rapport à leur distance vis-à-vis de la grande bourgeoisie française selon le volume détenu des différents capitaux (économique, social, culturel et symbolique) (Bourdieu, 1979). Le lieu de résidence fait partie de ces éléments de distinction, puisqu'il évoque un certain nombre de représentations permettant, plus ou moins, de situer socialement la personne. Pour les gentrificateurs, le choix du lieu de résidence est important, car il définit un « style de vie » particulier : celui de la ville en opposition à la banlieue, où les différentes formes sociales de la personne se retrouvent être à proximité avec une vie de quartier basée sur le modèle du village urbain. La valorisation de la vie de quartier renvoie à des relations pacifiques dans un espace hétérogène, c'est-à-dire où des personnes aux positions

sociales différentes se croisent et interagissent. Les études sur la gentrification se sont principalement penchées sur la manière dont cette population investit les lieux afin de faire de cet espace le leur. Bien que cet aspect soit intéressant, les études sur la gentrification étudient les relations selon le point de vue des nouveaux résidents (trajectoires résidentielles, explicitation du choix d'installation, des représentations antérieures quant au lieu choisi, relations entretenues avec les locaux, etc.), mais laissent de côté ces autres, ceux qui habitent aussi ce quartier. Car, partager un quartier ne signifie pas forcément partager les mêmes temporalités, ni les mêmes espaces du quartier, ni les mêmes symboles. Les relations sociales sont diverses et certaines personnes peuvent ne jamais se croiser alors qu'elles sont voisines du fait que les réseaux de relations ne soient pas les mêmes (Maltais, 2016, p. 150).

En somme, les études sur la gentrification dans des quartiers originellement qualifiés d'ouvriers ou de populaires s'appliquent à décrire et à comprendre comment ces nouveaux résidents s'intègrent dans ce nouvel espace, mais surtout comment ils se l'approprient au détriment de l'ancienne population, qui n'a pas ou peu de moyens pour arrêter ce processus. Ces études fournissent des renseignements sur la manière dont l'arrivée d'une population modifie et bouleverse l'espace habité du quartier, et comment les nouveaux résidents s'y installent et occupent l'espace. Ces travaux sur la gentrification permettent d'approfondir la connaissance sociologique sur ces personnes qui font le choix de s'installer dans des quartiers urbains qui originellement sont vus et destinés pour d'autres catégories de personnes, souvent plus pauvres. Bien qu'intéressantes, ces études ne sont qu'un angle d'analyse des rapports sociaux qui se déroulent dans ces quartiers qui connaissent des changements au niveau de la population résidente. Par exemple, ces travaux mettent de côté les pratiques et les habitudes des « établis ». Cette population ne constitue pas l'objet d'étude et du terrain d'enquête puisque la focale est mise sur la manière dont la nouvelle population évince l'ancienne pour (re)construire un espace résidentiel par et pour elle-même. De plus l'ancienne population est souvent une population issue de milieux ouvriers et

populaires, et elle est définie comme une population avec des ressources insuffisantes. Or, ces personnes ne peuvent être réduites seulement à des possessions en termes de capital culturel et économique, car ces possessions ne résument aucunement la manière dont ces personnes — les établis — vivent et habitent leur quartier.

Il est permis de sortir de ce cadre d'analyse pour étudier la vie de quartier selon la position occupée par les personnes. C'est-à-dire de prendre en considération à la fois les pratiques des nouveaux et des anciens résidents d'un même espace, sans hiérarchiser les différentes pratiques, mais en les différenciant par rapport à « la position » que chacun occupe dans l'espace, qui est le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette position est à découvrir via les différentes pratiques sociales des individus. Ce pas de côté permet surtout de sortir d'un point de vue normatif où des pratiques seraient meilleures et plus valorisées que d'autres, de sortir d'une stratification sociale verticale où la réussite scolaire et économique serait les gages d'une « bonne insertion », d'une bonne manière de vivre. Passer de la hiérarchisation à la différenciation des pratiques sociales selon « la position » occupée permet de nourrir différemment la question sur les manières d'habiter et de vivre son lieu de résidence. Elle permet aussi de poser une réflexion où les individus sont différenciés, dans le sens où ils ne font, ne pensent et ne vivent pas de la même manière, tout en partageant un espace de résidence et de vie commune.

CHAPITRE II

LA CONSTRUCTION THÉORIQUE DE L'OBJET POUR ÉTUDIER AUTREMENT LA VIE DE QUARTIER

Dans ce chapitre, nous procéderons à la construction théorique du phénomène social qu'est la vie de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve. Comment étudier sociologiquement cette vie de quartier ? Dans le précédent chapitre, j'ai présenté les courants et les notions dominant l'étude de la vie de quartier et qui se penchent sur la manière dont les nouveaux résidents s'installent dans un quartier et comment leur installation bouleverse l'organisation et la structure du quartier. Tout en comprenant que le phénomène de gentrification évince certaines populations du quartier, je veux, dans ce mémoire faire un pas de côté et étudier la vie de quartier de ce dernier par et avec ses habitants. Ce pourquoi, la question de la gentrification n'est pas principale : elle est moins l'angle de vue pris qu'une dimension/réalité du quartier Hochelaga-Maisonneuve aujourd'hui. Pour étudier cette vie de quartier, je m'intéresserai aux pratiques discursives des personnes qu'elles tiennent sur leur quartier, mais aussi à travers leur quotidienneté dans le quartier. Je m'intéresse à ce qu'elles font et ne font pas, où elles vont et ne vont pas, etc., ce qui fournit des renseignements quant aux différentes positions sociales qu'elles occupent dans Hochelaga-Maisonneuve. Effectivement, chaque individu occupe une certaine position dans l'espace social. Les pratiques sociales des individus renseignent les sociologues sur leur position occupée dans l'espace social. Autrement dit, les pratiques sociales sont des traces de la position occupée. À côté de cette prise en compte s'ajoute la prise en considération du

discours des personnes. Les discours tenus par les individus sur leur quartier nous renseignent sur la manière dont ils vivent et se représentent leur lieu de résidence, mais aussi sur la position occupée dans l'espace social.

Dans un premier temps, je présenterai le concept de position sociale qui va me permettre de penser autrement les rapports sociaux des habitants d'Hochelaga-Maisonneuve. Dans un second temps, je montrerai comment les savoirs sociaux sont localisés plutôt que « locaux », par exemple réduits à un espace géographique tel que le quartier. Puis, je développerais le concept de localisation sociale des savoirs qui me permettra d'appréhender mon objet de recherche.

1.4 Vers une sortie de l'analyse sociologique en termes strictement économiques

Les savoirs sont socialement localisés dans le sens où ces différentes connaissances sont issues des différentes relations qu'une personne entretient avec d'autres. Effectivement, tous les individus ne partagent pas le même avis sur ce qui bon ou mauvais de faire, sur ce qui est beau ou non, etc. Souvent, ces différences ont été étudiées sous l'angle des classes sociales, qui renvoient à un classement d'ordre socioéconomique des personnes. Plus les personnes possèdent des moyens économiques élevés plus leurs goûts, connaissances seront vues comme les « bons », et à l'inverse une personne qui détient peu ou pas de ressources économiques moins ses goûts et connaissances vont être « légitimés ». Pourtant, ces différentes analyses masquent et effacent la situation et les relations sociales dans lesquelles ces personnes évoluent et agissent, par une agrégation de la situation économique aux pratiques des individus. Or, les pratiques des individus ne peuvent se réduire uniquement à leur situation socioéconomique. Cette réduction en plus de masquer d'importantes dimensions de leur vie — par exemple, l'importance des réseaux sociaux familiaux élargis, la fréquentation d'espaces qui ne sont pas ou peu pris en compte par les études qui se basent sur l'échelle socioéconomique, etc. — délégitime ces autres pratiques, car elles ne sont pas les « bonnes ». « En définissant la classe sociale par “une position dans les rapports de production” et par “l'habitus qui est normalement (...) associé à cette position”. La position des classes populaires dans les rapports de production leur est assignée par le rapport salarial : rapport de dépendance entre agents dans lequel l'un détient les conditions de la reproduction

matérielle de l'autre. Quant à l'habitus de classe, sa formule générique est "le choix du nécessaire". (Mauger, 2013 p.243)

Les classes sociales sont souvent définies selon leur position dans les rapports de production. Dans ce cas, le classement social des individus est réduit à une lecture économique des rapports sociaux, dans le sens où la position occupée dans les rapports de production va déterminer les pratiques sociales des individus. Or, la vie sociale ne peut se réduire à cette seule dimension économique. Les individus ne sont pas seulement des travailleurs ou des êtres économiques. Ils entretiennent d'autres relations sociales (familiale, amicale, consommatoire, etc.) qui ne sont pas réductibles à la seule situation économique et qui ne sont pas non plus à délaissier au profit de la dimension économique. La lecture en termes de classes sociales telle que présentée par Mauger, propose une définition des positionnements selon la place occupée dans les rapports de production et réduit ces derniers aux rapports salariés. Elle opère donc une réduction des rapports sociaux à un rapport économique spécifique, étant celui du rapport salarié. Cette lecture met de côté d'autres formes de rapports de production, comme les rapports de production dans l'espace domestique. D'après ces lectures plus une personne occupe une position « basse » dans ces rapports plus elle sera « dominée » à la fois dans l'espace économique, mais aussi dans tous les autres espaces sociaux et notamment celui politique. D'après cette lecture, la position économique déterminerait les positions dans les autres espaces sociaux. Or, cette réduction enlève aux individus une certaine forme d'agentivité, dans le sens où leurs pratiques vont être principalement analysées selon la place occupée dans les rapports de production, alors que ces pratiques n'ont pas nécessairement un rapport direct avec la sphère économique.

Certaines des analyses en termes de classes sociales appliquent cette échelle où les moyens économiques priment sur le reste, ou du moins sont explicatifs de certains comportements, notamment la consommation de biens culturels, l'alimentation ou

encore les choix vestimentaires. Les personnes les plus possédantes en termes financiers sont aussi celles qui ont « la bonne culture, la bonne alimentation, les beaux vêtements ». De plus, les études sur les classes sociales ont tendance généralement à définir les classes sociales d'en bas par le négatif, c'est-à-dire par le manque, de ce qu'ils ne possèdent pas, comme l'argent, les bonnes cultures, etc. (Sabourin, 2017, p. 59). Le problème que posent ces études est la normativité sociale qu'elle recèle implicitement. Les différentes pratiques ne sont pas uniquement étudiées sous le prisme des moyens économiques, mais bien sous une dimension normative où les pratiques évaluées comme bonnes coïncident avec les pratiques des personnes aisées. Et les personnes démunies en termes économiques se retrouvent étudiées sous le prisme de la domination ou de la dépendance vis-à-vis d'institutions.

Toutefois, les analyses en termes de classes sociales restent pertinentes et utiles pour comprendre certaines situations sociales. Les études des Pinçon, Pinçon-Charlot (2007, 2009) sur la grande bourgeoisie française permettent de saisir comment l'élite française se reproduit au cours des générations. Par une fréquentation des mêmes écoles, des mêmes lieux de vacances, des mêmes clubs de sport, cette élite crée un entre-soi que seuls les mêmes membres du groupe social fréquentent. Par-là, la grande bourgeoisie française assure sa pérennité (Pinçon, Piçon-Charlot, 2007). Aussi, l'étude de Beverley Skeggs (2015) sur les femmes de milieux populaires en Angleterre, et plus précisément dans la ville de Manchester montre la pertinence d'une analyse classiste. L'auteure montre l'effet de classement chez les femmes appartenant aux classes populaires et la manière dont ces femmes sont conscientes que ce classement va s'autoreprésenter. Ce classement va les affecter et va développer chez elles des pratiques sociales particulières (Skeggs, 2015, p.44).

Les études classistes sont pertinentes dans le sens où elles mettent au jour des différences en termes de pratiques sociales et informent sur les trois dimensions essentielles des rapports sociaux que sont « le savoir, la possibilité d'agir, la distance

et l'opposition de groupes » (Bernstein et Chamboredon, 1975, p. 230). De plus, les différents environnements sociaux dans lesquels des individus évoluent vont les façonner différemment. Plutôt que de parler de « classes », qui renvoie, trop souvent à une dimension normative des pratiques sociales, je préférerais le terme de « position », renvoyant plus à un point de rencontre entre différentes relations et espaces qui ont modelé, modèlent et modèleront l'individu. Aussi, le terme de position est préférable à celui de classes, car il permet moins de hiérarchiser que de différencier les pratiques et les espaces.

Dans ce mémoire, il s'agit de ne pas réduire les différentes pratiques des individus à l'espace économique (salaire, capitaliste), mais bien de considérer ces pratiques comme des traces d'un ensemble de relations qui sont au fondement de celles-ci. À la manière de Paul Sabourin, dans son article sur les personnes désignées comme « pauvres » :

Il s'agit de considérer que les groupes sociaux désignés comme pauvres ont leur propre point de vue, c'est-à-dire qu'ils développent des schèmes sociocognitifs, non seulement réflexifs, mais également opératoires. Ces schèmes sont immanents à la constitution d'activités sociales et participent aussi à la production des normes sociales existantes, notamment celles qui sont relatives à la pauvreté (Sabourin, 2017, p.58).

Selon cette optique, les personnes désignées comme pauvres ne sont pas considérées immédiatement comme des personnes « pauvres », ce qui permet de sortir d'un rapport de domination économique, où ces individus seraient analysés sous l'optique de leur niveau économique, mais bien de considérer les pratiques sociales selon l'environnement social dans lequel ces différentes pratiques se réalisent. Car, ce n'est pas parce qu'elles ne détiennent pas les moyens de production ou des moyens économiques élevés qu'elles sont dépossédées de toutes formes « d'agentivité » ou que ces formes d'agentivité s'expliquent par leur position dans le système économique. Comme le souligne Bernstein par la distinction qu'il fait entre la

« compétence » et la « performance ». Alors que tous les êtres humains ont accès au système économique et au marché, ils ne vont pas tous performer de la même manière, car la performance est liée aux règles sociales du système économique (Bernstein et Chamboredon, 1975, p. 227). La dimension économique n'est qu'une des différentes dimensions de la vie sociale ; elle est à étudier, mais à étudier telle une pratique sociale comme une autre.

Sortir de la notion de classes sociales au profit de la position permet d'une part, de ne plus, ou du moins, de moins hiérarchiser les pratiques au profit de la différenciation. Les pratiques des individus n'ont pas être jugées sur le plan normatif, mais doivent être prises telles des traces des relations sociales qui fondent ces différentes pratiques. D'autre part, avec cette optique, il est aussi possible de penser la différence des points de vue comme résultat d'un ensemble de relations sociales réalisées dans un espace social particulier.

1.5 Penser la différence des points de vue

Les notions de gentrification et de quartier sont des notions fourre-tout, où plusieurs définitions existent, à tel point qu'il devient difficile de voir ce qui est ou n'est pas gentrification ou quartier. De plus, penser la vie de quartier sans poser directement des relations plus ou moins conflictuelles, du moins théoriquement et méthodologiquement, entre les nouveaux et les anciens résidents s'avère relever d'une autre manière de penser la vie de quartier. Même si les nouveaux résidents modifient l'espace du quartier, notamment en transformant d'anciennes bâtisses en complexe immobilier ou encore en installant un nouveau commerce sur la rue principale du quartier, l'ancienne population est toujours présente et continue de vivre son quartier. Comment ces populations se partagent-elles l'espace, que font ces

populations et comment elles se voient, se représentent leur lieu de vie? Ces questions semblent simples de prime abord, pourtant peu d'études explicitent les conditions de vie des personnes, leurs activités quotidiennes et le sens qu'elles donnent à leurs pratiques et environnements de vie, alors que ces questions sont au cœur de la discipline sociologique. En effet, la sociologie étudie les activités humaines, et ces activités sont des activités sociales : lorsque les individus agissent, ils donnent un sens à leurs actions, sens qui peut varier, bien entendu, d'un individu à l'autre. Ces activités sociales sont constituées à partir de relations sociales singulières. Par le décortilage des différentes activités sociales d'un individu, les sociologues ont accès aux différentes relations sociales qui sont au fondement de ces activités sociales.

Étudier une activité sociale, c'est étudier ce que font et symbolisent les personnes et les groupes dans ces activités. Les phénomènes sociaux sont immédiatement des phénomènes de sens. En ce sens, il importe de ne pas *hiérarchiser* les catégories de connaissance de l'observateur et de l'observer, mais bien de les différencier, pour ne pas les confondre et pour ne pas non plus dévaluer l'expérience de l'autre dans un discours sociologique qui ne serait plus cette fois-ci éthique. S'il y a bel et bien *rupture* comme souligné en exergue au début de l'introduction, c'est dans cette différenciation des formes de savoir et moins dans une rupture avec les prénotions. (Parent, Sabourin, 2016, p.18)

Les activités sociales ont du sens pour les personnes, dans le sens où ces activités sont inscrites dans un espace-temps symbolique, que les individus mettent en récit. Autrement dit, les personnes n'agissent pas sans mettre une signification (formulée immédiatement ou non) à leurs actions. Par la suite, ils peuvent aussi reconstruire un sens à leurs actions passées. L'activité de mise en sens du réel est une activité courante et quotidienne et cette action se réalise dans un espace et dans une temporalité propre à chaque individu et groupe social. Dans le cadre de la vie de quartier, Hochelaga-Maisonneuve est l'espace, le territoire dans lequel des individus — plus précisément des résidents du quartier — vivent, ont toutes de sortes de pratiques sociales (économiques, politiques, familiales, consommatoires, etc.). Et ce

territoire est pris par ces résidents qui font un travail de représentation de ce dernier. Autrement dit, l'espace et le symbolique sont interreliés, dans le sens où ce lieu concret et l'espace représenté s'entrecroisent, par exemple au niveau des frontières de cet espace. Bien que le quartier Hochelaga-Maisonneuve possède des frontières officielles, avec des frontières qui sont institutionnalisées dans le cadre de la politique de la ville de Montréal, pour les résidents, ces frontières ne sont pas forcément identiques. Car elles recouvrent et recourent avec un espace relationnel qui est différent de celui politique. Ces variations entre les découpages politiques et les découpages faits par les personnes, nous renseignent alors sur un autre espace relationnel, que celui uniquement politique, où d'autres relations et d'autres pratiques sont mis en place et sont valorisées. De même pour le temps : les temporalités actuelles — entendu au sens d'un découpage du temps — ne correspondent pas nécessairement aux temporalités d'avant et les temporalités futures seront certainement différentes. Autrement dit, les représentations, aussi diverses qu'elles puissent être ne sont fondées que dans cette tripartition espace-temps-symbole. Il n'empêche que des décalages peuvent exister, entre par exemple, les représentations qui sont restées identiques alors que l'espace s'est modifié. Ces « décalages » sont à prendre comme des traces, des signaux d'une vie, de pratiques sociales particulières et propres à cet espace de représentation qui continue d'exister, ne serait-ce que par la pratique discursive de ces personnes, qui parlent d'un autre territoire, d'une autre époque, et donc qui mettent en relief une structure relationnelle dans cet espace. Car cette carte est la référence par laquelle l'individu agit dans l'espace du quartier. Comment ces représentations « décalées » continuent d'exister, à côté d'autres représentations sur ce même espace ? À quoi renvoient ces représentations, c'est-à-dire quelles informations nous fournissent ces pratiques discursives sur leurs lieux de vie ? À quoi renvoie cette diversité de point de vue ? Au-delà de cet exemple d'une forme de « décalage » entre la carte et le territoire, les différences de point de vue entre les résidents soulignent-elles des espaces relationnels distincts ? Les différentes dimensions de la vie sociale (politiques, familiales, consommatoires, etc.) ne sont pas

« nourries » de la même manière par des relations sociales, qui fondent des points de vue distincts sur les différents aspects de la vie sociale. Les relations sociales dans lesquelles les personnes sont insérées ne sont pas données immédiatement, mais sont à déceler au travers de leurs pratiques. Autrement dit, c'est moins l'espace de vie qui est donnée au chercheur que les signes, les traces de cette vie, que le sociologue se doit de reconstruire pour comprendre le point de vue de la personne, et aussi pour comprendre les distinctions entre les points de vue.

Basil Bernstein, dans ses recherches sur la linguistique propose une réflexion similaire (de laquelle je m'inspire) sur l'usage différencié du langage et des codes sociaux. Cette différenciation d'usage est le fruit de relations sociales distinctes que le langage met en forme de manière symbolique.

Des formes de parole ou codes différents symbolisent la forme de la relation sociale, règlent la nature des interactions et créent pour les locuteurs des ordres de pertinence et de relation différents. Dès lors, l'expérience des locuteurs est transformée par ce que la forme du discours désigne comme significatif ou pertinent. Cette thèse est sociologique, parce que la forme du discours est considérée comme une conséquence de la forme de la relation sociale ou, pour l'énoncer de façon plus générale, comme une qualité de la structure sociale (Bernstein et Chamboredon, 1975, p.228).

La forme et la consistance du discours sont issues de relations sociales qui sont au fondement de ces premiers, c'est-à-dire que les personnes ne pensent et ne parlent pas de nulle part. Le discours aussi bien dans sa forme que dans son contenu est localisé socialement. Chaque personne vit dans un espace social propre, dans lequel de nombreuses relations sociales se font, et parfois se défont. Et ces relations sociales fondent un rapport au monde, dans le sens où les personnes coconstruisent leur rapport au monde avec leur environnement qui est social. De ce fait, les points de vue sont à considérer comme des traces d'une certaine organisation sociale qui mettent en avant des normes et des valeurs particulières à leur environnement. Dans le cas de la vie de quartier, les différents discours sur le quartier sont donc à prendre comme des

traces, des signes de relations sociales plus ou moins denses nouées dans cet espace et aussi en dehors. Les différences en termes de représentations et de discours tenus sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve marquent probablement des espaces relationnels différents, mais présents dans le même espace. Autrement dit, sur le même territoire géographique plusieurs espaces relationnels fondent différents discours sur ce même territoire. Ces différents discours sont localisés socialement, dans le sens où ces discours portés sur une dimension du quartier sont à comprendre comme des signes de relations propres et particulières à ces espaces relationnels. Ces espaces relationnels peuvent être définis de la manière suivante.

L'espace des relations sociales est "total" dans la mesure où les phénomènes de divers ordres se présentent dans leur interrelation et que la concrétité est inépuisable comme le manifeste par exemple la notion de contexte. Dans son travail de terrain, le monographe est attentif aux diverses dimensions de l'expérience (économiques, politiques, religieuses, etc.) qu'il réduit toutefois à la dimension sociale (relationnelle) de la vie familiale, économique, politique, etc. L'ethnographie présenterait ainsi une "sociologie du vivant" préférable à une "sociologie du vécu", puisque le "vécu" renvoie trop souvent au sujet individuel défini par une expérience existentielle et reconduit l'opposition de sens commun entre l'individu et la société (Parent, Sabourin, 2016 p.20).

Ainsi, les espaces relationnels permettent d'étudier les différentes dimensions de la vie humaine — politique, familiale, consommatoire, amicale, etc. — sans pour autant mettre une de ses dimensions en avant, et la juger comme prévalente ou plus importante que les autres. Cette approche permet de (re)mettre ces dimensions au même niveau, et de sortir de la dimension normative où les pratiques sont analysées selon cette normativité de réussite économique principalement. Les pratiques des résidents sont prises selon la manière dont ils occupent les différentes dimensions de leur vie et comme des traces de leur espace relationnel. Si les relations sociales sont au fondement de la vie humaine, les savoirs sont alors sociaux et localisés, dans le sens où les savoirs sont issus des différentes relations.

1.6 Positionnement social et localisation sociale des savoirs

Dans les deux parties précédentes, j'ai insisté dans un premier temps sur le fait de ne pas réduire l'analyse de la vie sociale des personnes uniquement en des termes économiques. Le deuxième temps de cette réflexion est consacré à l'explicitation des relations sociales qui fondent les pratiques sociales des individus, pour terminer sur l'explication des concepts de localisation sociale des savoirs et de positionnement social des personnes. Afin d'explicitier ces concepts, je vais principalement me baser sur l'article de Paul Sabourin sur la mémoire sociale chez Maurice Halbwachs.

Le concept de localisation sociale des savoirs que j'utiliserai dans le cadre de ce mémoire est emprunté à Paul Sabourin, qui l'a développé dans un article portant sur la mémoire sociale chez Maurice Halbwachs. Ce dernier, contemporain d'Émile Durkheim, s'est intéressé au fonctionnement de la mémoire sociale des individus afin de penser et de prolonger la problématique de la morphologie sociale d'Émile Durkheim. L'intérêt de cet article se trouve dans la manière dont le sociologue Paul Sabourin a analysé la théorie d'Halbwachs.

La sociologie de la mémoire d'Halbwachs reconnaît d'emblée que la connaissance et les pratiques sociales se donnent à observer sous une forme contextualisée. Elle critique radicalement les prétentions au développement d'un savoir et d'une mémoire universels. Par ailleurs, la problématique de la localisation sociale des mémoires dépasse l'évocation du contexte pour proposer la mise au jour des référents sociaux (langage, espace, temps) à même de situer et de délimiter les formes de connaissance et de pratiques sociales. (Sabourin, 1997, p.143)

De cet extrait deux choses me semblent pertinentes à souligner. Premièrement, la critique de l'universalité. La connaissance et les pratiques sociales ne sont pas innées — sinon, elles seraient présentes dans plusieurs endroits sous la même forme et à plusieurs époques — mais sont bien le résultat de différentes relations sociales particulières qui ont permis leur émergence. Effectivement, la connaissance n'est pas

le seul produit d'une idée humaine : celle-ci se réalise dans des situations, voire des conditions sociales propres qui permettent son émergence. Et il en va de même en ce qui a trait aux pratiques sociales. Ces dernières sont le fruit de différentes relations sociales qui fondent les pratiques sociales des individus. Les individus ne naissent pas avec des pratiques mais les apprennent à travers différentes relations qui fondent leur environnement social. De fait, les pratiques sociales tout comme les connaissances, ne sont pas valides en tout temps et en tout lieu, mais ne sont valides que dans un contexte social particulier. Deuxièmement, le contexte est remis en perspective, car il n'est pas suffisant pour expliquer la forme que prennent les différentes connaissances, les conditions sociales dans lesquelles elles se forment ainsi que les pratiques sociales. Effectivement, le terme contexte, dans sa définition courante¹¹ renvoie à un ensemble de modalités dans lesquelles des faits se produisent. Or, cette définition ne fournit aucune information quant à la nature de ces modalités. Le contexte dit tout et peu de chose en même temps, dans le sens où, le terme de contexte fait référence, fait sens pour les personnes, mais ne donne aucune information sur la nature ou les éléments de cette situation. Ce pourquoi, plutôt que de parler de contexte social, je vais utiliser les référents sociaux. Ces derniers soulignent d'emblée l'essence sociale des connaissances et des pratiques sociales. Les référents sociaux que sont l'espace, le temps et le langage donnent à voir et à penser la manière dont ces trois dimensions s'articulent et modèlent des connaissances et des pratiques sociales. Car, les connaissances et les pratiques s'ancrent à la jonction d'un espace connu et reconnu, d'un temps propre et d'un langage qui permet aux individus de formuler et de se représenter leur quotidien. Ces trois dimensions fondent alors les relations sociales et les connaissances, et permettent de penser ces dernières. Effectivement, pris sous

¹¹ Par « définition courante » j'entends la définition du terme par les dictionnaires. Par exemple, le dictionnaire Larousse définit le terme contexte comme un « ensemble de circonstances dans lesquelles se produit un évènement, se situe une action » <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/contexte/18593>

cette répartition tripartite les relations sociales et la connaissance sont à prendre telle des signes d'une socialité qu'il faut mettre à jour, et non pas comme un produit fini et fixe. En les considérant comme des traces ou des signes, les relations sociales et la connaissance se donnent à voir sous un aspect modulable et modifiable. Elles ne sont plus perçues et analysées comme des entités déjà présentes et immuables, mais plutôt comme des indices de diverses relations sociales, issues de différents espaces et temps sociaux.

La mise à jour des rapports entre les discours, les pratiques et les "positions sociales" ouvre plus largement la voie à une compréhension des êtres sociaux en termes relationnels, c'est-à-dire en termes de localisation sociale, d'espaces et de mouvements. (Parent, Sabourin, 2016, p.25)

Les résidents du quartier Hochelaga-Maisonneuve seront analysés alors comme des êtres relationnels, qui occupent des positions sociales diverses à l'intérieur de l'espace social du quartier. Cet espace social n'est pas à prendre comme un espace homogène, où les individus vivent les mêmes temps et relations sociaux. Bien au contraire, j'é mets comme hypothèse théorique que l'espace social du quartier Hochelaga-Maisonneuve est un espace hétérogène où plusieurs formes sociales s'entrecroisent. Les formes sociales¹² se définissent comme des configurations de relations à l'intersection du temps, de l'espace et du symbolique qui prend forme dans le langage (Sabourin, 1997). Un des premiers découpages des formes sociales peut se

¹² Dans ce travail, j'emploie l'expression « formes sociales » plutôt que « monde social » pour parler des différents univers sociaux et de leur constitution dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Le concept de « monde social » a été largement développé par les sociologues de l'École de Chicago. L'expression « monde social » est employée pour nommer « un entrelacement de relations de type primaire, entre des personnes qui se connaissent directement et concrètement et de relations de type secondaire, plus indirectes et plus abstraites. » (Céfaï, 2015, p.10). Depuis l'École de Chicago, l'expression « monde social » renvoie à une sociologie à laquelle je ne ferai pas référence dans ce mémoire. D'où ma préférence d'employer l'expression « formes sociales » ou « configurations sociales » comme synonyme et délaissant l'expression « monde social ».

faire à travers le temps de présence dans le quartier, dans le sens où un « établi » du quartier n'aura peut-être pas les mêmes pratiques qu'un nouveau, et ces pratiques ne sont pas à hiérarchiser, mais à différencier. Cette différenciation des pratiques sociales fournit des renseignements sur les différents espaces sociaux du quartier qui s'entrecroisent au sein de cet espace de vie. Ce premier découpage entre les « établis » et les nouveaux résidents peut s'expliquer par les transformations actuelles du quartier Hochelaga-Maisonneuve, qui seront développées de manière plus profonde dans la prochaine partie de ce mémoire.

En guise de conclusion de cette première partie, je pose comme première hypothèse que le quartier Hochelaga-Maisonneuve est un espace social où plusieurs formes sociales s'entrecroisent et la durée d'établissement dans le quartier va transformer les manières de vivre et de se représenter son espace et dont les modalités de constitution restent encore à découvrir. Les études sur la gentrification amènent à penser cette diversité de population au sein des quartiers anciennement ouvriers qui connaissent actuellement une certaine revitalisation tant du bâti que de la population. Pour penser cette diversité des points de vue, les études sur le positionnement social sont d'une grande utilité. À travers, la description et l'analyse des pratiques sociales des individus le sociologue a accès aux relations qui sont au fondement de ces activités. Les relations sociales façonnent alors les pratiques des personnes y compris les pratiques de quartier. Comment accéder à ces différentes pratiques ? Comment ces pratiques différenciées renseignent le sociologue sur l'environnement social dans lequel l'individu se développe ?

Les deux prochains chapitres sont consacrés à la méthodologie du terrain. Dans un troisième chapitre (chapitre III), je présenterai pourquoi la démarche ethnographique me semble être la démarche la plus pertinente pour répondre à cette hypothèse d'un entrecroisement de plusieurs formes sociales. Puis, dans le chapitre suivant (chapitre

IV), j'exposerai en quoi le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal constitue un terrain privilégié pour répondre à ces questionnements.

CHAPITRE III

ÉTUDIER L'URBAIN AVEC SES HABITANTS, CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES. POURQUOI FAIRE UNE ETHNOGRAPHIE DE QUARTIER ?

Dans ce chapitre, je m'intéresse à la pertinence de la démarche ethnographique pour étudier les manières de vivre et d'occuper l'espace urbain. Pour étudier empiriquement la dimension relationnelle du quartier Hochelaga-Maisonneuve, j'ai choisi d'opter pour la démarche ethnographique pour deux principales raisons. Premièrement, pour renouer avec une tradition sociologique québécoise, qui dans sa fondation a utilisé la monographie afin d'acquérir une connaissance sur le Québec¹³. Deuxièmement, la démarche ethnographique permet d'accéder à une réalité « totale », dans le sens où elle ne morcelle pas les différents aspects de la vie sociale, mais permet de dégager des processus sociaux d'ordre général (Parent, 2015, p. 16).

Dans un premier temps, je vais articuler le point de vue théorique, et notamment l'idée d'une localisation sociale des savoirs avec la méthodologie employée dans cette recherche. Ensuite, je développerai la manière dont, empiriquement, je vais observer la vie de quartier au travers d'une analyse de discours et d'observation.

¹³ Je pense ici aux travaux du premier sociologue canadien-français, Léon Gérin, à ceux de l'Université Laval, avec l'apport important des femmes dans cette tradition. Charron, H. (2014), « Mémoires disciplinaires et pratiques scientifiques : usages de la monographie en sociologie et en service sociale à l'Université Laval », 1943-1965, *Recherches Sociographiques*, p.274-300. <https://doi.org/10.7202/1026693ar>

Enfin, dans un deuxième chapitre, j'expliciterai les raisons du choix d'Hochelaga-Maisonneuve.

1.7 La pertinence d'une démarche ethnographique

Le chercheur ne voit que ce qu'on lui laisse voir. C'est une vision quelque peu différente de l'idée selon laquelle — et quelle que soit son approche — il puiserait dans le réel sans autres contraintes que temporelles, matérielles, financières. Non, le réel ne se donne pas à voir par la seule volonté du chercheur. Il n'est pas disponible, passif, plat. Il est au contraire accessible sous certaines conditions résistant et pleines d'aspérités. Ils sont l'objet, par ceux qui l'habitent, le fabriquent, le subissent, de découpages, de coupures selon des logiques de visibilités vs d'invisibilité (Payet, 2016, p. 218).

La démarche ethnographique peut se définir comme un travail de « description détaillée et en profondeur d'un groupement humain » (Parent, 2015, p.16), et donne à voir les lieux, les temps et les conditions dans lesquelles les humains vivent à une certaine période. L'ethnographie présente alors des descriptions des conditions matérielles de vie et offre une « sociologie du vivant », dans le sens où elle permet de prendre en compte l'intégralité des conditions sociales dans lesquelles les humains vivent, sans les disloquer.

Plus qu'une méthode à appliquer, l'ethnographie est une démarche de recherche qui implique une participation forte et active de l'ethnographe sur son terrain. En effet, pour réaliser une ethnographie il faut que le chercheur-ethnographe entre sur son terrain, c'est-à-dire noue des relations avec les personnes qui habitent déjà le terrain, dans le sens où ces personnes mettent déjà en sens leur environnement social. Les individus n'attendent pas le chercheur pour comprendre le monde dans lequel ils vivent. Lors d'une ethnographie, le chercheur ne décide pas en amont des procédures d'échanges et des relations sociales qui vont se nouer dans son terrain ; au contraire,

le chercheur construit avec ses interlocuteurs son terrain de recherche (Papinot, 2014, p. 7). Si l'ethnographie est une démarche de recherche, cela implique qu'elle va au-delà de la réalisation d'entretiens et d'observations. L'ethnographe va s'inscrire dans un terrain délimité spatialement et temporellement pendant un laps de temps qui est tributaire des contraintes académiques, mais aussi des contraintes familiales, économiques qui pèsent sur l'ethnographe. De plus, l'ethnographe dépend en quelque sorte de son terrain, en ce sens que le terrain ne s'offre pas à lui lors de son arrivée, mais se construit à travers des interactions quotidiennes avec les personnes du terrain. En ce sens, la production de données ethnographiques s'avère être un travail de longue haleine, parce qu'elle ne dépend pas uniquement du chercheur, mais bien des *autres* qui constituent le terrain d'enquête. De fait, l'ethnographie « engage » le chercheur totalement, puisque la connaissance ethnographique passe par une connaissance incarnée du terrain : les différentes sensations ressenties lors du terrain sont autant des traces d'une activité sociale, de relations sociales qui sont à prendre en compte.

L'ethnographie via cette immersion donne à voir la complexité de la vie sociale. La démarche ethnographique expose la multiplicité des processus sociaux, leur imbrication et leur transformation. Cet exposé de la complexité de la vie sociale apporte une plus-value à la connaissance. Le quotidien est saisi en action, en train de se faire où l'ethnographe ne cherche pas à saisir quel phénomène est responsable de telle action, mais s'attache à la description de cette complexité. L'ethnographie permet alors d'acquérir une connaissance précise des pratiques quotidiennes, de différentes normes localisées saisies dans leur diversité et complexité au travers des différentes relations nouées. Autrement dit, la démarche ethnographique permet de saisir le réel en activité, de développer une compréhension des perspectives des différents acteurs présents sur le terrain et de montrer l'importance de la quotidienneté (Payet, 2016, p. 216).

Si la sociologie veut comprendre la vie sociale et son fonctionnement, les chercheurs doivent aller voir comment les personnes qui font cette vie sociale pensent, agissent et se représentent leur environnement social. Le sens commun est la première forme de connaissance auquel le sociologue a accès et sur laquelle il se base pour constituer une connaissance sociologique, qui est élaborée sur la base de lectures, de règles et de méthodes rigoureuses. Et, c'est dans ce travail de prise en compte de la parole de sens commun que l'ethnographie apporte une grande plus-value. La démarche ethnographique permet de montrer comment ces connaissances quotidiennes prennent forme, permet aux individus d'agir et de se représenter le monde social dans lequel ils évoluent.

La démarche ethnographique produit une connaissance fine sur les formes sociales et permet d'éviter la reconduction des rapports de domination, en allant voir comment les personnes, pensent, agissent et se représentent leur monde social (Parent, 2015, p. 18). La démarche ethnographique permet alors de mieux connaître les différentes formes sociales présentes, et donc de mieux connaître le Québec d'aujourd'hui. La prochaine section portera sur la manière dont la connaissance de sens commun est une première forme de connaissance et comment ces paroles seront étudiées de manière sociologique.

1.8 Les discours et les mots

Comment étudier la vie de quartier des habitants de Hochelaga-Maisonneuve ? La vie de quartier se compose de plusieurs dimensions, qui s'entrecroisent dans l'espace de vie du quartier : la dimension familiale, professionnelle, amicale, etc., sont des aspects de la vie quotidienne des personnes qui peuvent se dérouler dans le quartier. C'est à travers, les pratiques et notamment les pratiques discursives que j'entends

analyser la vie de quartier Hochelaga-Maisonneuve d'un point de vue sociologique. Les pratiques discursives sont l'une des activités principales des humains. Ces derniers ne cessent de mettre en forme leurs actes et leurs environnements sociaux, afin de donner une signification aux activités. Comment analyser ces pratiques discursives afin de créer une connaissance sociologique ?

Gilles Houle définit l'idéologie comme une expression diverse d'un rapport au monde et à la nature (Houle, 1979, p.124). Les différentes sociétés construisent des connaissances, un rapport avec l'environnement, le passé via plusieurs modes de connaissances, que ce soient les mythologies qui permettent de structurer les rapports entre les individus d'une même société, mais aussi d'ancrer historiquement les individus dans une histoire passée ou la connaissance des sciences exactes qui établit et définit aussi ces rapports au monde. Autrement dit, les mythologies, les contes et les sciences sont deux modes différents de connaissance, qui possèdent des bases et des modalités différentes pour constituer ce rapport au monde. L'opposition entre les connaissances idéologiques et les connaissances scientifiques est remise en perspective dans le sens où les sciences exactes sont produites dans la situation idéologique de la société où se trouvent les différents chercheurs. Dans ce sens, ces deux types de connaissances ne sont pas à opposer, mais à différencier. Il y aurait même continuité entre ces deux formes de connaissance, dans le sens où les connaissances scientifiques sont basées sur les connaissances idéologiques construites dans les différentes sociétés. Par exemple, les mythologies grecques avaient pour fonction de définir les normes, les droits et les interdits de la société. Le mythe d'Ulysse est exemplaire en ce sens qu'il interdit la pratique de l'inceste et où Ulysse est puni à errer aveugle, le reste de sa vie pour avoir eu une relation incestueuse avec sa mère. Autrement dit, la fonction des mythes va au-delà d'un récit, mais ancre historiquement la société dans laquelle les individus vivent et fournissent un code de conduite à ces derniers.

Cette analogie et cette continuité entre la connaissance scientifique et la connaissance idéologique sont fondamentales en ce qu'elles peuvent permettre d'identifier une voie féconde à la résolution des difficultés opératoires des concepts de culture ou d'idéologie. En effet, les formes de connaissances sont repérables dans l'usage d'un langage, outil et résultat d'un travail dont nous avons marqué les différences (*Ibid.*, 1979, p. 126).

Les différentes formes de connaissances sont médiatisées via l'usage des mots et du langage. L'usage différent des mots renvoie à des classements, des catégorisations et un rapport au monde divers et variés, et est à prendre comme des traces de différentes connaissances détenues par les individus. Ainsi, les connaissances scientifiques et les connaissances de sens commun sont des pratiques et des connaissances différentes qui nous renseignent différemment sur l'état des sociétés.

Lors de ses recherches, le sociologue travaille avec des personnes qui connaissent leur environnement social, qui procèdent eux-mêmes à des classements, catégorisations, découpages du monde social qui les entoure. Ces processus cognitifs ne sont pas à mettre de côté, mais à prendre comme une forme première de connaissance, sur laquelle le sociologue va bâtir une connaissance scientifique, c'est-à-dire sociologique. Effectivement, les différents points de vue élaborés par les individus lors des entretiens sont à prendre comme des renseignements sur les relations sociales dans lesquelles ils s'insèrent et comme une connaissance sur le monde social. Les connaissances de sens commun donnent à voir des points de vue sur l'état actuel de la société dans laquelle les individus s'insèrent. Les connaissances du sens commun respectent aussi des règles, mais celles-ci sont implicites, contrairement aux connaissances scientifiques où les règles de constitution et de construction sont explicitées. Les connaissances de sens commun ne sont pas une connaissance scientifique, mais des connaissances différentes dont la nature et la finalité leur sont propres.

Le sens commun peut être considéré comme une forme de connaissance : il nous semble être, en tant que forme spécifique de connaissance, l'objet virtuel de la théorie de la connaissance recherchée dans les règles implicites et les catégories cognitives (qui sont une construction sociale de la réalité). Il s'agit là d'une construction "empirique" dont les propriétés, règles ou catégories, sont l'objet d'une telle théorie, et dont la construction explique les modalités suivant lesquelles cette réalité sociale est construite dans la conscience, par et dans le langage (Houle, 1979, p. 83).

En suivant cette idée, le sens commun renseigne alors le sociologue sur l'état actuel des rapports sociaux et leur organisation via l'usage du langage. Ce dernier permet au sociologue de saisir, via sa matérialité, dans le sens où les mots employés fournissent des renseignements sur le positionnement de l'individu dans l'espace social. En ce sens, la connaissance de sens commun renverrait à un modèle concret de connaissance, où la mise en sens de l'expérience vécue est immédiate alors que le modèle abstrait, utilisé dans le mode de connaissance scientifique est construit par le chercheur (*Ibid.*, 1979, p. 84). Avec cette approche, le langage et l'usage des mots sont pris comme des signes et des traces de ces différentes connaissances. Le discours donne accès aux différents processus sociaux relationnels qui traversent les individus, où lorsqu'un individu prend la parole il actualise des rapports sociaux antérieurs qui ont marqué son expérience et son environnement social sur la thématique abordée. Le langage renseigne le sociologue sur l'environnement social de l'individu et est à prendre comme une trace matérielle des processus de mise en signification du monde social dans lequel l'individu s'insère (Ramognino, 2013, p. 199). Autrement dit, l'usage des mots n'est pas anodin, mais renvoie à un univers relationnel. Les discours fournissent des renseignements d'ordre différents quant aux processus de mise en sens de la réalité sociale des individus : classement, description de l'environnement social, catégorisation de soi et des autres, actualisation des souvenirs en comparaison avec le présent, etc. Tous ces actes langagiers se retrouvent lors des relations d'entretien et donnent aux sociologues une matière riche à décrire et à comprendre, pour saisir la diversité des points de vue présents dans la réalité sociale.

Bref, ce que nous voulons dire c'est que l'objet "discours" est un existant social hétérogène, complexe et compliqué dont les fonctionnements qui le traversent permettent la reconnaissance d'une complexité et d'une hétérogénéité des phénomènes étudiés, quels qu'ils soient. En tant qu'activité sociale, elle actualise une "réalité" parmi d'autres possibles virtuels et pensables. (*Ibid.*, 2013, p.200).

1.9 Des considérations théoriques à la construction d'un corpus

Cette réciprocité des perspectives est le processus constituant l'interaction sociale où le langage, l'espace et le temps social se trouvent élaborés *en conjonction simultanée* dans ce rapport aux autres du fait que les êtres et même les choses figurent comme des signes. Il faut se situer de leur point de vue pour agir avec eux. Il s'agit du lieu de la réadaptation continuelle, de l'assimilation et de l'accommodation transformant l'organisation de la mémoire à travers les répétitions quotidiennes. (Sabourin, 1997, p.153)

Les référents sociaux (espace, temps et langage) permettent aux individus d'agir dans leur environnement social, car ils mettent en forme l'environnement dans lequel ils évoluent : les individus procèdent à des « découpages » de leur environnement en termes de temps, d'espace et de langage. Ces découpages spatio-temporels et symboliques permettent aux individus de se situer dans l'environnement social. Les différents temps de la journée (temps de travail, temps de repos, temps familial, temps personnel, temps intime, etc.) ainsi que les différents espaces (professionnels, domestiques, de loisirs, de consommation, etc.) découpent et rythment l'environnement social des individus en différentes activités sociales où divers langages vont être mobilisés. Les individus ne parlent pas forcément de la même manière à leurs familles qu'à leurs collègues de travail. Ces différences langagières, au même titre que les divers découpages de leur temps sont à prendre comme des traces des différentes relations sociales des individus, mais aussi comme des formes sociales variées qui ne répondent pas nécessairement aux mêmes conditions. Par exemple, une personne célibataire ne va pas avoir la même organisation de son temps ni de son espace qu'un parent. Les différentes dimensions de la vie sociale chez un même individu se croisent et s'entrecroisent dans des rapports aux autres qui ne

s'organisent pas de la même manière chez les individus. Il faut ainsi se situer de leur point de vue pour décrire puis comprendre l'articulation de ces différentes dimensions construites, dont les relations sociales. L'espace, le temps et le langage permettent aux sociologues de saisir ces différentes articulations et de voir comment elles prennent forme dans leur quotidienneté.

Si nous posons comme hypothèse que l'espace social du quartier est un lieu où différentes formes sociales s'entrecroisent et où la durée d'établissement dans l'espace transforme les manières de l'habiter, il nous faut adopter une méthodologie adéquate pour répondre à cette hypothèse, c'est-à-dire utiliser des techniques de construction des données qui permettront au mieux d'observer empiriquement ces formes sociales différenciées en fonction du temps d'établissement dans le quartier. Ces différentes formes sociales renvoient à des espaces relationnels distincts entretenus par plusieurs personnes, où les référents sociaux — espace-temps-langage — constituent les points d'entrée de mon analyse sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve. L'espace, le temps et le langage sont des traces de ces différentes sociabilités qui sont au fondement des connaissances et des pratiques sociales des individus, qu'il faut commencer par décrire, en termes de temps, d'espace et de langage pour comprendre le positionnement social des personnes. De cette hypothèse théorique d'un entrecroisement de diverses formes sociales découlent deux hypothèses méthodologiques.

Tout d'abord, les pratiques sociales et les connaissances différentes (qui ne sont pas à hiérarchiser) fournissent des renseignements quant à « la place sociale » occupée dans le quartier. La vie de quartier est l'observatoire privilégié pour constater l'entrecroisement des différentes configurations sociales dans lesquels des individus s'insèrent, mais aussi pour explorer les différentes temporalités et découpages sociaux chez les individus eux-mêmes. En effet, le quartier est le lieu où ces diverses pratiques sociales se donnent à voir de manière exacerbée. D'une part, le quartier

regroupe en un même espace géographique des individus différents, en termes d'âges, de genre, d'origines ethniques, et de revenu qui vont s'insérer différemment dans le quartier et ne vont pas avoir les mêmes usages du quartier. D'autre part, le quartier offre la possibilité d'observer et de (re)construire, avec la parole des habitants, les différentes habitudes sociales des individus au sein de leur quartier (et en dehors) et de voir comment ils organisent les différentes dimensions sociales : vie parentale et vie amicale, pratiques consommatoires et pratiques économiques, etc.

Ensuite, l'usage différencié des mots renvoie à des formes sociales particulières où les différents espaces relationnels sont au cœur. L'emploi différent des mots sont à prendre comme des signes, des traces d'espaces relationnels concrets divers dans lesquels les individus sont insérés et, qui par l'usage de la langue traduisent cette appartenance relationnelle à des formes sociales :

Le discours individuel est ainsi l'expression de l'appartenance à des regroupements particuliers que nous pouvons désormais définir par le partage d'un "sens commun", d'une "psychologie collective" qui se constitue à travers les activités quotidiennes. Ces activités quotidiennes finissent par devenir des habitudes qui forment une tradition et qui donnent l'impression d'une matérialité tout aussi implacable que le lieu physique. Ces activités sociales humaines tracent des espaces-temps sociaux différenciés et, par-là, des conceptions différentes de la vie sociale (Parent, 2015, p. 14).

La vie sociale est à analyser comme un espace particulier, parce que social, qui ne se donne pas à voir sous une forme unique, mais bien sous plusieurs formes qui dépendent des diverses activités sociales des êtres humains. Ces diverses activités peuvent être analysées sous une dimension tripartite (espace-temps-langage), où le langage donne à voir des relations sociales qui en sont au fondement. Effectivement, le langage matérialise ces diverses connaissances et pratiques sur l'environnement dans lequel ces activités se déroulent, car les individus mettent en sens, c'est-à-dire donne des significations à leur environnement selon le monde social dans lequel ils s'insèrent. Autrement dit, les diverses significations renseignent les sociologues sur

l'hétérogénéité des relations sociales et des configurations sociales. Ces significations sont à prendre comme des traces de ces différentes formes, qui sont à connaître. Par exemple, un des premiers découpages des formes sociales peut se faire à travers le temps de présence dans le quartier, dans le sens où un « établi » du quartier n'aura pas les mêmes pratiques qu'un nouveau, et ces pratiques ne sont pas à hiérarchiser, mais à différencier. Cette différenciation des pratiques sociales fournit des renseignements sur les différents espaces sociaux du quartier qui s'entrecroisent au sein de cet espace de vie. Ce premier découpage entre les « établis » et les nouveaux résidents peut s'expliquer par les transformations actuelles du quartier Hochelaga-Maisonneuve, qui seront développées dans le troisième chapitre de cette partie.

Pour observer ces différents espaces sociaux à l'intérieur du quartier, j'ai opté pour cette recherche, pour une démarche ethnographique, qui est essentiellement composée d'observations dans des lieux choisis du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Dans un premier temps, mes premières observations étaient des marches déambulatoires dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à des heures différentes plusieurs fois par semaines. Parfois, ces marches menaient à des rencontres inopinées avec des résidents du quartier qui me racontaient des anecdotes sur Hochelaga-Maisonneuve. À la suite de ces déambulations, je consignais les données dans un journal de terrain. Dans un deuxième temps, j'ai réalisé des observations dans lieux publics différents : place Valois, parc Lalancette, boulevard Pie-IX, parc Hochelaga et le marché Maisonneuve. Ici, encore les données étaient consignées dans un journal de terrain pendant les observations. Je m'intéressais au déplacement des personnes dans les espaces publics ainsi que le temps passé dans les espaces publics. Le fait d'habiter le quartier a facilité les temps d'observations mais il n'empêche que la réalisation des observations s'est déroulée sur six mois. Cette temporalité s'explique par le temps de recherche en maîtrise.

La démarche ethnographique ne se réduit pas à l'usage de ces deux méthodes : elle utilise des données variées construites à partir de plusieurs techniques (statistiques, archives, documentaires, etc.). J'ai eu recours à des documents historiques ainsi qu'à des données statistiques comme données secondaires. L'usage des statistiques a permis la compréhension des évolutions démographiques du quartier et les documents historiques m'ont permis de mieux connaître le passé d'Hochelaga-Maisonneuve. Autrement dit, l'usage de ces données secondaires permettent de situer historiquement la localité étudiée.

Finalement, j'ai aussi réalisé des entretiens de type semi-directifs (au total quatorze avec treize personnes) avec des habitants du quartier, d'une durée moyenne d'une heure, entre 50 minutes et 90 minutes. Toutes les entrevues ont été enregistrées sur un dictaphone. Les questions portaient essentiellement sur la manière d'occuper l'espace urbain. Je questionnais les personnes sur leurs parcours résidentiels puis sur leurs représentations et habitudes de vie dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve depuis leur installation. La sélection pour l'entrevue s'est faite par deux façons. Tout d'abord, via des connaissances personnelles dans le quartier, des personnes m'ont recommandé à d'autres personnes qui étaient installées dans le quartier depuis un certain temps. Cependant, l'effet boule de neige escompté ne s'est pas produit et s'est arrêté à mes connaissances qui ont contacté un de leur colocataire/amis. Bien qu'au départ cette faible efficacité de cette démarche fut un peu décevante cela m'a permis d'accéder à un réseau qu'il m'était plus difficile d'accès étant moi-même une étudiante et nouvelle résidente dans Hochelaga-Maisonneuve.

Ensuite, le recrutement des personnes s'est fait avec les réseaux sociaux, et notamment la plateforme Facebook, où des groupes de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve sont présents. Ces différents groupes numériques m'ont permis d'accéder à des profils d'habitants plus diversifiés. Je n'aurai peut-être pas croisé ces personnes présentes sur ces plateformes sociales numériques de manière physique

dans le quartier, du fait possible d'une distance dans nos habitudes de vie. Avec ces personnes l'effet boule-de-neige a peu fonctionné, mis à part deux individus qui m'ont donné des noms de personnalités publiques du quartier. En ce qui concerne l'analyse des données recueillies à travers les entretiens j'ai utilisé le logiciel Atlas TI qui m'a permis d'effectuer un codage par catégorie directement sur le logiciel. Lors des retranscriptions j'ai supprimé les tics de langage pour permettre une lecture fluide des verbatims mais le sens et la manière dont les personnes s'expriment n'ont pas été changés.

Au niveau des entrevues réalisées dans le cadre de cette recherche, il fallait évidemment que les personnes choisies habitent Hochelaga-Maisonneuve depuis au moins trois mois. Ce critère est certes arbitraire, mais il se justifie par le fait que la focale soit mise sur la vie de quartier et que nous pouvons supposer qu'il faut un certain temps d'adaptation pour reconstruire (ou non) de nouvelles routines ou habitudes dans un nouveau quartier. L'intérêt est donc porté sur les différentes manières de vivre, de penser et de se représenter cet espace vu et vécu comme un quartier, et de voir ce que cela représente pour ces personnes.

J'ai réalisé des entrevues avec treize personnes différentes qui constituent l'ensemble du corpus des entretiens analysés pour cette recherche. Parmi elles, cinq sont nées dans le quartier, à l'exception d'une seule parmi les cinq qui est arrivée dans Hochelaga-Maisonneuve¹⁴ à quatre ans, mais qui se considère comme une native. Elle souligne que tous ses souvenirs sont à Hochelaga-Maisonneuve. Sur les cinq, quatre ont toujours résidé dans le quartier et une seule a quitté son quartier pendant son adolescence à la suite d'un achat immobilier de ses parents. Elle est toutefois revenue

¹⁴ Pour plus de renseignements voir le tableau 3.1.1. à la page 54.

pour y bâtir sa vie. Quatre autres personnes sont installées dans le quartier depuis plus de dix ans, et quatre personnes sont installées dans le quartier depuis moins de huit ans. La résidente la plus récente habite Hochelaga depuis un an et demi lors de l'entrevue. Ces treize personnes habitent dans le secteur Hochelaga majoritairement et seulement deux personnes habitent dans le secteur Maisonneuve. Ces personnes sont toutes dans le même logement depuis au moins un an et demi, et au moment des entrevues aucun ne comptait changer de logement et de quartier. Toutes les personnes interrogées sont des Canadiens et des Québécois nés au Canada et tous ont grandi dans la province de Québec¹⁵.

Lors de la réalisation des entrevues, les participant-e-s ont donné leur consentement via la signature du formulaire de consentement. Dans le but de protéger l'anonymat des personnes interrogées les noms des participant-e-s ont été modifiés. Les noms d'organismes ou de commerces ont été modifiés afin de protéger l'anonymat et la confidentialité de la recherche. Toutefois, certains commerces cités par les résidents et résidentes n'ont pas été changés car, l'enjeu de la confidentialité ne se présentait pas.

¹⁵ Cette absence de personnes immigrées s'explique peut-être par le mode de recrutement sur les réseaux sociaux, où ils ont pu ne pas se reconnaître ou ne pas se sentir concerné par la sollicitation demandée. Toutefois, une certaine diversité ethnique se retrouve dans les observations, où j'ai eu à l'occasion de ma vie dans le quartier des rencontres avec des personnes autres que Canadiennes.

Personnes interrogées	Âge	Profession	Nombre d'années dans le quartier	Type de logement	Ville de naissance
Barack	43 ans	Hydro-Québec (bureau)	12 ans	Condo – en couple avec enfants (2)	LaSalle
Caroline	21 ans	Étudiante	1 an et ½	Appartement – colocation	Longueuil
Charles	22 ans	Étudiant	4 ans	Appartement – colocation	Île de Montréal – l'est de l'île
Gaëtan	23 ans	Étudiant	5 ans	Appartement – colocation	Ottawa – À grandit à Gatineau
Geneviève	28 ans	Propriétaire d'un commerce dans le quartier	11 ans	Appartement – en couple avec enfants (2)	Montréal

Guylain	30 ans	Étudiant – Serveur	7 ans	Appartement – vit seul	Banlieue de Montréal, rive sud et nord
Jacinthe	23 ans	Préposée aux bénéficiaires	10 ans	Appartement – en couple avec enfants (2)	Montréal
Laurette	43 ans	Assistante dentaire	Depuis sa naissance, mais dix ans en dehors du quartier	Coopérative – seule avec son enfant	Montréal – Hochelaga- Maisonneuve
Léopold	65 ans	Agent culturel	47 ans	Maison – avec sa conjointe	Île de Montréal, quartier Centre-Sud
Maxime	Dans la soixantaine	Agent culturel	Depuis sa naissance	Appartement – en couple	Île de Montréal, quartier Hochelaga- Maisonneuve
Pascale	29 ans	Serveuse	21 ans	Appartement – vit seule	Montréal – quartier

					Villeray
Raphaëlle	30 ans	Architecte	26 ans	Appartement – en couple	Née à l'extérieur de Montréal
Réal	70 ans	Routier	Depuis sa naissance	Appartement – en couple sans enfants à charge	Ile de Montréal – Hochelaga- Maisonneuve

3.3.1 Tableau socio-démographique des personnes interrogées

Pour saisir la diversité des configurations sociales du quartier Hochelaga-Maisonneuve, j'ai choisi comme critère celui du temps d'établissement dans le quartier. Ce choix s'explique par ma volonté d'aller observer ces différentes formes sociales qui s'entrecroisent dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette différenciation des configurations sociales peut s'appréhender via le temps d'installation dans un quartier, car il me semble que le rapport au quartier s'inscrit aussi dans une dimension temporelle, où plus l'établissement est long, plus la connaissance du quartier sera différente. D'autant plus, que le caractère « natif » du quartier est un élément mis de l'avant par les personnes interrogées lors des entrevues. Je me suis inspirée de la distinction entre les « établis » et les « marginaux », développée par Norbert Elias et John L. Scotson, dans leur étude sur un quartier ouvrier anglais des années 1950. Cette distinction sert de « paradigme empirique » (Elias, 1997, p. 32) pour observer les relations entre une population ouvrière souche et une nouvelle population ouvrière. Ces deux populations, pourtant

semblables en termes de classes sociales, d'origine ethnique, se distançaient l'une de l'autre par la durée de l'établissement dans le quartier, où les nouveaux étaient mal perçus par l'ancienne population (*Ibid.*, 1997, p.32). De ce « paradigme empirique », j'ai pu recenser trois types de population dans Hochelaga-Maisonneuve. En premier lieu, les natifs du quartier, dont leur enfance s'est passée dans le quartier. En deuxième lieu, les installés, établis depuis plus de dix ans dans le quartier. Enfin, les nouveaux, établis depuis moins de dix ans le quartier, et en l'occurrence depuis moins de huit années.

La durée d'établissement dans un quartier est un arbitrage qui permet d'embrasser le plus de monde possible puisque le critère d'exclusion est ultimement de ne pas habiter le quartier Hochelaga-Maisonneuve. De cette manière, les personnes sollicitées pour cette recherche sont prises en tant qu'habitants du quartier où la focale est centrée sur la manière dont ils habitent, pratiquent et voient leur quartier. Ces lieux d'observation ont été choisis dans l'optique de répondre à l'hypothèse d'un entrecroisement de différentes formes sociales, car ces lieux sont des lieux de circulations, mais aussi d'arrêt, notamment la Place Valois où certains habitants sont à l'arrêt pendant que d'autres circulent autour d'eux.

En somme, je viens de présenter la manière dont j'ai construit mon terrain d'enquête pour répondre à mon questionnement théorique et méthodologique portant sur l'influence de la durée d'établissement sur la constitution des différentes formes sociales et leur articulation. Pour y répondre, j'ai choisi la démarche ethnographique, car je pense qu'elle permet au mieux de répondre à mes questionnements. À cette démarche ethnographique s'ajoute aussi une série d'entretien avec des personnes qui habitent le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ces entretiens me serviront à produire une analyse de discours qui me permettra de (re)construire les relations qui sont au fondement de leurs pratiques. De plus, l'usage différencié des mots fournira des renseignements quant à l'espace social dans lequel les individus s'insèrent.

Avant de présenter les résultats de l'enquête de terrain, je vais faire un détour par l'histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve et par là même de la ville de Montréal. Ce détour historique est nécessaire en ce qu'il permet de saisir certaines références faites par des résidents. À ce détour historique, j'ajoute aussi une présentation statistique du quartier. Cette présentation va permettre de cerner, de manière statistique, qui habite le quartier Hochelaga-Maisonneuve et comment la population a évolué.

CHAPITRE IV

L’BAS D’LA CÔTE. DU VILLAGE AU QUARTIER HOCHELAGA- MAISONNEUVE

Lors de mon arrivée à Montréal en août 2016, je me souviens de ma première balade dans ce quartier Hochelaga. Il faisait chaud, j’étais descendue du Plateau Mont-Royal — premier quartier où je me suis installée et où j’ai passé ma première année à Montréal — pour arriver dans ce quartier, via le viaduc qui marque géographiquement une entrée dans un nouvel espace. J’ai continué de pédaler jusqu’à la place Valois, où j’ai décidé de faire une pause avant de reprendre mon exploration. Cet arrêt sur cette place m’a marqué, et l’idée de connaître ce quartier a surgi. Cette place bétonnée entourée de commerces spécialisés, de restaurants et d’une épicerie où des personnes âgées entretiennent des discussions entre elles sur leur triporteur à l’avant. Sur l’arrière de la place, des jeunes familles qui s’arrêtent à la boulangerie pour repartir via le chemin vert (chemin aménagé qui mène au boulevard Pie-IX de la place Valois). Enfin, des groupes d’amis qui s’arrêtent pour manger avant de repartir à leurs affaires m’ont montré une occupation d’un lieu public qui a suscité ma curiosité de chercheuse.

Dans ce chapitre, nous ferons d’abord un détour historique pour connaître l’histoire de ce quartier montréalais, ce qu’il était auparavant et son ancrage dans la ville de Montréal. Je présenterai ensuite un portrait statistique du quartier afin d’appréhender

statistiquement la composition de ce dernier et je terminerai sur la pertinence de ce choix de quartier comme observatoire privilégié.

1.10 Histoire locale d'une entité urbaine

Avant la fondation de Montréal en 1535, par les colons européens, il y avait un village Iroquois portant le nom d'Hochelaga. À la suite de la colonisation, le village disparu. Montréal commença à se constituer comme une nouvelle ville. À tel point qu'en 1760, elle devient le centre urbain de la province du Québec. De 1760 à 1840, la ville de Montréal connaît plusieurs mutations. Premièrement, le régime parlementaire s'installe avec la mise en place d'une administration territoriale qui donne plus de marge de manœuvre à la ville de Montréal pour se développer. S'ajoute à cela une croissance démographique, en raison notamment d'un exode rural et de l'immigration. En parallèle à cette constitution politique de la ville de Montréal, dix paroisses sont présentes à Montréal en 1796, qui occupent une double fonction de ministère religieux et d'administration territoriale jusqu'en 1840. À tel point que la paroisse est considérée « au même titre que la cité ou le village » (Fougères, 2012, p.313). En 1840, la ville de Montréal est subdivisée en six municipalités et la loi d'incorporation municipale de la ville de Montréal peut désormais organiser ses propres services publics, ses propres lois, taxes et cotisations auprès de ses habitants. De 1840 à 1890, Montréal s'affirme comme « ville moderne » (Fougères, 2012 p.391) et ville industrielle. La population augmente toujours du fait de l'apparition de nouveaux emplois industriels, ce qui s'accompagne d'une hausse de construction de logement. Montréal connaît alors un enrichissement et une expansion territoriale, puisqu'elle annexe trois villages avoisinants, dont le village Hochelaga, en 1883. Ce dernier fut constitué en municipalité du village d'Hochelaga en 1870 avec 1000 habitants.

Le village de Hochelaga connaît une expansion jusqu'à son annexion, grâce à l'installation de cinq usines dans son secteur : les moulins Victor Hudon, les Abattoirs de l'Est, la filature Sainte-Anne, l'entreprise de Tabac McDonald et la Montréal Gas Work. Ces installations amènent de nouveaux résidents qui s'installent à proximité de leur lieu de travail. Si bien que la population augmente à 4 600 habitants et que le village obtient le statut de ville en mars 1883, même année de son annexion qui se fera le 22 décembre 1883, du fait d'une précarité au niveau financier. La ville d'Hochelaga se trouve dans l'incapacité de fournir les services publics, tels que les égouts, l'accès à l'eau et la construction des rues à ses résidents. Cette annexion donne naissance, le 27 décembre 1883, à la ville de Maisonneuve, aux suites de pressions exercées par les grands propriétaires francophones à l'est de Hochelaga, qui ne voulaient pas de cette annexion. La ville de Maisonneuve comptabilise, à sa naissance près de 250 habitants seulement. Afin de prospérer, Maisonneuve met en place un plan d'action pour mettre en place des services publics, tel que la construction des rues et d'un système d'égout. Elle se rend aussi attirante par l'exemption de taxe ou par l'octroi d'argent pour toute entreprise venant s'installer dans sa municipalité. Plusieurs entreprises, comme les sucres Saint-Laurent viennent s'installer et la population atteint 2 000 personnes en 1888. La ville de Maisonneuve prospère et souhaite faire de Maisonneuve le Westmount francophone. Pour cela, la municipalité décide de se lancer dans des projets d'embellissement via la construction de bâtiments d'utilité publique. Vers les années 1910 sont construits le bain Morgan, l'Hôtel de Ville, le marché public (actuellement le marché Maisonneuve), la construction de l'avenue Morgan est calqué sur le modèle des grandes avenues dans Westmount et enfin, le parc Maisonneuve. Cependant, ces projets et l'essor de Maisonneuve vont être stoppés par l'entrée en guerre : la guerre freine la prospérité économique de la municipalité. La ville croule sous les dettes, si bien que la ville de Montréal l'annexe en 1918, 35 ans après sa création. Maisonneuve est intégrée au quartier Hochelaga, pour devenir Hochelaga-Maisonneuve.

La ville de Montréal se pose comme centre industriel, auquel le quartier Hochelaga-Maisonneuve participe pleinement, du fait de la stabilité et du poids des entreprises textiles, de la chaussure et de l'alimentation. Dans les années 1920, Montréal se consolide en tant que ville industrielle moderne. Le quartier jouit d'une position géographique favorable à l'implantation des entreprises via les chemins de fer et le quai Dézéry créant le lien maritime. Il connaît un âge d'or au niveau productif; malgré des conditions de vie précaire et insalubre pour les ouvriers. En effet, les manufactures emploient à un taux faible, et encore plus faible pour les femmes et les enfants. Or, le krach boursier de 1929, et la crise économique qui s'en suit frappent durement la ville de Montréal et le quartier. Montréal perd de son attraction au profit de Toronto, et Hochelaga-Maisonneuve subit fortement les conséquences de la crise. Ses entreprises ne repartiront jamais totalement, les conditions de vie se sont dégradées au point que le quartier se retrouve être le plus précaire, avec le plus haut taux de mortalité infantile, de tuberculose et de chômeurs. Ce n'est qu'en 1937, lorsque l'industrie devient une industrie de guerre que le niveau de production retrouvera son niveau pré-1929, mais sans nécessairement améliorer les conditions de vie. En ce qui concerne la ville de Montréal, l'effort de guerre lui redonnera de l'élan, mais son rayonnement diminue sérieusement du fait d'une non-adaptation aux nouvelles conditions du marché et de l'emploi des nouvelles technologies. L'industrie de guerre bouscule l'ancienne structure industrielle. Le fer et les dérivés du fer remplacent le textile et ses dérivés qui se trouvent mis en concurrence au niveau international avec le Japon et les États-Unis. Dans les usines, les femmes remplacèrent les hommes partis au front. Même si Hochelaga-Maisonneuve a renouvelé progressivement ses usines, il perdra de son importance au sein de la ville de Montréal (Atelier d'Histoire Hochelaga-Maisonneuve, 1984, p.4).

Le début des années 1950 marque un tournant pour la ville de Montréal. Tout d'abord, elle connaît une forte croissance démographique, puisque les années 1950 sont les premières années du baby-boom. À cela s'ajoute, une migration et un exode

rural, au point que le poids de Montréal augmente de 35 % de la population québécoise en 1950 à 45 % en 1970. La ville de Montréal a vu sa population augmenter de plus d'un million en vingt ans. Au niveau de la natalité, le quartier connaît un taux plus élevé que celui de Montréal. À cette hausse s'accompagnent des transformations qui modifient la vie en ville et le travail. Les revenus augmentent et des biens de consommation tels que la télévision et l'automobile apparaissent. Les individus ont de plus en plus accès à la propriété via l'installation des institutions financières et bancaires ; la mise en place de programmes gouvernementaux permet le développement de la métropole montréalaise ; l'arrivée massive des femmes sur le marché de l'emploi ; et le virage de la ville de Montréal qui s'affirme comme ville scientifique (Trépanier, 2012, p. 1064). À la suite de cette tertiarisation de l'économie, dont le tournant majeur et définitif sont les années 1980, l'économie de la métropole se tourne vers la production de services tels que la restauration, les services de garderie qui accompagnent l'entrée massive des femmes sur le marché du travail. L'économie se tourne aussi vers la sous-traitance de service : la comptabilité, les services juridiques, l'informatique et la maintenance des machines. Cette transformation entraîne la création de nouveaux emplois, demandant une qualification scolaire plus forte que le travail de manufacture. Tous ces éléments bouleversent l'ancienne structure économique, puisque la production se désindustrialise au profit d'une production de services. Les transports en commun (tramway et train) laissent la place à l'automobile avec une forte construction d'autoroute, à laquelle, à cette époque, le quartier Hochelaga-Maisonneuve n'est pas préparé. Ce dernier, bien qu'il ait joui et profité de l'amélioration des conditions de vie grâce au crédit, la désindustrialisation frappa durement le quartier. De 1960 à 1990, les entreprises du bois, du textile et de la chaussure notamment, vont peu à peu réduire leur personnel jusqu'à leur fermeture définitive, comme la biscuiterie Viau, maintenant transformée en condominiums. À tel point que la municipalité parle, durant cette période, d'une crise de l'emploi où l'on estime que 5 000 emplois seront perdus à la suite de fermetures, et où le taux de chômage dépassait les 47 % (Charbonneau, 2014, p. 25).

De plus, la population connaîtra un déclin. Alors que le quartier comptait le plus de jeunes par rapport au reste de Montréal, ces derniers partent du quartier pour s'installer ailleurs. Si bien que la population passe de 83 331 habitants en 1961 à 47 416 en 1991 (*Ibid.*, 2014, p.13).

Face à cette situation de précarisation du quartier dans Hochelaga-Maisonneuve, un comité de citoyen se forme en 1966, afin de répondre aux besoins de la population. S'ajoute la mise en place de programmes gouvernementaux pour amorcer une transformation économique et sociale du quartier. Si bien qu'en 1970, le quartier est choisi pour essayer le projet pilote des CLSC au niveau de la province. Malgré cette précarisation, la recherche de Marcel Rioux de 1973, montre que les habitants d'Hochelaga ancrent leur histoire de quartier dans un passé glorieux et prospère par rapport aux habitants d'autres quartiers pauvres. Dans cette recherche de 1973, les habitants du Centre-Sud se définissent comme un quartier pauvre. La dimension la plus utilisée est celle économique, alors que les habitants d'Hochelaga-Maisonneuve font plutôt référence à leur passé comme ancienne ville à part de Montréal. Ils définissent leur quartier sur le pan culturel, dans le sens où ils partagent un passé commun.

Il faut ajouter, que ces années 1970-1980 sont marquées par la mobilisation citoyenne qui met en place différents centres communautaires afin de répondre par eux-mêmes aux besoins, comme l'association des locataires du logement en 1970, le Carrefour familial en 1976, l'ouverture du Chic Resto Pop en 1985 ou encore la création de l'Atelier d'Histoire d'Hochelaga-Maisonneuve, en 1978 (Charbonneau, 2014, p.34-38). Le développement communautaire n'a cessé de se développer. D'ailleurs le quartier compte presque deux cents organismes communautaires encore aujourd'hui, dont certains répondent plutôt aux nouvelles demandes des habitants, comme les jardins communautaires.

Je viens de présenter rapidement l'histoire sociale du quartier Hochelaga. Autrefois, village distinct mais voisin de Montréal, il est devenu le quartier ouvrier francophone prospère des années 1930. Le quartier Hochelaga-Maisonneuve s'est dégradé à la sortie de la Seconde Guerre mondiale du fait d'une désindustrialisation massive du quartier. La réponse fut amenée par les résidents du quartier via la création d'une toile de ressources communautaires aussi variées que complémentaires. Ce réseau communautaire participe à la réputation d'Hochelaga-Maisonneuve, où les résidents s'attachent à le définir comme un quartier communautaire. Pour les habitants, ce marqueur le distingue des autres quartiers de Montréal dans le sens où ils (re)trouvent une solidarité de voisinage qui ne se retrouverait pas ou moins dans les autres quartiers. La mémoire du passé est actualisée à travers la rénovation d'anciennes bâtisses, comme le bain Morgan. Enfin, Hochelaga-Maisonneuve porte, dans une certaine mesure, l'évolution économique du Québec et de la métropole de Montréal, pour devenir un quartier de services où l'économie tertiaire a pris le dessus comme nous allons le voir à travers la présentation statistique suivante.

1.11 Une image statistique actuelle : vers un renouvellement du quartier ?

Le quartier Hochelaga-Maisonneuve apparaît comme un espace enclavé et particulier notamment par son entrée à l'ouest, qui est marqué par un passage sous un viaduc, où le chemin de fer est présent (Cambron, 2006, p.4). La désindustrialisation a marqué le quartier, puisque les anciennes usines sont devenues des friches industrielles, et a touché négativement la population, puisqu'en 2002, Hochelaga-Maisonneuve est le deuxième quartier le plus pauvre après Parc-Extension (Géronimi, 2002, p. 23). Cet appauvrissement s'accompagne aussi d'une dépopulation avec un creux en 1996, où le secteur Hochelaga comptait 25 000 habitants contre 50 000 en 1961. Et, il en va de même pour le secteur Maisonneuve qui voit sa population passée d'environ 30 000 personnes en 1961 à 18 000 en 1996. Par la suite, les secteurs Hochelaga et

Maisonneuve ont connu une remontée plutôt douce de leur population. En 2016, ils comptent respectivement 28 000 et 20 000 habitants, avec une remontée plus soutenue pour Maisonneuve, alors que la ville de Montréal connaît une hausse constante de sa population. Entre 1986 et 2016, la ville de Montréal a vu sa population augmenter de 10,6 %, alors que le secteur Hochelaga n'a numériquement pas changé (augmentation de moins de 1 %) (Vachon, Hamel, 2017, p.7)¹⁶.



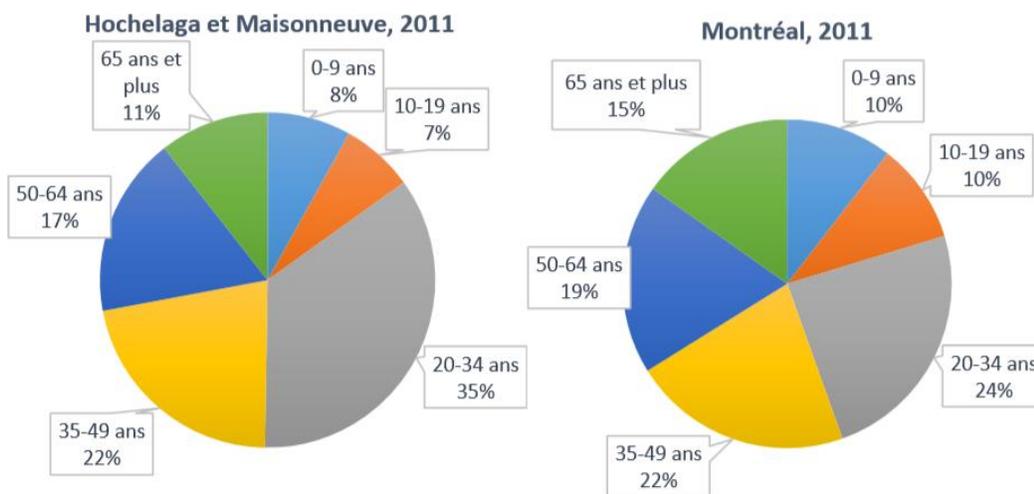
4.2.1 Le secteur Hochelaga-Maisonneuve¹⁷

¹⁶ Ces différentes données sont issues d'un rapport produits pour le maire de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. Vachon, N., Hamel, P. J. (2017), Portrait d'Hochelaga-Maisonneuve, Centre Urbanisation Culture Société, INRS. Récupéré de http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_MHM_FR/MEDIA/DOCUMENTS/VACHON_PORTRAIT.PDF

¹⁷ Les numéros 1 à 6 représentent les différents secteurs d'Hochelaga-Maisonneuve sur lesquels les données statistiques du rapport ont été construites

Source : Nathalie Vachon et Pierre J. Hamel, Portrait d'Hochelaga et Maisonneuve, INRS, 2017. Rapport remis au maire de l'arrondissement.

Au niveau de la composition de la population d'Hochelaga-Maisonneuve en classe d'âge, le groupe prépondérant sont les 25-34 ans, selon le recensement de 2016. En 1976 et 1981, les 25-34 représentent respectivement 13,3 % et 15,1 % de la population avec une prépondérance masculine (14,3 % contre 12,5 % et 16,5 % contre 13,8 %). Le deuxième le groupe le plus important étant les 45-54 : 13,1 % en 1976 et 12,7 % en 1981. Aux mêmes dates, dans l'ensemble de la ville de Montréal, le groupe des 25-34 ans est aussi prépondérant en 1976 et 1981 puisqu'il représente respectivement 17,1 % et 17,6 % de la population totale. Le deuxième groupe le plus important sont les 35-44 ans : 12,7 % en 1976 et 13,5 % en 1981. Sur ces deux dates, la population d'Hochelaga-Maisonneuve apparaît plus vieillissante que dans le reste de la ville de Montréal, notamment du fait de la faiblesse des enfants. En effet, alors qu'à Montréal en 1981 les 0-9 ans représentaient 12,8 % de la population, ils ne représentent que 9,2 % des habitants d'Hochelaga-Maisonneuve. Ces différences en termes de présence d'enfant laissent à penser à un vieillissement et à un non-renouvellement de la population. Pourtant, en 2011, le quartier Hochelaga-Maisonneuve rajeunit, dans le sens où les 20-34 ans représentent 35 % de la population contre 24 % dans la ville de Montréal. Cette variation peut supposer l'arrivée d'une nouvelle population plus jeune dans le quartier. Il est à souligner la présence plus forte de personnes étrangères, c'est-à-dire nées en dehors du Canada dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve passant de 6 % de population en 1991 à 13 % en 2006, alors qu'à Montréal un tiers des personnes est née à l'étranger. À l'inverse, le quartier Parc-Extension accueille trois fois plus de personnes nées à l'étranger que le reste de la ville de Montréal.



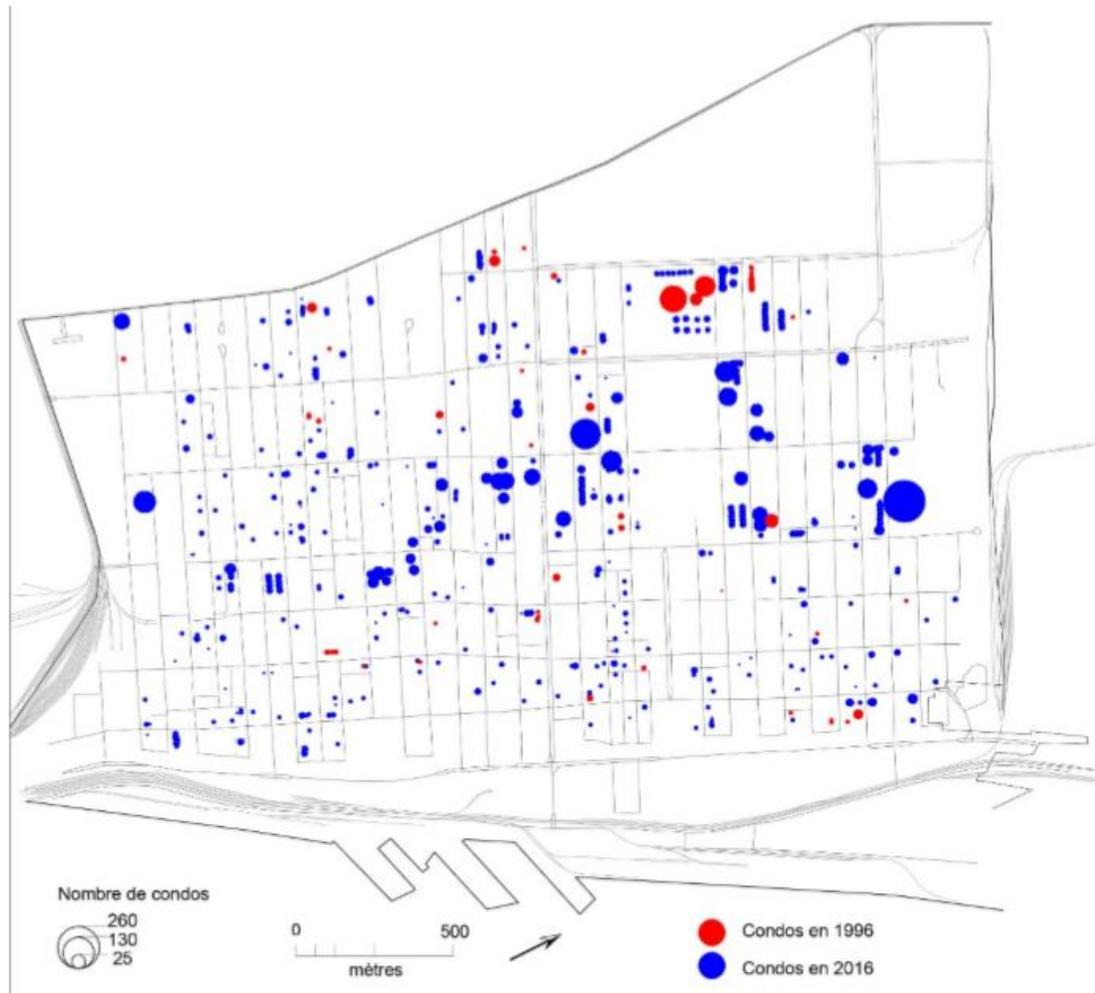
Source : Statistique Canada, Recensements de 1991 et 2011

4.2.2 La répartition de la population selon les groupes d'âge à Hochelaga et Maisonneuve et Montréal en 2011

Source : Nathalie Vachon et Pierre J. Hamel, *Portrait d'Hochelaga et Maisonneuve*, INRS, 2017 par. Rapport remis au maire de l'arrondissement.

Au niveau de la scolarité, les habitants-diplômés universitaires représentent une plus grande part de la population actuellement. Effectivement, alors qu'ils ne représentaient que 7 % des habitants en 1991 (contre 14 % à Montréal), 18 % des habitants du secteur Hochelaga et 19 % du secteur Maisonneuve possède des diplômes universitaires, contre 24 % à Montréal. D'après ces chiffres, la population d'Hochelaga-Maisonneuve semble plus scolarisée qu'avant. Cette augmentation peut s'expliquer à la fois par une démocratisation de l'enseignement universitaire, mais aussi par la plus grande prépondérance des 20-34 ans, période de vie qui correspond globalement à la vie étudiante universitaire.

En ce qui a trait aux coûts du logement, ces derniers ont augmenté bien qu'ils restent plus faibles que la moyenne montréalaise. Alors que le loyer brut moyen en dollars courants a augmenté de +263 \$ entre 1986 et 2011 à Hochelaga-Maisonneuve, il a augmenté de 294 \$ sur la même période à Montréal. Toutefois, cette différence est assez faible et montre plutôt une augmentation des prix au fait de vivre dans la métropole du Québec, dont le coût augmente de manière régulière. Autrement dit, Hochelaga-Maisonneuve ne fait pas exception sur le coût du loyer. La différence se trouve au niveau des propriétaires de logement. Dans le secteur Hochelaga, le nombre de propriétaires passe de 140 en 1996 à 505 ménages en 2006, parmi les ménages dont l'âge principal se situe dans la tranche des 25-34 ans. Il passe de 335 ménages à 530 sur la même période chez les 45-54 ans. Quant au secteur Maisonneuve sur la même période, les ménages propriétaires de 25-34 ans passent de 50 à 160, et de 150 à 280 pour les ménages dont l'âge principal se situe dans la tranche des 45-54 ans. Cette augmentation des propriétaires sur la période 1996-2006 peut s'expliquer par la construction d'ensembles de condominiums dans le quartier, facilitant l'accès à la propriété dans le sens où de nouveaux logements à vendre sont disponibles sur le marché.

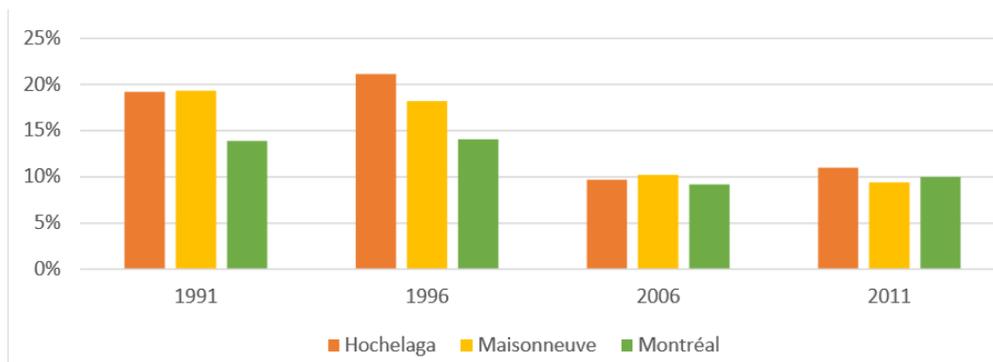


4.2.3 L'évolution de la présence de condominiums entre 1996 et 2016 dans le secteur Hochelaga-Maisonneuve

Source : Nathalie Vachon et Pierre J. Hamel. *Portrait d'Hochelaga et Maisonneuve*, INRS, 2017 Rapports remis au maire de l'arrondissement.

En ce qui a trait aux taux d'activité, la récession de 1991 a plus durement frappé le quartier Hochelaga-Maisonneuve, dans le sens où elle s'est ajoutée à la désindustrialisation qui amenait déjà une baisse des emplois disponibles dans le

quartier. D'ailleurs, cette récession et les autres qui ont suivi, comme la crise de 2008, laissent des traces au niveau du quartier, notamment sur la rue Sainte-Catherine dans le secteur Hochelaga où de nombreux commerces sont fermés. En 1996, 21,1 % de la population active du secteur Hochelaga est au chômage, contre 18 % de la population active dans Maisonneuve et contre 14,1 % à Montréal. La récession toucha durement le secteur Hochelaga. Cependant, le taux de chômage n'a cessé de diminuer au cours de la période 1996-2011 pour l'ensemble des territoires étudiés. À tel point que le taux de chômage dans Hochelaga est identique à celui de Montréal (11 %) et celui de Maisonneuve est plus faible (moins de 10 % de chômage). Cette atténuation du taux de chômage s'accompagne d'une hausse du taux d'emploi dans le quartier sur la période 1996-2006 pour les hommes et les femmes de Hochelaga-Maisonneuve, tellement que le taux d'emploi est meilleur dans ce secteur qu'à Montréal. Tandis que les taux d'emploi des femmes et des hommes dans Hochelaga-Maisonneuve en 1991 étaient respectivement de 36,7 % et 51,6 %, contre 48,2 % et 61,7 % à Montréal, ils passent à 56,3 % et 63,2 % contre 53,0 % et 58,7 % à Montréal en 2006. Cette augmentation du taux d'emploi suggère une reprise d'activité dans le quartier, qui s'est remis de la désindustrialisation massive des années 1970-1980. De plus, cette reprise d'activité a résorbé l'écart de revenu entre Hochelaga-Maisonneuve et le reste de Montréal. Le revenu total de la population en dollars constants était de 26 017 \$ à Montréal en 1985 contre 19 820 \$ dans Hochelaga-Maisonneuve, il s'élève respectivement maintenant à 30 326 \$ contre 25 749 \$. L'écart passe donc de 6 197 \$ à 4 577 \$. De fait, Hochelaga-Maisonneuve rattrape son écart pour se maintenir au niveau du taux d'emploi et des revenus au niveau de l'ensemble de la ville de Montréal.



4.2.4 Comparaison de l'évolution du taux de chômage entre Hochelaga, Maisonneuve et Montréal de 1991 à 2011

Source : Nathalie Vachon et Pierre J Hamel. Portrait d'Hochelaga et Maisonneuve, INRS, 2017 Rapport remis au maire de l'arrondissement.

Cette présentation statistique de l'évolution du quartier permet de mettre en lumière certains changements, notamment économiques comme la hausse du taux d'emploi dans le quartier qui s'accompagne d'une baisse du taux de chômage. Ces évolutions des années 1990 à aujourd'hui fournissent des renseignements, des traces qui sont observés au niveau des pratiques et des récits des habitants du quartier. Ces évolutions statistiques, dont les données les plus intéressantes se trouvent au niveau de l'évolution du taux de scolarité ainsi qu'au niveau de l'évolution du taux d'activité dans le quartier, invitent à voir qui sont ces habitants qui composent actuellement le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette présentation statistique suggère des renseignements sur ce que font les acteurs dans le quartier, mais cette construction statistique fournit plus difficilement des renseignements sur la dimension relationnelle du quartier. La prochaine section sera justement consacrée à un descriptif du terrain avant la présentation et l'analyse des résultats sociologiques.

1.12 Hochelaga-Maisonneuve comme observatoire d'une vie de quartier

Au niveau des découpages territoriaux, le quartier Hochelaga-Maisonneuve appartient à l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. Ce territoire administratif ne constitue pas l'ensemble de mon terrain, puisque mes observations ainsi que mes entrevues avec les personnes s'étendent au plus loin à la rue Viau. Parce qu'après la rue Viau se trouve un chemin de fer, qui marque une séparation physique entre Maisonneuve et Mercier¹⁸.

L'agglomération ou la localité de Mercier ressemble plutôt à une banlieue de Montréal. Les résidences et les maisons individuelles y sont plus nombreuses, la densité de population est moindre, les centres d'achat sont présents en plus grand nombre. Mon observatoire se réduit à un quadrilatère allant de la rue Moreau à l'ouest jusqu'à la rue Viau à l'est, de la rue Hochelaga au nord à la rue Notre-Dame au Sud. Concrètement, mon étude porte sur le secteur Hochelaga-Maisonneuve. Ces deux agglomérations ne sont pas non plus identiques, parce qu'elles renvoient historiquement à deux villes différentes qui ont certes été annexées à la métropole, mais dont les annexions ne se sont pas réalisées dans les mêmes conditions ni à la même époque. Cette différenciation entre les deux secteurs est par ailleurs encore prégnante aujourd'hui comme nous le constatons dans les discours des habitants du quartier qui différencient les deux secteurs. Habiter Hochelaga n'est pas la même chose qu'habiter Maisonneuve. Nous verrons dans l'analyse du discours comment les personnes différencient ces deux secteurs. Nous constatons aussi cette différenciation à partir du patrimoine bâti, de l'organisation des voies de circulation. Maisonneuve se distingue par des bâtisses plus imposantes comme le marché Maisonneuve ou encore

¹⁸ Annexe C : carte de l'arrondissement

le bain Morgan. D'ailleurs l'avenue Morgan fut pensée comme les grandes avenues présentes dans les quartiers comme Westmount. Elle est imposante et l'avenue s'ouvre sur le marché Maisonneuve au nord et le parc Morgan au sud.

Dans le secteur Hochelaga, les anciennes bâtisses sont plutôt présentes sur la rue Adam. Les résidents fréquentent assidûment la rue Ontario. Cette dernière est l'artère principale de ce secteur dans le sens où les habitants s'y promènent de manière régulière tant pour magasiner que pour se balader. Dans le secteur Maisonneuve, après le boulevard Pie-IX, la rue Ontario dans le secteur Maisonneuve, après le boulevard Pie-IX, est moins fréquentée par les résidents, même s'il y a une continuité au niveau de l'aspect de la rue Ontario, cette dernière est plus investie à l'ouest de Pie-IX. À l'inverse, la rue Sainte-Catherine présente deux visages différents dans ces deux secteurs. À l'Est de Pie-IX, nous pouvons observer que la plupart des commerces sont ouverts en plus d'offrir des services diversifiés. À l'ouest de la rue Sainte-Catherine, la situation est quelque peu différente. Les commerces sont moins nombreux et la densité de population est y aussi plus faible. Cette différenciation sera approfondie dans le dernier chapitre à travers une description plus fine des observations ainsi que des pratiques des personnes interrogées principalement.

Étant d'origine française et installée à Montréal depuis moins de trois ans et à Hochelaga depuis maintenant deux ans, j'appartiens dans une certaine mesure à cette nouvelle population du quartier : jeune étudiante en sociologie et française. D'ailleurs mon réseau étudiant à l'intérieur du quartier s'est agrandi à mesure de ma pérennité dans le quartier. Ce réseau étudiant a constitué ma première porte d'entrée sur le terrain. De nombreuses fois lorsque je me baladais dans Hochelaga et notamment aux alentours de la Place Valois, des personnes plutôt avancées en âge m'ont fait remarquer que « vous autres, les Français vous venez ici maintenant », ou encore que « vous, les jeunes vous venez là, les étudiants, avant vous n'étiez pas là ». Ces différentes communications ont suscité chez moi une curiosité, car elles suggèrent

une transformation de l'espace dans le sens où des personnes qui n'étaient pas là avant – les étudiants et les étrangers — occupent désormais l'espace. Je n'ai jamais entendu ces remarques lorsque j'habitais sur le Plateau Mont-Royal. Le Plateau est vu comme « la Petite France », comme certains Québécois se sont amusés à me le dire lorsque je leur disais mon lieu de résidence. Le Plateau est depuis longtemps un lieu à Montréal où s'installent des personnes de l'extérieur de la ville et du Québec. Au contraire, à Hochelaga il semblerait que cette mutation dans la population soit relativement nouvelle et marque les habitants. Cette forme d'altérité a été assez utile, car elle m'a permis d'entretenir de nombreuses conversations dans lesquelles les personnes me parlaient de l'avant. Cet avant où le Hochelaga n'était pas un lieu où les étudiants et les nouveaux arrivants s'installaient, mais aussi de ce qu'ils font, de ce qu'ils ont ressenti lorsqu'ils se sont installés dans le quartier, des places fréquentées, et de leur constat d'un changement actuel.

Ce changement actuel est plus généralement décrit et médiatisé sous les termes de « gentrification » et « d'embourgeoisement », et ce processus serait à l'œuvre dans Hochelaga particulièrement, où toute une nouvelle population s'y installerait et modifierait l'espace aux dépens des anciens habitants. Ce processus s'accompagnerait d'une forte montée des prix des loyers, et d'un tassement voire d'une éviction des personnes les plus démunies vers l'extérieur du secteur. Lors des entrevues, la question de la gentrification a été abordée via les pratiques discursives des personnes sur leur lieu de vie, à travers des questions sur la perception d'une potentielle modification de l'aspect du quartier¹⁹. Cette formulation permettait dans un premier temps de ne pas poser ce processus comme un processus déjà-là. Autrement dit, cette

¹⁹ Pour voir l'ensemble de la grille d'entretien, voir annexe A et pour la grille d'observation voir annexe B.

formulation donne la possibilité de ne pas parler de ce processus, mais aussi de ne pas imposer une terminologie avec laquelle les personnes ne seraient pas habituées.

En somme, le secteur Hochelaga-Maisonneuve est une partie de la ville de Montréal qui a gardé les traces de l'histoire économique du Québec : passé d'un village voisin au quartier ouvrier francophone qui connut son âge d'or en 1930, à la dureté de la désindustrialisation des années 1980 jusqu'à sa revitalisation actuelle. Hochelaga-Maisonneuve constitue un observatoire privilégié pour analyser une vie de quartier en train de se faire où différentes formes sociales se croisent et s'entrecroisent au sein d'un espace qui allie son passé à son présent. Hochelaga est actuellement un quartier en pleine mutation, tant par la construction de nouvelles bâtisses que par la rénovation de certains bâtiments vus comme historiques. Ces rénovations s'accompagnent de nouvelles constructions. Ces changements au niveau de l'aspect s'accompagnent de l'arrivée de nouvelles populations. Cette nouvelle population se joint à une population déjà présente, avec qui une cohabitation va se mettre place, puisque les nouveaux et les anciens n'occupent pas les mêmes espaces du quartier Hochelaga.

Cette occupation différenciée sera l'objet de la dernière partie, où je vous présenterai à travers les pratiques des résidents de quelle manière ces mondes différenciés se font dans Hochelaga, et comment ces environnements sociaux différents donnent lieu à un usage différent du quartier.

CHAPITRE V

DES NATIFS AUX NOUVEAUX RÉSIDENTS. RÉCITS SUR LE QUARTIER HOHELAGA-MAISONNEUVE

Dans ce premier chapitre, l'objectif est d'établir une première différenciation entre les différentes personnes interrogées selon le temps d'établissement dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, car il participe à la création ou à la consolidation d'une vie de quartier. Le temps d'établissement dans le quartier joue aussi sur la connaissance et les représentations du quartier, dans le sens où le temps de vie dans le quartier « influence la carte mémorielle et cognitive » de l'espace habité. Ces différentes connaissances et représentations du quartier fournissent des renseignements quant aux relations sociales nouées dans le quartier et sur la place qu'ils occupent dans Hochelaga-Maisonneuve. Ensuite, nous verrons à travers les discours des personnes interrogées la manière dont ces derniers construisent et définissent leur espace selon les relations nouées au sein du quartier. Cet espace est perçu comme un quartier spécifique de Montréal, mais les termes employés pour le décrire ne sont pas identiques selon le positionnement occupé par les personnes interrogées.

Dans un premier temps, je brosserai le portrait des différentes personnes interrogées lors de mes entrevues de terrain, où trois catégorisations peuvent être construites selon le temps d'installation dans Hochelaga-Maisonneuve – les natifs, les enracinés et les nouveaux arrivants. Bien que ces trois catégories ne soient pas hermétiques les unes aux autres, des différences sont à mettre en avant sur les manières de parler et de se représenter le quartier. À la suite de cette présentation, je présenterai les différentes

manières de parler d'Hochelaga. En effet, les natifs ne parlent pas du quartier Hochelaga-Maisonneuve dans les mêmes termes lexicaux que les enracinés ou encore que les nouveaux résidents. Dans un dernier temps, le temps d'établissement dans le quartier impacte aussi les représentations du territoire du quartier. Ces différentes manières de nommer et de parler de l'espace Hochelaga-Maisonneuve renseignent sur les différents espaces occupés par les personnes interrogées au sein du quartier.

1.13 Qui sont les habitants d'Hochelaga-Maisonneuve ?

1.13.1 Les natifs, survivance et mémoire d'un quartier anciennement ouvrier

Parmi les personnes interrogées quatre sont des natifs du quartier. Ils sont en moyenne plus âgés que les autres personnes interrogées, puisque, mis à part Laurette, qui a 43 ans les autres sont dans la soixantaine. Laurette a quitté le quartier pendant son enfance, car ses parents ont acheté une maison à Tétreauville. Elle est revenue dans Hochelaga-Maisonneuve à l'âge de vingt ans pour élever son enfant. Elle s'est installée dans une coopérative de logement sur le coin Pie IX/Notre-Dame, qu'elle n'a jamais quitté depuis. Son fils vit encore avec elle et il recherche un appartement dans Hochelaga-Maisonneuve, car il ne veut pas quitter son quartier.

Je suis née dans Hochelaga, mes parents ont déménagé à l'âge de mes neuf ans, mais je suis revenue à l'âge de mes vingt ans dans le quartier. Mes parents ont acheté une maison à Tétreauville, donc j'ai déménagé là-bas. (...) Hochelaga c'est comme dans la peau, je sais pas. Pour l'instant je n'envisage vraiment pas de déménager d'Hochelaga.

(Laurette, 43 ans assistante dentaire, native)

Laurette marque un attachement relativement fort au quartier Hochelaga-Maisonneuve dans le sens où il est inscrit « dans la peau » et aussi par un retour dans Hochelaga-Maisonneuve lors de sa sortie du foyer familial. Ce retour dans le quartier marque un attachement puisqu'elle aurait pu rester à proximité de ses parents. Cet

attachement au quartier se retrouve aussi chez les autres natifs qui le verbalisent différemment.

Donc moi je suis un natif, je suis né sur la rue Desjardins proche de la maison de la Culture. À l'époque ce n'était pas la Maison de la Culture, c'était la caserne de pompier, donc moi mes souvenirs d'enfance sont autour de la caserne. Et je suis allé à l'école ici, au secondaire et primaire. Donc je suis vraiment un natif du quartier. (Maxime, 60 ans, agent culturel, depuis sa naissance)

J'ai grandi sur Rouville, sur Préfontaine, j'en ai faite des rues de ce quartier, et je suis encore là. Moi, c'est mon quartier. Sur Valois-Ontario, on appelait ça la track, et là il y avait un casse-croûte qui vendait des patates frites. Et mon chum, c'était son père qu'avait ça, on allait là comme ça des fois on avait des patates gratuites. (...) J'ai vraiment été élevé dans le quartier. (Réal, 70 ans, routier, depuis sa naissance)

Maxime travaille actuellement dans un organisme à visée culturelle dans Hochelaga-Maisonneuve. Il marque son appartenance au quartier à travers la connaissance du passé et sa fréquentation depuis son enfance des établissements dans le quartier. Réal marque aussi son enracinement dans le quartier par une référence au passé. Effectivement, « la track » de Valois/Ontario fait référence à l'ancien chemin de fer qui traversait cette zone du quartier. Aujourd'hui, cette zone est la Place-Valois, place fortement fréquentée dans le quartier où plusieurs nouveaux commerces se sont installés autour comme la boulangerie Arhoma ou encore le restaurant Le Valois. La Place-Valois est une place bétonnée avec plusieurs bancs de béton sur lesquels des personnes âgées passent leur matinée ou après-midi à discuter. De plus Réal montre aussi son appartenance au quartier par sa connaissance des personnes du quartier, où tout un réseau de sociabilité s'est développé depuis son jeune âge.

Les natifs parlent très rapidement du passé d'Hochelaga-Maisonneuve et de leur enfance pour montrer leur caractère natif du quartier. Les références différentes pour marquer leur appartenance au quartier peuvent faire supposer à une intégration et un enracinement différent dans le quartier.

1.13.2 Les enracinés. Des jeunes professionnels aux jeunes familles

Cette deuxième catégorie de personne regroupe cinq des treize personnes interrogées. Ces personnes ont entre 23 et 43 ans, elles occupent un emploi et sont installées dans Hochelaga depuis plus de dix ans. Parmi ces cinq personnes, trois personnes ont deux enfants en bas âges et deux se considèrent comme des natives du quartier, car elles sont venues dans Hochelaga à la suite d'un achat immobilier par leur parent dans les années 1990. Cette installation pendant leur enfance les fait se considérer actuellement comme des natives dans le sens où elles ont grandi dans Hochelaga et ont vécu certains changements du quartier.

J'habite Hochelaga depuis 21 ans, dans le haut Hochelaga, on était en haut d'Hochelaga sur Darling, et depuis que je suis en appartement, en fait j'ai fait trois rues, quatre rues de larges : Darling, Davidson, Cuvelier, Alwyn (...) le petit quadrilatère de ma vie. (...) Non je n'envisage pas de bouger d'ici Hochelaga et si je bouge d'ici, ça va être pour bouger de Montréal de toute façon. (Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier)

Ma mère a déménagé dans Hochelaga avec son nouveau conjoint, sur la rue Desjardins, juste entre Rouen et Hochelaga, devant l'Église en pente de ski, et moi j'avais quatre ans. Et, depuis j'ai toujours vécu dans Hochelaga sauf un quatre mois, où j'ai été vivre chez mon conjoint dans Villeray, avant qu'on s'installe dans notre appartement. C'est le plus que je suis sortie d'Hochelaga. (Raphaëlle 30 ans, architecte, 26 ans dans le quartier)

Elles n'ont pas fait le choix d'Hochelaga-Maisonneuve, puisque c'est leurs parents qui ont investi dans l'immobilier, mais elles ont choisi de rester dans le quartier pour y bâtir leur vie. Raphaëlle explique ce choix par facilité car, elle habite actuellement avec son conjoint dans un appartement qui appartient à sa mère. Pascale est née dans Villeray et y a habité jusqu'à ses huit ans, mais elle se considère d'Hochelaga plutôt que de Villeray. Même si elle a des souvenirs de sa vie dans Villeray, elle en parle comme un souvenir d'enfance, sans réellement de « conscience » de ce qui se passait autour d'elle, contrairement à sa vie dans Hochelaga. Elle montre une certaine affection pour le quartier Villeray, sans pour autant regretter le choix de ses parents

de s'installer dans Hochelaga. Pascale est restée dans le quartier, car elle ne ressentait pas le besoin de changer de quartier du fait qu'Hochelaga présente de plus en plus des caractéristiques qui sont en accord avec son mode de vie et de sa proximité avec les autres quartiers de Montréal. D'ailleurs dans son récit, Pascale décrit que sa sortie du quartier s'accompagnerait d'une sortie de Montréal.

En ce qui concerne les trois autres personnes, qui sont installées depuis plus de dix ans, ils ont vécu dans d'autres quartiers avant de s'installer dans Hochelaga. Ces trois personnes n'ont pas l'intention de changer de quartier notamment parce qu'ils construisent une vie familiale dans Hochelaga-Maisonneuve. Pour Barack son installation dans le quartier s'explique par un achat immobilier en 2007. Il a acheté un loft à la Biscuiterie au croisement Viau/Ontario. La Biscuiterie est une ancienne usine de fabrication de biscuit dans Hochelaga. Elle fut construite en 1906 et ferma en 2001. À la suite de cette fermeture, l'industrie est transformée en condominiums avec 182 unités de logement.

En fait, c'est parce que je cherchais un condo à acheter pis (hésitation) en fait je ne connaissais pas beaucoup le quartier pour être franc, et je ne me suis pas renseigné tant que ça avant, c'est vraiment le bâtiment, puisque j'ai acheté un loft à la biscuiterie Viau, au coin Viau pis Ontario. C'est vraiment le bâtiment qui m'attirait, car c'est un bâtiment qui date de 1906. Et donc, c'est vraiment suite à ça, en déménageant que j'ai appris à découvrir le quartier, quand j'ai déménagé. C'est un choix immobilier purement. Je ne connaissais personne qui habitait dans le quartier, pis étonnamment là, j'ai plein d'amis qui habitent le quartier. (Rire).
(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier)

Le passé industriel du quartier attire une nouvelle population via la rénovation des usines en unités de logement. Cette transformation donne un cachet aux logements. À tel point que pour Barack c'est la bâtisse qui l'a fait acheter un loft et sa vie de quartier s'est construite à partir de la Biscuiterie. Effectivement, il développa une vie de quartier avec ses voisins par la fréquentation de divers restaurants et bars qui sont devenus des amis.

Quant à Jacinthe et Geneviève, elles se sont installées dans Hochelaga à la suite de plusieurs déménagements. La mère de Geneviève a quitté Montréal pour Rimouski, et dès que Geneviève eut 18 ans elle est retournée à Montréal, où elle a passé trois mois sur le Plateau Mont-Royal pour finalement s'installer à Hochelaga depuis une dizaine d'années maintenant. Quant à Jacinthe, elle n'a jamais quitté l'île de Montréal, mais a fréquenté plusieurs quartiers, notamment le Centre-Sud, Pointe-aux-Trembles, et le centre-ville de Montréal pendant son enfance, pour s'établir à Hochelaga. Geneviève et Jacinthe sont toutes deux mères de deux enfants respectifs, et se sont aussi établies dans le secteur pour fonder leur vie familiale. Leur installation à Hochelaga, s'explique par une « ambiance » qu'elles n'ont pas retrouvée ailleurs, et renvoient d'une certaine manière aux raisons de Guylain qui est aussi resté dans le quartier.

Ça fait dix ans que je suis dans le quartier. (...) J'ai habité Rimouski pendant 13 ans (...) pis je suis revenue à Montréal. J'ai habité un peu sur le plateau, mais je suis revenue tout de suite dans Hochelaga. J'ai pas vraiment aimé le Plateau. C'est pas pareil. Hochelaga on se sent vraiment comme dans un petit village où on sent que les gens ont envie de communiquer, ont envie de vivre ensemble, de se connaître. Tout le monde se reconnaît.

(Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce dans le quartier, 10 ans dans le quartier)

Ce sentiment de vivre dans un « petit » village, ou le quartier prendrait une forme villageoise au milieu de la ville est une caractéristique qui est souvent revenue dans les discours des personnes pour décrire le quartier. La reconnaissance avec d'autres résidents participe à cette sensation. Les personnes ont principalement choisi Hochelaga pour des raisons financières, puisque Hochelaga est un quartier où les loyers restent abordables. S'ajoute à ces raisons économiques une intégration sociale. Les individus parlent des autres personnes qu'ils connaissent dans le quartier, des amitiés qui se sont nouées dans le quartier à la suite de cette installation. Ces différentes dimensions participent à la construction d'une vie de quartier et au sentiment « villageois » du quartier.

Les enracinés valorisent, tout comme les étudiants une vie de quartier propre au quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette vie de quartier devient la raison principale de leur établissement ou leur volonté de s'établir dans le quartier.

1.13.3 Les nouveaux arrivants, une population principalement étudiante

Parmi les treize personnes interrogées, quatre sont des étudiants et étudiantes en sciences humaines et sociales à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en fin de baccalauréat ou à la maîtrise. Bien que la population étudiante ne constitue pas l'ensemble de la nouvelle population qui s'installe dans le quartier, il n'empêche qu'elle constitue une part importante de celle-ci. D'ailleurs, l'arrivée d'une population étudiante constitue l'un des changements majeurs du quartier comme nous l'avons vu à travers l'évolution démographique du quartier au chapitre IV. C'est aussi avec cette population avec qui j'ai réalisé mes premiers entretiens. Ils ont constitué mon point d'entrée sur le terrain et cela s'explique par le fait que je partage avec eux le statut d'étudiante et que je fréquente plus ou moins les mêmes espaces. Tous se sont installés dans Hochelaga-Maisonneuve il y a moins de dix ans. Le plus ancien (Guylain) y réside depuis sept ans et la plus récente (Caroline) réside dans le quartier depuis un an et demi au moment de l'entrevue. De plus, trois d'entre eux viennent de l'extérieur de Montréal dont deux de la Rive-Sud (Guylain et Caroline) et un d'une ville à deux heures de Montréal (Gaétan). Ils sont venus à Montréal afin de poursuivre leurs études universitaires. Le quatrième étudiant (Charles), quant à lui, vient de l'est de la ville de Montréal, du côté d'Anjou, mais dont la famille fut un temps dans Hochelaga. Par exemple, son grand-père était un médecin du quartier Hochelaga et soignait les personnes dans le besoin.

Les étudiants se sont installés à Montréal pour étudier et le choix du quartier s'est principalement fait via le bouche-à-oreille. Hochelaga-Maisonneuve a plutôt la réputation d'être un des quartiers encore abordables à Montréal pour la population

étudiante et sa proximité avec le centre-ville lui donne une certaine popularité auprès des étudiants de l'UQAM.

C'est sûr qu'il y a une question de budget qui était derrière ça au départ, ce qui a fait que je suis resté dans Hochelaga ça c'est une autre question, c'est le seul quartier — j'ai fait plusieurs quartiers, j'ai fait Centre-Sud, Ville-Marie, Saint-Henri — où est-ce que je sentais qu'il y avait une vie de quartier pis une certaine solidarité je dirais. (Guylain, 30 ans, étudiant et serveur dans un bar du quartier, 7 ans dans le quartier)

C'était surtout l'appartement et la rue qui nous a décidés. En fait, quand on a décidé qu'on partait de Sauvé, on s'alignait pas mal vers Hochelaga, car ça faisait longtemps, comme je te disais qu'on aimait la vibe du quartier, pis c'est l'appartement qui nous a décidés, car, on aime comme il est fait. (...) Je sais pas ça part d'où, mais comme je te disais à ma première année d'université j'ai rencontré un gars, qui habitait dans Hochelag, pis j'ai quand même beaucoup chillé avec lui, pis j'aimais son coin, j'aimais. Mes colocs, Michelle et Renée étaient vraiment down pour Hochelaga aussi. On en entendait beaucoup parler à l'UQAM, parce qu'il y a beaucoup d'étudiants ici, parce que c'est des apparts pas trop chers. (Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Je ne connaissais vraiment pas Montréal avant de m'installer. Quand le choix de l'université a été fait, mon coloc, ben en fait mon futur coloc qui est un ami de Gatineau, Jules, allait à l'UQAM, donc on a décidé de vivre ensemble, enfin de vivre en colocation. Ensuite de ça l'idée c'était de trouver un quartier qui était proche de l'UQAM, mais comme je te disais moi je n'avais aucune idée de ce qui était proche ou pas, qu'est-ce qui était intéressant ou pas. C'est certain qu'Hochelaga avait la réputation d'être un quartier pas très cher, d'être un quartier pauvre donc les logements pas très chers et relativement proches de l'UQAM. Aussi, ce qui a poussé à aller vers Hochelaga, c'est la sœur de Vincent, qui était installée depuis plus de dix ans à Montréal, vivait dans Hochelaga, donc on s'est dit qu'on allait regarder dans Hochelaga-Maisonneuve, sans vraiment savoir ce que c'était, en ce qui me concerne (rire) sans vraiment savoir ce que ça voulait dire, mais on a atterri dans Hochelaga-Maisonneuve. Et depuis, on n'a jamais bougé, on n'a même jamais changé d'appartement. (...) Mais, j'ai adoré le quartier. (...) J'ai beaucoup aimé le quartier dès que je m'y suis installé. (Gaétan, 23 ans, étudiant à la maîtrise, 5 ans dans le quartier)

C'était une période où j'avais envie de quitter le coin de la ville où j'avais grandi, j'avais envie de changement, j'avais envie de vivre de nouvelles expériences, voir c'est quoi la vie de colocation, juste passer à une autre étape (...) Un ami de mon ancien travail m'avait offert une chambre, il cherchait un colocataire et j'ai accepté immédiatement. (Charles, 23 ans, étudiant, 4 ans dans le quartier)

De ces différents discours, trois aspects principaux me semblent intéressants à souligner. Dans un premier temps, le coût relativement plus faible des prix des loyers dans Hochelaga-Maisonneuve que Gaétan exprime sous le terme de « réputation ». La question du prix des loyers à Montréal est une discussion récurrente entre étudiants, où des informations sont prises quant aux prix dans les différents quartiers. De plus, mis à part Guylain, les autres étudiants habitent en colocation afin de diminuer le coût du loyer sur leur budget. Deuxièmement, l'effet bouche-à-oreille dans le choix de s'installer dans Hochelaga-Maisonneuve, puisque trois des étudiants évoquent une personne qui habitait dans le quartier avant de venir s'installer : la sœur du colocataire de Gaétan et un ami pour Charles et Caroline. Cet effet bouche-à-oreille participe à la constitution d'un réseau étudiant dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve dans le sens où c'est par des relations avec les autres étudiants de l'UQAM que les étudiants se retrouvent à habiter Hochelaga-Maisonneuve. D'ailleurs, Caroline explicite les différents réseaux étudiants quant aux choix du quartier en comparant son choix d'Hochelaga-Maisonneuve avec ses amis de l'Université de Montréal qui se sont plutôt installés dans Côte-des-Neiges ou Parc-Extension. Enfin, ils explicitent leur choix d'installation dans le quartier du fait d'une « ambiance » voire d'une « vibe » qui lui serait propre et lui donnerait un cachet supplémentaire. Autrement dit, ils décrivent d'une certaine manière une vie de quartier qui serait propre au quartier Hochelaga-Maisonneuve et qui expliquerait une installation sur le temps long, comme l'exprime Guylain. Caroline compare Hochelaga-Maisonneuve à son ancien quartier Ahunstic dans lequel elle a résidé avec les mêmes colocataires pendant un an :

C'était très (Ahunstic)... pas industriel, mais c'était de gros camions 24 h/24, c'était pas la même vibe, les commerces autour c'était vraiment pas la même chose, l'épicerie c'était une petite épicerie de quartier, mais en tout cas c'était comme... beaucoup plus, distancé. J'ai l'impression que, ici... pis.... Mais c'était plus familial. T'sais dans Hochelag' y'a tout, y'a des familles, mais y'a aussi des vieux célibataires de 50 ans, y'a des p'tits jeunes qui sortent du Cégep pour avoir leur premier appart», y'a des jeunes familles, des plus vieilles. Je trouve qu'il y a vraiment plus une diversité peut-être (...) C'est très comment je l'ai vécu, mais je me suis sentie

beaucoup plus accueillie dans Hochelaga.
(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Elle insiste sur la pluralité des personnes qui habitent le quartier, regroupant plusieurs catégories de personnes, comme elle le mentionne dans sa description : étudiants et étudiantes, personnes âgées, famille, etc.. Ce discours de la mixité sociale (moins en termes ethnoculturels que de richesse économique) participe à une description du quartier par les résidents interrogés sur laquelle nous y reviendrons un peu plus tard dans l'analyse. Ce discours est intéressant en ce sens qu'il dresse un premier portrait de la population qui habite le quartier, mais aussi comment cette description en termes de diversité socio-économique est un trait attirant pour la population étudiante. D'ailleurs cette raison dépasse rapidement la question sur le prix des loyers pour justifier leur installation dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Les étudiants s'installent dans Hochelaga-Maisonneuve via leur réseau social proche qui les conseille de chercher un logement dans le quartier avec comme arguments ceux d'un coût relativement plus faible au niveau des loyers et d'une vie de quartier valorisée qui s'y déploierait. Les étudiants ne résument pas l'ensemble de la nouvelle population qui s'installe dans Hochelaga-Maisonneuve. En effet, d'autres personnes que des étudiants s'installent aussi dans le quartier mais je n'ai pu par manque de temps rencontrer ces nouveaux résidents. Ce pourquoi dans cette recherche les étudiants constituent la population la plus récente.

1.13.4 Hochelaga-Maisonneuve et les autres quartiers

Des natifs aux nouveaux arrivants, une certaine vie de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve est valorisée. Cette vie de quartier n'est pas décrite dans les mêmes termes mais est mise de l'avant par l'ensemble des résidents. De plus, cette vie de quartier serait une spécificité au quartier Hochelaga-Maisonneuve et elle ne se retrouverait pas dans les autres quartiers de Montréal. Cette comparaison d'Hochelaga avec d'autres quartiers dans lesquels les personnes ont vécu permet

plusieurs choses. Premièrement, ces différentes comparaisons fournissent une connaissance sur les autres quartiers de Montréal, en lien avec leur choix de résidence actuel. Dans un deuxième temps, ces comparaisons permettent d'éclairer l'organisation et le fonctionnement d'Hochelaga, dans le sens où Hochelaga est mis en sens par rapport à d'autres espaces. Troisièmement, ces comparaisons permettent de distinguer les résidents du quartier, dans le sens où d'une part, les éléments de comparaison ne sont pas les mêmes et d'autre part, la comparaison permet de situer les individus par rapport à ces pratiques discursives.

Ces personnes installées depuis plus de dix ans dans le quartier comparent Hochelaga-Maisonneuve avec d'autres quartiers de Montréal dans lesquels ils ont habité. Les comparaisons se sont souvent faites avec le Plateau Mont-Royal et le quartier Rosemont. Ces deux quartiers sont souvent cités en comparaison à Hochelaga où le premier serait perçu, chez certains, comme un exemple, et à l'inverse le Plateau en serait le contre-exemple. Je choisis de rester dans une comparaison inter-Montréal car, comparer d'autres espaces urbains qui n'ont pas les mêmes caractéristiques notamment démographiques, conviendraient moins. En effet, Montréal est la seule métropole au Québec, et qui regroupe le plus de personnes sur son territoire, avec une population avoisinant les deux millions d'individus en 2016. De plus, les personnes viennent souvent des banlieues aux alentours des grandes villes. Ainsi, ces horizons banlieue-ville seront abordés dans la description de leur quotidienneté en rapport avec leurs expériences passées.

En ce qui concerne la comparaison entre Rosemont et Hochelaga, Barack montre la ressemblance entre ces deux secteurs de Montréal, mais dont le deuxième a une plus mauvaise réputation. Il a vécu dans Rosemont de 2001 à 2007. En 2001, il quitte le foyer de ses parents et en 2007 il quitte Rosemont pour s'installer dans Hochelaga à la suite de son achat immobilier.

Moi j'étais dans Rosemont, mais plus sur la 17^e/Dandurand, faque c'est un peu plus Masson. Donc, par exemple, si je fais la comparaison avec Petite-Patrie parce que dans ma tête c'est deux quartiers différents euh, pis c'est différent un peu, mais pas tant que ça.... Ouais, hum, je dis un peu, mais... c'est encore l'affaire du regard des gens. T'sais quand tu dis aux gens que tu habites Rosemont personne ne te dit rien, t'sais y'a pas de commentaires négatifs. C'est plus dans ce sens-là. Parce que, la vie de quartier, tes voisins c'est tes voisins, enfin... Bon j'ai aussi un ami qui habite Westmount, ben là c'est sûr que c'est très très homogène faque c'est sûr qu'y'a pas.... T'sais comme ici c'est très mixte, y' a des itinérants, y' a de la pauvreté extrême pis y' a des gens qui ont la poche aussi dans Hochelaga, t'sais. C'est un quartier qui est très très mixte. Pis Rosemont c'est comme ça aussi, t'sais, mais là c'est mon regard malgré qu'il n'y ait pas de commentaires aussi négatifs. Mais c'est sûr aussi Hochelaga a plus fait les nouvelles, tout ça.

(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier)

Le discours de Barack est intéressant en ce sens qu'il puise dans différentes expériences de vie de quartier pour illustrer la moins bonne réputation du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Certes, il évoque des situations plus précaires qui ne se retrouvent pas dans Westmount, par exemple, mais qui existent dans Rosemont. La différence entre ces deux secteurs se voit dans la visibilité et la réputation. Alors que Rosemont bénéficie du cachet « quartier familial », Hochelaga est plutôt perçu comme un quartier pauvre. Dans les deux cas, une invisibilisation est faite puisque dans Rosemont, la pauvreté n'est pas exposée et dans Hochelaga le calme est moins exposé. D'ailleurs, cette représentation se retrouve chez d'autres résidents. Par exemple, Geneviève aimerait que Hochelaga ressemble à Rosemont car, il est vu comme le quartier des familles. Réal différencie ces deux secteurs en termes de tranquillité voire même en termes de visibilité/invisibilité, où il trouve que les personnes dans Hochelaga se montrent plus que dans Rosemont.

Rosemont, c'est plus tranquille à Rosemont qu'Hochelaga. Y' a moins de bruit de party, beaucoup d'affaires de même. Y' a peut-être de la drogue, mais elle est plus cachée. Y' a ça aussi, c'est peut-être plus caché, ça paraît moins tandis qu'icitte tu vois toute. Ils se montrent plus. Sur Sainte-Catherine, ça se voit tout de suite.

(Réal, 70 ans, routier, depuis sa naissance)

La différence entre Rosemont et Hochelaga permet de saisir certaines dynamiques à l'œuvre dans le second secteur, où les effets de représentations sociales pèsent sur les perceptions des différents secteurs de Montréal. Rosemont jouit alors d'une meilleure réputation et est érigé comme le quartier-exemple où il fait bon vivre. Barack remet cette réputation en question puisqu'il décrit une vie de quartier similaire à celle qu'il connaît et vit dans Hochelaga. Les distinctions se trouvent plus du côté du monde médiatique puisque Hochelaga est plus souvent représenté lors de certains événements à tangente « criminelle », comme des coups de feu, vols et autres délits de drogue que Rosemont.

Un des discours les plus récurrents qui est revenu lors de mon terrain porte sur le Plateau-Mont-Royal et Hochelaga. Par exemple, lors d'une coupe dans un salon de coiffure d'Hochelaga au printemps 2019, nous sommes deux Françaises (nous ne nous connaissions pas) à nous faire couper les cheveux. Un des employés du salon nous fait remarquer notre origine nationale commune et nous dit :

Ah vous, les Français, cela doit vous faire bizarre de débarquer dans un autre pays et de vous retrouver entre vous autres. Vous partez de votre pays, pour vous retrouver à Montréal, où y' a beaucoup de Français. C'est rigolo quand même. Maintenant, les Français vous voulez plus aller sur Plateau parce qu'il y a trop de Français, et vous venez dans Hochelaga, mais il ne faut pas qu'Hochelaga devienne le nouveau Plateau avec toute cette arrivée de Français !

À la suite de cette remarque, aucune des deux n'a répondu, nous avons simplement souri. Sa collègue a repris la conversation en s'opposant à sa réflexion que ce n'est pas parce que les Français viennent à Hochelaga qu'il deviendra le nouveau Plateau, et les changements en cours vont au-delà de la présence des Français. Et, elle a pris en exemple leur commerce, qui n'aurait pu exister il y a 10 ans, car, la demande n'était pas là et elle-même, au départ, questionner le choix de sa patronne de s'installer sur Sainte-Catherine et dans Hochelaga. Leur salon offre des services spécialisés en couleur à des prix plus élevés que l'offre habituelle dans Hochelaga.

Cette conversation entre les deux collègues, dont un qui ne réside plus dans le quartier, marque le constat d'un changement de la population du quartier. D'une part, l'arrivée de Français dans un quartier principalement québécois, et d'autre part, l'arrivée de nouveaux commerces où les services et les prix dérogent à l'offre plus habituelle dans le quartier. Les autres salons de coiffure offrent leurs services à des tarifs beaucoup moins élevés que ce dernier. Lors de cette conversation, je n'ai pas mentionné mon statut de chercheuse, car cette conversation n'est jamais intervenue lors de mon temps dans le salon — aucun des deux employés ne m'a demandé ce que je faisais — et la conversation se déroulait plus entre les deux collègues qu'entre nous quatre. Cette conversation m'a renvoyé aux différentes discussions que j'avais pu entretenir lors de mes entrevues et notamment de deux. L'une avec la collègue de Geneviève qui compare le Plateau à Hochelaga.

Moi j'ai habité longtemps le Plateau, et déjà le Plateau c'est des microcommunautés. Parce que moi, mon mari il est Français et c'est ça qui l'énervait du Plateau c'est qu'ils restent ensemble. Lui il vient ici pour... (langage avec les mains évoquant une volonté d'ouverture sur l'autre). Faque le Plateau c'est plein de microcommunautés tandis que Hochelaga c'est une **mégacommunauté**²⁰. C'est ça la différence entre les deux quartiers, ce qu'un c'est plein de micro-communautés alors qu'ici c'est une grosse communauté. Aussi, les gens sont là pour s'entraider comme elle dit les groupes Facebook, comme « Hochelaga MON quartier » tu poses n'importe quelles questions, les gens sont là pour t'aider.

Cette comparaison du Plateau avec Hochelaga en termes de communauté marque une « ambiance » différente, où Hochelaga serait un espace plus solidaire. Les individus auraient un sentiment d'appartenance à cet espace et ils seraient plus enclins à aider l'autre, mais aussi à s'ouvrir à lui. Contrairement au Plateau, où pour trouver ces formes de solidarité, il faudrait appartenir à une communauté particulière, comme appartenir à la communauté française. De plus, cette collègue mentionne la présence

²⁰ La mise en avant de ce terme est fait pour retranscrire la tonalité du discours oral.

plus forte des groupes de quartier dans Hochelaga notamment sur Facebook alors que sur le Plateau ces groupes ne se retrouvent pas. Cette remarque d'une présence en ligne du quartier Hochelaga est intéressante à souligner dans le sens où l'appartenance au quartier passe aussi par une présence sur les réseaux sociaux. L'autre conversation avec Guylain qui mentionne lui aussi l'arrivée de Français dans le quartier marque d'une certaine manière une forme de changement du quartier, puisqu'avant les Français ne s'installaient pas dans le quartier.

Beaucoup de changements oui. Du monde qui habite maintenant le quartier, beaucoup, de plus en plus de Français, vous avez enfin compris que vous payez trop cher en haut (rires). Non, mais, sinon des changements au niveau des commerces aussi. Ici, nous sommes au Café Rond-Point, eh bien avant c'était le Bobby-Maggie, qui était un café à vocation librairie en même temps. Beaucoup de commerces qui ont fermé puis ouvert. Beaucoup de personnes qui sont arrivés et qui n'étaient pas là. Beaucoup de personnes qui sont parties aussi. (...) Ça a beaucoup changé aussi, avant la place des Tissandres, c'était un parking en face de l'Église qui ne servait à rien. T'sais y'a eu beaucoup d'investissements. J'pense qu'Hochelaga fait beaucoup d'effort pour rayonner. »

(Guylain, 30 ans, étudiant et serveur, 7 ans dans le quartier)

Cet extrait marque aussi les changements en cours dans le quartier, avec une forme de gentrification dans le quartier. Une nouvelle population aurait remplacé une ancienne et où l'arrondissement change aussi l'environnement de l'espace par la rénovation et la construction de nouveaux espaces publics dans le secteur.

Les enracinés sont ceux qui ont le plus facilement comparé Hochelaga-Maisonneuve avec d'autres quartiers et principalement Rosemont et le Plateau Mont-Royal, car ils avaient auparavant habité ces quartiers. Ces comparaisons sont intéressantes car, elles permettent de mettre en récit certaines transformations du quartier et aussi de commencer à décrire comment les personnes créent une vie de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve avec une prise en compte du phénomène de la gentrification.

En guise de conclusion, les natifs parlent d'abord d'Hochelaga-Maisonneuve à travers leurs enfances et les lieux marquants, comme « la track » ou l'ancienne caserne de pompier où se trouve actuellement la Maison de la Culture. Ces lieux constituent en quelque sorte un premier enracinement et distinct dans le quartier car, ils sont encore significatifs pour eux. Les enracinés se sont installés pour différentes raisons mais ils mettent rapidement de l'avant la vie de quartier existante dans Hochelaga-Maisonneuve. Enfin, les nouveaux résidents parlent d'abord d'un coût du logement plus faible. Ces différences soulignent d'ores et déjà des différences dans l'établissement d'une vie de quartier.

1.14 Durée d'établissement, gentrification et récits de pratiques quotidiennes

Cette première distinction entre les personnes interrogées selon le temps d'établissement dans le quartier et du caractère nouveau/natif amène à un récit différent sur le quartier et sur les changements. Bien que chaque personne parle d'Hochelaga-Maisonneuve en des termes propres, nous pouvons constater des récits semblables selon le temps d'établissement dans le quartier. Les changements du quartier ne sont pas perçus de la même façon par tous les individus. Le caractère natif/enracinés/nouveaux permet de faire une première différenciation quant aux discours émis par les personnes interrogées. Des similarités entre les personnes s'observent sur les manières de décrire la vie de quartier et de parler de la gentrification. Autrement dit, à travers la description du quartier et du constat des changements du quartier, nous pouvons voir une première mise en forme d'une différenciation des formes sociales dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

1.14.1 Des souvenirs du quartier à son changement

Les natifs décrivent le quartier par rapport à leur carte du passé, où ils constatent les changements d'époque entre leur enfance et le présent. Lorsque je leur ai demandé de décrire le quartier, ils l'ont fait dans un rapport au passé. Par exemple, Réal qui m'a

longuement parlé de tout ce que n'est plus Hochelaga, mais aussi comment à travers les balades avec sa conjointe actuelle venant de Gaspésie, il redécouvre l'espace et le décrit par rapport à ses souvenirs.

J'ai vraiment été élevé dans le quartier (...) J'tais toujours dans la rue, j'tais jamais dans la maison. (...) Moi, je me promène avec ma femme là, pis j'dis à ma femme « ça c'est telle affaire qu'était là », parce que moi ma femme c'est pas une femme de Montréal, c't'une Gaspésienne. Ma femme elle a été élevée en Gaspésie. (...) Pis, j'ai un monsieur qui reste en face de chez nous et lui avec il a été élevé dans le quartier. On jase beaucoup des affaires parce qu'on, moi j'étais élevé sur Saint-Germain pis lui sur Darling. On parle beaucoup des vieilles affaires depuis. Nous autres on jase avec, pis sa femme à lui aussi elle a vient de la campagne. Nous autres on parle beaucoup d'affaire qui s'est passée ici, pis sa femme, ma femme y disent « vous en connaissez des affaires vous autres ». Parce qu'on a été élevé dans Hochelaga.
(Réal, 70 ans, routier, natif)

Le récit de Réal sur Hochelaga marque la constatation d'une transformation du secteur. Ses anciens référents ne sont plus présents, mais ils continuent de les faire vivre à travers ses promenades ou ses autres discussions qu'il entretient avec ses voisins. Ce récit au travers d'un temps révolu donne à voir une transformation à la fois du bâti, mais aussi des manières d'habiter l'espace. Réal parle très peu de vie communautaire et de vie de quartier, il utilise l'expression « élevé dans le quartier/Hochelaga ». Cette distinction par rapport au reste des personnes interrogées, qui parlent très facilement de vie de quartier et/ou de vie communautaire marque une intégration différente pour Réal, qui se considère comme un « gars du coin ». Ses grands-parents étaient déjà installés dans Hochelaga et a grandi, a élevé ses enfants et vit encore dans ce secteur, pas très loin de la place où il est né.

Maxime lui, parle plus volontairement de vie communautaire. Cette différence de qualification peut s'expliquer par la profession occupée. Il est agent culturel dans Hochelaga-Maisonnette et a participé durant les années 1980-1990 au développement du réseau communautaire dans le secteur et dans lequel il se situe

toujours. Son discours met en évidence ce lien entre l'espace où il est né et sa profession.

Moi mes parents, c'était l'époque d'Hochelaga-Maisonneuve où tu avais la vie de quartier, la vie de voisinage, les gens s'entraidaient beaucoup y'avait une vie communautaire très très forte, notamment sur la rue Desjardins entre autres, je me souviens ma mère faisait des frites l'été, mais c'était pas juste pour nous, c'était pour tout le monde, pour toute la rue et y'avait ce sentiment-là. Dans l'imaginaire c'est un peu ce quartier qui m'habite et je crois qu'on a ça.

(Maxime, 60 ans, agent culturel, natif)

À travers leur récit, l'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve est racontée, avec une insistance sur les années 1980-1990, qui sont vues et ont été vécues comme une période particulièrement difficile, notamment par rapport à leur enfance et à leur vie actuelle.

À peu près ouais les années 1990, c'est là que ça commençait à être tough, à la jouer dure... y'a du monde qui se faisait tuer, y'a une fois une Jeep qui s'est fait sauter, j'sais pas si tu te souviens de ça... ben je peux te dire la date, ça date de la fête à ma fille, ça a sauté le 9 août. Y' a un p'tit gars qui est mort dans l'affaire, ça doit faire 20 et quelques années. Le Jeep a sauté sur Pie-IX/Adam à cause des gangs de drogue. Pis le gars est mort, pis le p'tit gars était l'autre bord de la rue en sortant de l'école, pis il a reçu un morceau pis il est mort. Un petit kid. Pis moi j'élevais mes enfants à ce moment-là. Je les checkais de proche parce que j'tais craintif. Là je commençais à être craintif un petit peu. Y'a des bouts ma femme a voulait déménager, j'disais non, j'vais les checker de proche. Aujourd'hui mon gars travaille, ma fille travaille, ils ont des enfants tous les deux.

(Réel, 70 ans, routier, natif)

Ça l'a beaucoup changé par rapport à quand j'étais jeune. Sur la rue Ontario là, avant là y' avait beaucoup plus de commerces que de restaurants, et y' avait beaucoup de monde sur la rue Ontario. Avant les années 80 là, y' avait beaucoup de monde. Mais, à un moment donné ça a commencé à fermer pis ça a changé Ontario.

(Laurette, 43 ans, assistante dentaire, native)

On a vécu des années difficiles dans le quartier, les années 1980. Ben tu vois les années 80 avec Louise Harel et d'autres du quartier, beaucoup de fermetures d'usines. Faut dire que le quartier était basé sur les industries de la chaussure, du textile, donc les secteurs plus faibles économiquement qui ont été délocalisés en Chine, etc., donc les gens d'ici n'avaient pas nécessairement beaucoup d'éducation

non plus, mais pour la plupart travaillaient. Donc y' avait les valeurs importantes. Quand je te parle de mes parents sur notre rue, y' avait pas des gens riches, mais des gens qui travaillaient, qui avaient des valeurs qui se partageaient d'entraide, de soutien, de communauté. Le vivre-ensemble on le vivait nous et pas juste notre rue, mais à grandeur du quartier. (...) Quand on a fermé les usines, quand on est tombé dans un cycle de pauvreté un peu, comme à Détroit, comme partout ailleurs, c'est pas juste à Hochelaga-Maisonneuve, c'est un phénomène. On perd notre emploi, on en retrouve pas et on tombe dans le bien-être social. Et, le bien-être social à un moment donné ça sous-entend que quand tu arrives pas, pis que tu as besoin de nourrir ben tu trouves toute sorte de moyens, la prostitution, le vol, la drogue, etc. C'est pas nouveau c'est un phénomène qui s'installe.
(Maxime, 60 ans, agent culturel, natif)

Ces trois extraits décrivent dans termes différents le virage des années 1980-90 dans Hochelaga-Maisonneuve, où la désindustrialisation a engendré des situations de pauvreté et de vulnérabilité sociale, qui sont encore présentes dans le quartier et qui ont façonné la réputation du quartier.

Mis à part ce moment plus difficile, le récit de Réal est plutôt porté sur le changement au niveau de l'offre commerciale et de la population. Il raconte le passé, à travers les commerces présents, mais aussi à travers des pratiques commerciales qui n'existent plus comme la livraison de glace dans les foyers.

T'sais avant ici, c'était pas un restaurant, c'était un magasin de beigne, 13 à la douzaine. Tu venais là, tu prenais tes beignes pis tu partais. C'était pas ça avant. (...) On a vu partir beaucoup de gens. Y' a ben du nouveau monde, à cette heure, parce qu'on a perdu beaucoup de monde. (...) Y' a plus de jeunes, c'est plus jeune maintenant.
(Réal, 70 ans, routier, natif)

Maxime raconte le changement de l'espace à travers sa profession. Le constat est sensiblement identique à celui de Réal, mais les références ne sont pas les mêmes. Maxime parle d'Hochelaga à travers son travail d'agent culturel, et c'est à travers les différents projets qu'il a réalisés qu'il a constaté les évolutions du secteur, notamment au niveau de l'arrivée d'une population plus jeune dans Hochelaga.

La façon dont la rue commerciale se développe, la façon dont les jeunes familles se développent. T'sais, y' a 35 ans dans l'organisme, j'ai fait une série qui s'appelle la maison qui chante pour les aînés. On était le quartier qui avait un taux important là d'aîné dans le quartier, pis on avait des résidences tout le long de la rue Adam, y'a plein de résidences pour les aînés, pas une, pas deux-là, plusieurs. Ce qui était donc logique, je sers les gens du quartier, pis y' a beaucoup de personnes âgées. Depuis que je suis arrivé à l'organisme à l'ancienne caserne, j'ai complètement changé mon truc, maintenant on travaille pour les 18-35 voire les 18-40 ans. Les plus jeunes, les plus jeunes familles. Donc l'orientation, les types de spectacles tout ça, l'été on a zone Homa festival qui vient faire des trucs avec les jeunes. Tout ça est pensé, maintenant là, le quartier on a le plus haut taux du 18-35 ans à Montréal. Y' a un changement. (...) Donc c'est toute cette génération là que je vois tranquillement quitter, que je vois remplacer par des plus jeunes, qui ont une volonté, heureusement, de renouveler aussi parce qu'on est en 2018 et plus en 1978 et qu'il y a des choses qui sont différemment, et la clientèle a changé aussi.

(Maxime, 60 ans, agent culturel, natif)

Ces deux discours, identiques dans le contenu, puisque tous deux constatent un fort changement dans le quartier et un rajeunissement de la population ne se matérialisent pas de la même manière. Ces différences en termes de matérialisation indiqueraient alors différentes configurations sociales, où les relations nouées ne sont pas les mêmes. Maxime trace l'évolution à travers son emploi, alors que Réal marque l'évolution à travers la transformation de l'offre commerciale de la rue Ontario. Ces différents référents marquent des environnements sociaux variés à l'intérieur de l'espace du quartier, surtout que tous deux appartiennent à la même génération, mais n'évoquent pas l'histoire du quartier dans les mêmes termes.

Léopold et Maxime s'inscrivent plutôt dans un récit historique du quartier, qu'ils ont étudié et mis en récit puisqu'ils ont participé à la fondation d'un organisme communautaire qui porte comme mission de transmettre et d'archiver l'histoire du quartier. D'ailleurs leur discours est ancré dans une profession qui se réalise à l'intérieur de leur espace de vie donnant lieu à une moindre différenciation des espaces où le statut professionnel devient le statut privilégié pour parler de leur quartier et de leur quotidienneté.

En 1978, l'organisme est créé et se donne une mission d'éducation populaire, où les travaux réalisés sont destinés à la population du quartier. Histoire de quartier fut fondé par des natifs d'Hochelaga-Maisonneuve, qui ont eu accès à l'université. La naissance de l'organisme s'inscrit dans un constat d'absence de documents historiques sur le quartier. Maxime, étudiant en enseignement à l'époque, voulut mettre en place un atelier sur l'histoire du quartier avec les écoliers. Or, avec son collègue ils ont rapidement pris conscience d'une absence de documentation sur celui-ci, et ont décidé de fonder Histoire de quartier avec Léopold. Cet organisme est toujours présent dans le quartier et continue son travail d'archivage et de renseignements historiques sur le quartier. Par exemple, à la suite de la rénovation du bain Morgan, situé sur l'avenue Morgan proche du marché Maisonneuve, Histoire de quartier a créé un événement sur l'histoire de ce bain. Pendant mes entrevues avec Léopold et Maxime, tous deux agents culturels, ont insisté sur la place du communautaire dans Hochelaga-Maisonneuve, en l'intégrant comme une dimension forte de l'histoire du quartier. Les nouveaux résidents valorisent cette présence du communautaire en soulignant l'existence de plusieurs organismes, par exemple le Chic Resto Pop, Dopamine, Stella ou encore le Carrefour familial d'Hochelaga, sont les plus cités.

En somme, les natifs constatent de nombreux changements du quartier depuis leur enfance. Que ce soit la disparition d'anciennes usines, commerces ou encore de la population, le quartier a changé. Ces différents repères (commerce, usines et population) que les natifs soulignent dans leur discours nous renseigne aussi sur l'environnement dans lequel ils s'insèrent. Toutefois, d'autres personnes interrogées qui résident depuis un certain temps dans le quartier ont aussi constaté des changements. Ces changements sont constatés au niveau de la rue Ontario et surtout au niveau de l'offre commerciale du quartier.

1.14.2 Une valorisation de la vie de quartier et une appréciation des changements

Les résidents installés depuis plus de cinq ans portent un discours sur la description de l'espace de vie, avec un lien d'attachement et un sentiment d'appartenance au lieu. D'ailleurs ils n'hésitent pas à comparer leur quartier à un village. Cette analogie entre Hochelaga et le village se retrouve aussi chez Raphaëlle et Pascale, qui se considèrent comme des personnes d'Hochelaga bien qu'elles ne soient pas nées dans cet espace.

C'est sûr que y' a mon confort que j'aime beaucoup. La proximité je pense de toute, en même t'sais y'a sûrement plein d'autres quartiers dans le monde où à Montréal où tout est proche. Quand tu habites aussi longtemps à quelque part, tu finis par trouver tous tes trucs. (...) Autant j'aime la ville, mais comme ma maison j'aime ça que ce soit comme villageois.

(Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier)

J'ai aussi un fort sentiment d'appartenance au quartier. Je dis tout le temps que c'est mon village... Il y a quelque chose dans la vie de quartier du quartier, pourtant je dis ça, mais, j'ai l'air de faire partie de plein d'organismes pis plein d'affaires, mais non c'est juste le vécu dans le quartier, le côté très humain, je trouve que, t'sais tu sors de chez toi pis y'a des gens dans la rue, y'a de la vie, y'a t'sais, je sais pas exemple aussi habiter proche de la promenade Ontario, y'a vraiment un sentiment de village.

(Raphaëlle, 30 ans, architecte, 26 ans dans le quartier)

Cette analogie entre le quartier Hochelaga et la vie de village est intéressante à souligner car, elle montre l'importance que donnent les résidents à construire dans l'espace de la ville, qui est souvent perçu comme le lieu de l'anonymat, une forme de proximité relationnelle avec ce qui est proche de leur espace d'habitation. Les résidents valorisent la reconnaissance entre habitants du quartier qui d'une certaine manière s'appliquent à une « bonne vie de quartier ». Ils insistent sur leur goût pour cette densité de population qui leur renvoie à un imaginaire villageois, où il y a inter-reconnaissance, mais où le contrôle social du village est moins présent.

Comme les natifs, les enracinés constatent un changement du quartier principalement autour de l'offre commerciale sur la rue Ontario. Le discours de Raphaëlle précise ces changements à travers l'exemple des casse-croûtes et des prêteurs sur gage :

Je le sens parce que c'est sûr, je veux dire, quand on regarde la rue Ontario t'sais y'a encore plein de pawn shop et une coupe de patate, mais hop là tout d'un coup, juste avec l'offre de commerce qui apparait, tu vois tout de suite que si la population avait pas changé un peu ben... (...) Si je me mets à comparer le maintenant de quand je suis arrivée avec le maintenant, là je me dis ouais OK, ça l'a changé. C'est vraiment différent, mais je me mets comme target un peu, tant qu'on a des pawn shop et des patates on est correct dans le sens, où encore là on a encore un peu des deux (Rire). (Raphaëlle, 30 ans, architecte, 21 ans dans le quartier).

Raphaëlle constate les modifications selon la présence de certains commerces qui sont généralement associés à des personnes dont les revenus économiques sont plutôt bas. Effectivement, les prêteurs sur gage permettent de mettre sur gage des objets en échange d'une certaine somme d'argent, déterminée selon la valeur du produit en question. Pour que l'objet ne soit pas vendu, le client doit venir payer chaque mois un certain montant afin de remettre sur gage l'objet. Le service de prêteur sur gage est donc de prêter de l'argent dont l'intérêt est un objet, et la journée où la personne ne peut plus payer pour son objet, ce dernier est mis en vente. Ce type de commerce est plutôt à destination des personnes qui se trouvent dans des situations économiques fragiles, tout comme les patateries qui offrent des repas à des prix faibles. Cette association de certains types de commerces à une certaine population est intéressante à souligner, dans le sens où elle fournit des renseignements, une première connaissance sur la population présente dans le secteur. À travers son discours, Raphaëlle souligne l'existence de plusieurs espaces sociaux, dans lesquels différents individus s'insèrent, et notamment à travers les commerces qu'elles ne fréquentent pas, mais qui existe pourtant. Raphaëlle distingue deux espaces sociaux, celui des moins fortunés et celui des plus fortunés. Les premiers renvoient au passé industriel et plus populaire d'Hochelaga qui tend à disparaître actuellement au profit de personnes plus fortunées dans le quartier. Pascale aussi constate des changements au

niveau de l'offre alimentaire du bâti avec la construction de chemins piétons verts, tout en soulignant que ces changements ne se sont vus qu'après coup.

J'ai pas marqué de changement, en fait je me souviens pas... En fait plus jeune je ne me tenais pas aux spots où je me tiens maintenant, t'sais. C'est juste avec mon premier appart, à 18 ans que j'ai vu toute cette partie-là. Avant la gentrification je voyais pas c'était comment en fait. T'sais je suis arrivée plus tard, donc j'ai pas vraiment eu le temps de voir le changement. Mais t'sais je le vois, là les condos, toute dans le coin Valois-là, avec la balade verte, c'est rendu super propre, super neat, mais y'a pas nécessairement de garderie accessible. T'sais je vois le résultat, mais j'ai pas vu le changement vraiment. Les prix montent, mais en même temps je peux pas cacher que je trouve ça nice que j'ai plusieurs choix de miel maintenant quand je vais dans une épicerie, pis c'est un peu ça la gentrification. Mais en même temps, je vois aussi que c'est une mauvaise chose sur certains aspects.

(Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier)

À travers son discours, Pascale montre un changement de vision sur le quartier avec sa mise en appartement. En effet, c'est à la suite de sa sortie du foyer familial qu'elle fut initiée au phénomène de gentrification sur lequel elle porte un discours nuancé. Bien qu'elle déplore une augmentation des prix, et notamment des prix des loyers, elle apprécie aussi la possibilité de choisir ses produits. Son discours met en lumière l'évolution de sa position au sein du quartier, dans le sens où elle met en forme des changements quant à ses pratiques et fréquentations de l'espace. Ces changements renseignent alors la manière dont les relations sociales modifient la position occupée à l'intérieur d'un espace similaire.

Moi je pense que tout ça, l'embourgeoisement, je pense qu'il y a certain danger, mais t'sais pour l'instant ça reste un faux-débat. Parce que t'sais les gens plus fortunés, mais en même temps les gens plus fortunés c'est les gens de la classe moyenne là, t'sais des gens, y' a pas personne d'une famille bourgeoise de Westmount qui va venir s'installer ici, t'sais ils connaissent Westmount, ils connaissent des gens. Les gens d'ici c'est beaucoup des gens de la classe moyenne, ben t'sais peut-être moyenne un peu plus élevée, enfin surtout les nouveaux arrivants. Mais t'sais, moi j'aime pas parlé dans ces termes-là, mais bon, t'sais le débat a été amené dans la place publique donc on peut pas faire abstraction, mais je pense que c'est faux-débat. Certains vont dire que c'est parce que je suis un nouvel arrivant, mais bon. (...) C'est sûr que y' a eu des conversions de quintuplex en condo, est-ce que je déplore ça oui, est-ce que par en arrière j'en profite parce que cela amène une nouvelle clientèle pour

les nouveaux commerces oui. T'sais au niveau des commerces, y'a un danger au niveau des prix des logements, mais ce danger est aussi partout sur l'île de Montréal, pis je veux pas dire qu'il y a pas d'enjeu, mais y'a beaucoup des nouveaux logements qui se sont faits sur des espaces vides aussi. Ça amène de nouveaux résidents et ça maintient des commerces aussi
(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier).

Ce discours nuancé sur la gentrification se retrouve chez plusieurs autres résidents, qui constatent l'arrivée d'une nouvelle population, dont ils font partie, qui est plus riche que la précédente. Lors des questions sur les changements, les nouveaux résidents avaient un discours où une certaine gêne pouvait apparaître. Cette gêne traduit la conscience chez les résidents d'appartenir à cette nouvelle population, mais qui ne s'identifient pas pour autant au portrait dressé des gentrificateurs. De plus, la question de la gentrification est une question qui a son importance dans Hochelaga, puisque chaque année est réalisée un festival contre la gentrification à la mi-mai. Cette année le festival a surtout ciblé le projet immobilier « Osha Condos » sur la rue Sainte-Catherine, au niveau du garage Goyette. Ce projet immobilier mobilise une partie de la population d'Hochelaga pour plusieurs raisons. Premièrement, parce qu'il se situe sur la rue Sainte-Catherine, qui est une rue où une concentration des phénomènes associés à la pauvreté s'observe. Ensuite, le projet a fait une publicité maladroite en reprenant une image d'une rencontre entre Jacques Cartier et les populations autochtones, ce qui n'est pas passé auprès d'une partie de la population. Parmi les personnes interrogées, aucun n'avait un discours pro ou anti-gentrification ferme. Je n'ai rencontré personne qui participe activement à la mobilisation contre le projet Osha condo et autres projets. Au contraire, les personnes bien que conscientes de certains aspects négatifs accueillent les changements du quartier plutôt favorablement. Les changements de l'offre commerciale et du bâti sont plutôt accueillis favorablement, car l'arrivée de nouveaux commerces amène une proximité spatiale et un sentiment de vie locale appréciée par les personnes interrogées. Ce sentiment d'une vie locale se ressent surtout sur la rue Ontario dans le secteur Hochelaga. L'espace Hochelaga-Maisonneuve est aussi divisé spatialement, et les

résidents participent eux-mêmes à des découpages territoriaux qui vont de pair avec leurs pratiques dans le secteur.

Les enracinés valorisent une certaine vie de quartier qui prendrait la forme d'une vie de village avec une interconnaissance entre les habitants et un soutien. Cette valorisation s'accompagne d'un discours assez nuancé par rapport à la gentrification. Elle est perçue comme positive, car le renouvellement de population amène de nouveaux commerces qui sont plus en accord avec les valeurs consommatoires partagées par ces nouveaux résidents. Les nouveaux commerces sont principalement des restaurants, des cafés et des bars. Cette nouvelle offre commerciale souligne les changements dans les pratiques consommatoires des résidents du quartier puisqu'auparavant les commerces étaient principalement des magasins. Toutefois, un discours plutôt critique vient contrebalancer ces effets positifs. Les enracinés perçoivent aussi la gentrification comme un phénomène plus pernicieux qui entraîneraient l'éviction des personnes les plus démunies en-dehors du quartier.

1.14.3 Entre la valorisation du quartier et la critique de la gentrification

Parmi les personnes interrogées, les étudiants portent le discours le plus critique sur la gentrification. Toutefois, ils apprécient le quartier notamment pour sa diversité. Les étudiants soulignent rapidement la présence d'une diversité socio-économique dans le quartier. Ils soulignent aussi l'existence d'une vie de quartier positive et qui fait quelque peu référence aux discours des enracinés.

Ce secteur, euh, communautaire, joyeux, dérangé parfois... vivant, je trouve qu'il y a un renouveau, je pense que la jeunesse amène ça avec toutes les belles initiatives qui se font, tous les shows de ruelle, les vélos festifs, les hot-dogs devant l'église. Ils ont construit une belle place devant l'église avec plein de petites tables. Vivant ça serait mon mot. Diversifié quand même une belle diversité de gens qui habitent. Je dis ça, mais... je vois pas tant de minorités culturelles dans Hochelag, c'est assez blanc. Il y en a quelques-uns, mais c'est assez blanc, je compare par exemple avec Sauvé, c'est beaucoup plus blanc. (...)

(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Caroline décrit le quartier en utilisant des mots-clés, qui définiraient dans les grandes lignes de ce qu'elle entend par Hochelaga, tout en portant une réflexion dessus, comme l'extrait cité où elle passe d'une affirmation de la diversité dans le quartier au constat que cette diversité se pose moins en termes de diversité ethnoculturelle qu'en termes d'une diversité socio-économique.

Pour Hochelaga je ressens beaucoup d'attachement. Ce quartier m'a tout offert ce que j'avais besoin : qu'est-ce que je voulais dans une vie de quartier en tant qu'étudiant, en tant que jeune étudiant dans la vingtaine. Ça m'a offert tout ce que je voulais. C'est un très beau quartier, avec une grande richesse, autant du point de vue culturel, historique, autant du point de vue des gens qui habitent et beaucoup de vie, beaucoup beaucoup de couleurs. Je vais dire, c'est un quartier qui m'a fait beaucoup vivre.

(Charles, 23 ans, étudiant, 4 ans dans le quartier)

À la différence de Caroline, Charles parle du quartier en rapport à ces expériences personnelles. Hochelaga est le lieu où ces nouvelles expériences de vie se sont déroulées, comme sa rencontre avec sa compagne ou encore sa sortie du foyer familial pour connaître la vie de colocation. Gaétan a vécu la même expérience, puisqu'Hochelaga est le premier endroit où il s'est installé à la suite de sa sortie de chez ses parents. Gaétan montre aussi une évolution de son rapport aux quartiers. Il est le plus ancien des nouveaux résidents, dans mon échantillon, et relate cette transformation de son rapport au quartier Hochelaga.

C'est certain que ma connaissance du quartier va évoluer avec le... Plus le temps que j'y reste, plus je vais le découvrir, plus je vais aimer ça, puis je crois aussi que les raisons pour lesquelles j'aime le quartier sont différentes des raisons pourquoi j'aimais le quartier à l'époque. Mais c'est certain à l'époque que j'arrive, y'a le facteur un que je suis en appartement, sans doute que ça, j'aurais pu être n'importe où que j'aurais bien aimé. Mais ensuite de ça, dans le coin dans lequel je suis il y a des parcs, c'est le fun ça des beaux parcs. Ensuite de ça la rue Ontario, surtout en été la rue est fermée, et les gens marchent dans la rue, vraiment la rue est occupée. Ça, c'est une sensation que j'adorais et que j'adore toujours, c'est d'aller sur la rue Ontario et de voir que les trottoirs sont pleins de gens. (...) Ça donne une vie, que moi en tant que banlieusard de Gatineau je ne connaissais pas du tout. Avec le temps, je me rends compte que j'aime aussi le quartier à cause que je découvre les rues un peu autour, je

commence à connaître les bâtiments et j'ai travaillé cet été comme guide touristique dans deux églises d'Hochelaga et Maisonneuve, je connais un peu plus l'histoire du quartier. C'est drôle aussi, j'ai découvert un peu sur le tard le parc du stade olympique avec le parc Maisonneuve. Et tout ça c'est des éléments que la première année je ne suis jamais allé. À l'est de Pie-IX, je ne suis jamais vraiment allé avant un an. Et là, on découvre le quartier, on découvre aussi une vie communautaire très forte dans Hochelaga. Il y a plusieurs initiatives intéressantes, on pense au Chic Resto Pop, l'Atelier d'Histoire que j'ai découvert, l'expérience de la librairie La Flèche Rouge. Il y a vraiment une vie communautaire, les gens appartiennent au quartier pis veulent faire partie du quartier.

(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

Le discours de Gaétan retrace l'évolution de sa connaissance du quartier où des traces d'un enracinement dans le quartier apparaissent, dans le sens où son récit décrit comment il a découvert Hochelaga. La première année il se situe plutôt autour de la rue Ontario, proche de son lieu de résidence où il apprécie la densité de population présente en ville. L'évolution de sa connaissance s'ancre dans une dimension temporelle et spatiale, puisque c'est en se stabilisant dans le quartier qu'il le découvre plus finement. Il sort des espaces phares pour se diriger vers des endroits moins connus. Son travail d'été de guide touristique lui a aussi permis de renforcer la connaissance du quartier dans sa structuration communautaire où un sentiment d'appartenance et d'attachement se développe.

Les personnes qui ont accepté de faire l'entrevue avaient plutôt un discours nuancé quant au phénomène. Ces discours, plus critiques, sont aussi le fruit d'une socialisation universitaire, où la question de la gentrification est réfléchi au sein des différentes associations étudiantes. D'ailleurs à l'UQAM le quartier Hochelaga-Maisonneuve est souvent pris comme exemple pour dénoncer les méfaits de la gentrification.

J'aime beaucoup beaucoup Hochelag. Comme je te le disais au début mon plus gros malaise c'est par rapport à la gentrification qui a lieu, pis sentir que je participe à ça, mais je ne pense pas que la solution soit de nous évacuer, mais peut-être de faire des logements plus abordables et tout.

(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Il y a aussi ce mélange de jeunes avec des gens qui viennent plus du quartier. C'est là que tu vois qu'ils viennent peut-être de milieux différents. Tu vois les jeunes professionnels avec un peu plus d'argent, après ça tu vois les habitués de la patate, ceux qui se promènent en triporteur, tu vois la personne qui boîte, tu vois les personnes qui boivent leur bière à la journée longue, tu les vois, y'a ce mélange-là que tu vois toujours. Je le trouve intéressant, mais cela veut aussi dire qu'il y a un phénomène de gentrification qui est problématique aussi, même si j'en fais partie en tant qu'étudiant, quelqu'un qui vient d'un milieu social où les parents ont fait des études universitaires, j'ai été à l'école secondaire privée aussi, donc on comprend ça en arrivant dans le quartier. Mais y' a ce mélange-là.
(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

De ces deux discours, la gentrification apparaît comme un phénomène qui a son importance dans le quartier en tant que phénomène à questionner voire à enrayer. Ce discours s'accompagne aussi d'une sensibilisation à la « place occupée » dans le quartier, dans le sens où Caroline et Gaétan savent qu'ils font partie de la nouvelle population et du phénomène. Toutefois, aucun des étudiants n'a formulé l'envie de quitter le quartier. Cette sensibilité par rapport à la question de la gentrification est aussi en lien avec leurs études universitaires puisque cette question est souvent abordée dans le milieu universitaire, notamment dans les conversations entre étudiant-e-s.

Ces premières descriptions assez globales et générales posent une première entrée sur les trajectoires des résidents ainsi que sur la construction de l'espace Hochelaga-Maisonneuve comme un quartier. Les différentes trajectoires résidentielles des natifs aux nouveaux résidents donnent à voir un enracinement différent et qui se réalise sur le temps long. La connaissance du quartier, que ce soit dans son aspect ou dans l'offre commerciale et communautaire évolue avec le temps. Autrement dit, plus les personnes s'établissent à Hochelaga plus ils développent une vie locale. D'ailleurs la construction d'une vie locale se voit à travers ses différents discours, où les nouveaux ont plutôt des connaissances relatives au monde étudiant qu'ils côtoient et en train de se faire, alors que les établis parlent rapidement de leur expérience dans le quartier. Ce quartier est perçu comme un quartier communautaire où les gens s'entraident, où

les solidarités locales sont valorisées bien qu'elles ne soient pas toujours utilisées. Ces différentes descriptions de l'espace habité s'accompagnent aussi de différenciation à l'intérieur même du quartier Hochelaga-Maisonneuve, où la question des frontières du quartier ne se posent pas de la même manière, malgré un consensus sur les situations de pauvreté dans le quartier.

1.15 Une différenciation interne des espaces

Lors des entrevues, les résidents ont tous délimité l'espace du quartier et ont aussi amené des différenciations internes à ce dernier. Tous s'accordent sur les limites nord-sud du quartier Hochelaga-Maisonneuve, étant la rue Sherbrooke au nord et la rue Notre-Dame au sud. En ce qui concerne les limites est-ouest, des différences s'observent et elles renvoient aux différentes pratiques et usages qu'ils font du quartier. À l'ouest, un accord est trouvé sur le viaduc et la « track » de chemin de fer, bien qu'un des interrogés pousse cette frontière jusqu'à la rue Waterloo du fait qu'il habite juste derrière la track. À l'est, deux frontières se forment. La première est celle du Boulevard Pie-IX et, tout ce qui est à l'est de Pie-IX renvoie à un autre quartier, celui de Maisonneuve. La seconde se place à la rue Viau, où dans ce cas le quartier Maisonneuve est rattaché au secteur Hochelaga et devient le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ces délimitations diverses renvoient aux pratiques du quartier des résidents. Ces rapports diversifiés à l'espace renseignent aussi sur les relations sociales qui sont au fondement de ces représentations. Par exemple, les natifs et les plus âgés ne font pas la distinction entre Hochelaga et Maisonneuve et parlent du quartier Hochelaga-Maisonneuve. D'ailleurs, ils utilisent toujours le nom complet. Les nouveaux résidents distinguent les deux secteurs et raccourcissent le nom du quartier pour « Hochelag' » ou « le Shlag ». Ces différents découpages du secteur ainsi que de son appellation — de Hochelaga-Maisonneuve à Hochelag' — fournissent des renseignements quant à l'intégration dans le quartier et sur la manière dont il s'est fait. Les différentes distinctions en Hochelaga et Maisonneuve marquent

un enracinement dans le quartier dans le sens où c'est à force de le fréquenter que des différences éclosent entre les différents secteurs. Ces différenciations sont plutôt présentes chez les résidents qui habitent le quartier depuis une dizaine d'années, mis à part Raphaëlle qui se considère comme une native, mais dont les pratiques quotidiennes sont restreintes à l'espace décrit par elle, étant Hochelaga. Autrement dit, ces différents découpages nous renseignent plutôt sur les espaces occupés dans le secteur et comment cette occupation dense finit par créer une forme de délimitation personnelle de l'espace.

1.15.1 D'Hochelaga-Maisonneuve, quartier ouvrier à ...

Hochelaga ça commence à Moreau, ça s'en va jusqu'à un petit peu dépasser Viau. Après tu tombes dans Montréal-Est pis c'est autre chose. Asteurre Rosemont fait partie d'Hochelaga, avant cela faisait pas partie d'Hochelaga, parce qu'avant Hochelaga ça allait de Sherbrooke jusqu'en bas. Asteurre, Rosemont cela fait partie d'Hochelaga. Mais pour moi, Rosemont ç'a toujours été Rosemont et Hochelaga c'est Hochelaga. Moi, peut-être que j'ai d'anciens principes, mais pour moi Rosemont c'est Rosemont. Des fois ma femme elle me dit « on va là » et je lui dis « ah non ça c'est Rosemont²¹ »
(Réal, 70 ans, routier, natif)

Les natifs ne font pas de différence entre Hochelaga et Maisonneuve, appartenant pour eux au même quartier. Leurs cartes font plutôt référence aux divisions politiques qui correspondent à leurs représentations de l'espace. Pour Léopold et Maxime, cet alignement va de pair avec l'occupation professionnelle. Tous deux sont des agents culturels de l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve–Mercier. Ils différencient, toutefois, Mercier d'Hochelaga-Maisonneuve, car il est physiquement divisé par un chemin de fer et un parc. De plus, Mercier dans son organisation correspond plutôt à

²¹ L'association de Rosemont à Hochelaga-Maisonneuve pour Réal traduit la carte de la circonscription fédérale, où toute une partie du quartier Rosemont est rattaché à Hochelaga-Maisonneuve–Mercier. Voir annexe C.

la banlieue nord-américaine qu'à une structuration autour d'une rue principale. Pour eux, le quartier comprend les deux secteurs Hochelaga et Maisonneuve. Cette représentation peut s'expliquer par leur établissement sur le temps long du quartier, où ils ont fréquenté les deux espaces pour y travailler, mais dont les bâtiments se trouvent dans le secteur Maisonneuve. De plus, les usines se trouvaient dans la zone Maisonneuve. L'ancien tramway faisait aussi le lien entre les deux zones, favorisant leur proximité.

Pendant les entretiens, les deux agents culturels parlaient du passé d'Hochelaga-Maisonneuve comme un quartier ouvrier sans distinction entre les deux secteurs. Les différentes usines s'étendaient d'ailleurs dans les deux zones entre les voies ferrées de la rue Moreau et de la rue Viau. Les différentes usines dont les activités tournaient autour de la production de textile et de produits alimentaires, comme la filature Hudon au coin Notre-Dame/Dézéry ou encore l'Acme Can Work, une fabrique de conserve sur Pie-IX/De Rouen, ont marqué le passé de ces natifs. À tel point que ce passé sert encore de référent pour parler du quartier. Les deux agents culturels font de ce passé un patrimoine à valoriser comme histoire singulière du quartier. Issus des milieux ouvriers, les deux agents culturels ont pu poursuivre leurs études collégiales au Cegep Maisonneuve pour intégrer par la suite l'université. Cette poursuite des études au niveau universitaire les a fait se questionner quant à la documentation disponible sur l'histoire de leur quartier. À travers leur travail d'agent culturel, ils valorisent ce passé industriel d'Hochelaga-Maisonneuve. Pour Réal, ce passé industriel fait référence à son enfance ; sa famille travaillant dans les différentes usines du quartier et pour les chemins de fer. Né sur la rue Rouville au coin de Préfontaine, proche des usines Lallemand et de la filature Hudon, Réal grandit dans un milieu ouvrier, où ses repères se sont construits autour des usines. Cette carte du passé lui sert encore de référence pour parler du territoire d'Hochelaga-Maisonneuve. Par exemple, avant le Super C au coin Pie-IX/De Rouen c'était l'usine de conserve Acme Can Work, qu'il nomme la « Canadian Can ».

Cette présence du passé dans le présent marque un enracinement voire une intégration dans le quartier à travers les différentes industries. Ces usines, maintenant fermées, restent tout de même dans le paysage par la présence des bâtisses. Pour les natifs, Hochelaga-Maisonneuve forment un seul et même quartier, anciennement ouvrier, qui a traversé la dureté de la désindustrialisation dans les années 1990.

1.15.2 ... Hochelaga et Maisonneuve, deux quartiers distincts

Les enracinés et les étudiants distinguent Hochelaga de Maisonneuve, les deux secteurs renvoyant à deux quartiers de Montréal. La frontière entre les deux est le boulevard Pie-IX, boulevard rarement dépassé lors des promenades à pied par les personnes interrogées.

Hochelaga, c'est de la track de chemin de fer Moreau jusqu'à Pie-IX, pis de Notre-Dame jusqu'à Sherbrooke. C'est un quadrilatère quand même intéressant, mais ça, c'est le vrai Hochelaga. Maisonneuve de Pie-IX jusqu'à Viau, de Notre-Dame jusqu'à Sherbrooke aussi. Et puis, Mercier s'est passé Viau pis c'est tout croche. (Guylain, 30 ans, étudiant et serveur, 7 ans dans le quartier)

J'habite dans Hochelaga, vraiment, j'habite pas dans Maisonneuve. (...) Moi mon Hochelaga, il s'arrête à Pie-IX, Sainte-Catherine, pis... je te dirais Sherbrooke... et puis pour la rue... je dirais Moreau parce que c'est juste après le viaduc. Pis, moi je crois qu'avant ça c'est Ville-Marie, à peu près là. (Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier)

Je sais qu'il est plus grand de qu'est-ce qu'on pense.... Euh... Je pense... Ben c'est parce que t'as Hochelaga, t'as Maisonneuve. Hochelaga c'est avant Pie-IX, Maisonneuve c'est après Pie-IX. Ben là de Notre-Dame jusqu'à Sherbrooke à peu près. Y'a un côté de Sherbrooke, me semble qui est à Hochelaga pis l'autre qu'est à Rosemont, mais j'suis pas certaine. C'est avant le parc Molson j'pense qu'ça arrête là. Euh... voyons, à peu près jusqu'à Moreau, à peu près, à peu près... dans ces coins-là, parce que c'est ça ma mère elle a resté de l'autre bord pis c'est Ville-Marie, mais c'est ça d'après les arrondissements, parce que j'avais parlé avec Mme Poirier, pis ça ça fait partie d'Hochelaga-Maisonneuve, mais c'est Ville-Marie parce que ça dépend des quartiers/arrondissements (rire). (Laurette, 43 ans, assistante dentaire, native)

Je me sens pas comme une habitante de Mercier ou De Maisonneuve, je me sens vraiment comme une habitante d'Hochelaga, je te dirais pour moi là, c'est Moreau

jusqu'à Sherbrooke, pis je suis plate là, mais pour moi j'arrêterai Hochelag' à Pie-IX, pis jusqu'à Ste-Cath». En tout cas, ça, c'est mon Hochelag», le Hochelag' que je fréquente, mais je suis consciente que c'est plus gros.

(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Guylain, Laurette et Geneviève différencient aussi Hochelaga de Maisonneuve et reprennent pour situer leur espace, les divisions de l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve-Mercier. Pour eux, ces trois espaces renvoient à trois quartiers différents qui sont regroupés politiquement par la ville de Montréal. D'ailleurs les différents découpages territoriaux varient selon l'unité politique prise. Par exemple, au niveau de l'arrondissement, le secteur Hochelaga est mis avec le secteur Maisonneuve et Mercier alors qu'au niveau des mairies, Mercier n'est pas inclus dans le territoire. Cette délimitation de l'espace moins étendue que les natifs peut se comprendre à travers la fréquentation des espaces du quartier. Les enracinés et les étudiants dépassent rarement le boulevard Pie-IX, car l'offre commerciale sur la rue Ontario leur suffit. Lors de mon entrevue avec Guylain, cette délimitation de l'espace se justifiait par des différences socio-économiques entre les secteurs, où Mercier était la partie la plus pauvre, Maisonneuve la partie la plus riche et Hochelaga « le vrai » pour reprendre ces termes. Cette différenciation socio-économique se retrouve aussi chez d'autres résidents interrogés.

Quand on passe Pie-IX, c'est pas mal plus familial, pas mal plus, ici aussi c'est familial, mais on voit aussi une espèce de différence de.... Je sais pas... y'a des différences au niveau de... peut-être financier des gens. Je sais pas trop, on dirait qu'ici c'est Hochelaga c'est un peu plus pauvre et général alors que Maisonneuve c'est un peu plus familial. Ça me fait plus penser à la famille, les parcs, t'sais le marché Maisonneuve, par exemple, t'sais c'est plus huppé, pas trop, juste une coche au-dessus alors qu'Hochelaga c'est vraiment plus ordinaire. *Intervention de sa collègue* : C'est le commun des mortels Geneviève : Oui, voilà c'est le monde normal.

(Geneviève, 30 ans propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier)

Je dirais que Maisonneuve c'est plus bourgeois, familial tout ça. On voit un peu plus de logements se transformer en condos tranquillement. C'est beaucoup plus proche des écoles aussi. Ma fille va à l'école à Maisonneuve, donc je le vois. Pis je vivais

dans Maisonneuve il y a pas si longtemps. C'est plus familial, c'est plus condos, c'est plus aussi tranquille euh, mais... en ce qui s'agit d'Hochelaga vraiment, c'est plus marginal punk, y'a une partie vraiment plus bohème, plus tendance aussi à la COOP de ce côté de ci, ça se fait aussi de l'autre côté, mais ça se voit plus de ce côté-ci. (Jacinthe, 22 ans, préposée aux bénéficiaires, 10 ans dans le quartier)

Maisonneuve c'est les gens riches d'Hochelaga. En général ça va être ça, c'est là où les apparts sont les plus beaux et où ils ont été le mieux rénovés, c'est un peu plus cher, surtout quand on est près du stade. (...) C'est sensiblement le même monde, mais je pense que c'est des guerres de parvis d'Église. C'est niaiseux, c'est comme le côté village ça. T'sais le monde d'Hochelaga s'associe pas au monde de Maisonneuve et le monde de Maisonneuve s'associe pas nécessairement au monde d'Hochelaga, des fois oui, des fois non. Y'en qui voit pas de différences, mais y'en a que oui.

(Guylain, 30 ans, étudiant et serveur, 7 ans dans le quartier)

Le discours de Guylain est intéressant en ce sens que la différenciation entre Hochelaga et Maisonneuve renvoie aussi au « côté village » pour reprendre ses termes. Il fait aussi référence aux anciennes paroisses qui, auparavant, marquaient l'appartenance territoriale des personnes. Le secteur Maisonneuve est plutôt perçu comme un espace plus riche économiquement. Contrairement à Hochelaga qui serait un espace où la pauvreté serait plus visible et où les résidents sont moins nantis que dans Maisonneuve. Cette différenciation de l'espace est-ouest peut se retrouver dans les traces du bâti. Effectivement, lorsqu'on se promène dans Maisonneuve, un certain cachet se dégage, notamment l'avenue Morgan assez imposante et inspirée des grandes avenues telles qu'elles étaient construites dans Westmount au début du XXe siècle. Cette avenue très dégagée donne à voir de part en part le parc Morgan et le Marché Maisonneuve, deux bâtisses architecturales anciennes. Aussi, moins de commerces sont abandonnés que ce soit sur la rue Ontario ou sur la rue Sainte-Catherine, comparé à Hochelaga, où plusieurs commerces sont actuellement à l'abandon. Ces différences visuelles marquent un passé différent de deux secteurs, et notamment l'annexion plus rapide d'Hochelaga que de Maisonneuve à la ville de Montréal. Car, le secteur Hochelaga est plutôt marqué par des maisons ouvrières qui se retrouvent dans les autres quartiers ouvriers de Montréal, comme Le Plateau-Mont-

Royal (Petitclerc, 2012). Cependant, ces différences s'actualisent surtout sur la rue Ontario et la rue Sainte-Catherine, mais ne se retrouvent pas dans les rues alentours des deux secteurs.

Ces différences de représentations entre les espaces nous renseignent sur l'état des relations sociales que les personnes entretiennent à l'intérieur de cet espace. De ces discours, une différenciation des formes sociales peut s'observer à travers le temps d'établissement des résidents dans le quartier. S'ajoute à cette différenciation d'est en ouest de différents secteurs, une autre du nord au sud, où le sud du quartier est plus pauvre que le reste du quartier.

1.15.1 La rue Ontario et la rue Sainte-Catherine, les deux visages d'Hochelaga

Les situations de vulnérabilité et de pauvreté sont un constat présent dans l'ensemble des discours des personnes interrogées, et ces différentes situations sont décrites comme des expériences de quartier.

Mes premiers contacts avec la prostitution de rue, c'est la première fois que je voyais ça. Il y en a à côté de chez moi, je vis au coin Valois/Sainte-Cath donc oui il y en a, j'en ai vu. C'est quand même intrigant, choquant, tu sais pas trop quoi en penser. Pis là, tu vois la pauvreté. J'imagine très bien mes frères de Gatineau venir pis voir ça, ils seraient certainement plus choqués que moi. On s'y habitue pas vraiment, parce que souvent ça pas l'air de très bien aller. Pis il y a les itinérants aussi, mais j'en avais vu à Ottawa, mais c'est certain que c'est plus proche de moi. (...) Oui, il y a conscience de cela, mais ce n'est pas non plus quelque chose qui me saute à l'esprit. T'sais c'est triste, mais c'est une réalité.

(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

Je pense il faut être réaliste. C'est sur quand j'ai déménagé, à la Biscuiterie y' a une espèce de terrain qui nous appartient en fait, c'était un terrain industriel, pis il y avait de la prostitution. Pis moi à l'époque en tant que gars célibataire j'étais pas, t'sais j'avais un stationnement intérieur faque... mais pour d'autres ça donnait là, donc je peux comprendre... y'avait beaucoup de condoms, de seringues qui trouvaient là. (...)

(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier)

C'est plus tough maintenant... avec la drogue pis toutes, c'est plus tough qu'avant. Les filles dans l'rue pis toute, nous autres on voyait pas nous autres dans ce temps-là ça. À cette heure tu t'en vas travailler pis tu les vois sur les coins de rue. Avant tu voyais pas ça. Ça, ç'a beaucoup changé, la drogue pis toute, dans mon temps on voyait pas ça nous autres.

(Réal, 70 ans, routier, natif)

Les situations de pauvreté et de vulnérabilité sont constatées par les résidents, principalement sur la rue Sainte-Catherine. Bien que d'autres situations de pauvreté apparaissent sur la rue Ontario, comme l'itinérance, elle semble être plus tolérable pour les résidents, dans le sens où ils n'évitent pas d'aller sur Ontario, alors que la rue Sainte-Catherine est plutôt délaissée. Ce délaissement est pour les commerçants de la rue Sainte-Catherine vu comme un désavantage puisque les consommateurs délaissent la rue. À l'exemple de Geneviève qui est propriétaire d'un commerce sur la rue Sainte-Catherine depuis deux ans.

Y'a pas tout ce que tu cherches sur Sainte-Catherine, alors que sur Ontario y'a tout ce que tu cherches. Sauf si tu vas à Maisonneuve. À Maisonneuve t'as les pharmacies, t'as l'épicerie, t'as biothentique. Non seulement tu peux magasiner local sur Sainte-Catherine, mais en plus tu as les grosses entreprises, sauf que tu as pas de fast-food mais on s'en fout, c'est pas quelque chose qui est important, au pire tu as le Valentine et le Subway sur le coin Sainte-Catherine/Pie-IX. Mais tu as toute ce qu'il te faut. Alors qu'ici non, faque, pis Ontario c'est vivant, y'a des gens qui s'y promènent juste pour le plaisir d'aller prendre une marche pis de s'y promener, pour faire de lèche-vitrine, alors qu'ici faut que tu sois un commerce de destination. La Cornette touffue c'est un commerce de destination, moi je suis un commerce de destination, le baseball est un commerce de destination. T'sais faut vraiment que tu ailles envie d'aller à quelque part pour. (...) Ici on est des commerces de destination parce qu'on n'a pas le choix. T'sais faudrait ramener de grosses marques ici, mais c'est pas ça qu'on veut Hochelaga. À Hochelaga on veut consommer local, on veut encourager le Québec.

Intervention de sa collègue : t'sais quand tu parlais des restos, mais c'est pas ça qu'on veut non plus, on veut pas qu'Hochelaga devienne comme Maisonneuve parce que ces restos là y' a pas tout le monde qui peut se le permettre.

(Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier).

Son commerce s'adresse aux parents, et fait suite au constat d'une absence d'un café pour les parents dans Hochelaga à la suite de la fermeture du café 1 et 1 font 3. Geneviève est mère de deux enfants et lorsqu'elle voulait prendre un café, elle s'est

rendu compte qu'aucun café n'était destiné pour les parents, bien que certains cafés mettent un espace pour enfants, ils sont surtout fréquentés par la population étudiante. En tant que parent, elle ne se sentait pas à l'aise de se retrouver dans des cafés étudiants avec ses enfants. Elle a ainsi décidé de bâtir son propre commerce. En plus du côté café, elle propose des produits pour enfants et parents faits au Québec par des artisans. Le choix de la rue Sainte-Catherine pour y placer son commerce est une raison financière, car les loyers sont plus abordables que sur la rue Ontario. Toutefois, ce choix entraîne des ajustements, notamment sur la visibilité du commerce sur les réseaux sociaux afin que les personnes se déplacent. Ce point de vue de commerçante est congruent avec les discours portés par les résidents du secteur Hochelaga, qui fréquentent bien plus Ontario que Sainte-Catherine.

À la hauteur où j'habite sur de Chambly, je suis vraiment au milieu de la promenade, donc j'aïlle à gauche ou à droite, j'ai vraiment du choix dans plein d'affaires. Mais t'sais sur Sainte-Catherine, ça peut être niaiseux, mais j'ai genre mon dentiste qui est là, le Rona sur Sainte-Cath est plus étoffé que celui sur Ontario, donc sans vouloir aller jusqu'aux galeries d'Anjou ben j'sais que je peux trouver mon compte — là. Mais, c'est vrai que j'ai moins... peut-être plus de restos sur Sainte-Cath où j'suis portée à dire on va aller là, mais même là si on part à pied avec mon chum pour aller prendre un verre par réflexe on va aller sur Ontario. Faque c'est vrai qu'on est moins porté à aller sur Sainte-Cath.

(Raphaëlle, 30 ans, architecte, 26 ans dans le quartier)

C'est sûr qu'elle [Sainte-Catherine] est moins attrayante. C'est sûr qu'il y a comme une espèce de clivage. ... hésitation. En fait, y' a moins de commerces, les commerces sont, un petit moins, intéressants aussi. Pendant longtemps j'allais au métro Morgan sur Sainte-Catherine, parce que c'était mon supermarché le plus proche. Mais y' a toujours une rotation, y' avait un café qui a fermé qui était proche du métro qui est rendu proche du stade maintenant. Mais t'sais j'suis pas un fan de Dairy Queen. Sinon je sais qu'il y a une papeterie, mais c'est pas dans mon type d'achat nécessairement. J'sais que y'a des pharmacies, mais t'sais j'ai toutes ces choses sur Ontario et j'ai toujours habité plus proche d'Ontario faque...

(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier)

Ces descriptions s'accompagnent chez deux résidentes d'un découpage du quartier du nord au sud plutôt que d'est en ouest. Cette représentation du nord au sud représente les différents niveaux socio-économiques des individus qui résident dans le quartier.

Au-dessus d'Hochelaga ça serait le Haut-Hochelaga, pis le bas d'Hochelaga c'est en bas d'Hochelaga, mais après Ontario c'est le bas bas-Hochelaga, c'est encore plus deep Hochelaga. T'sais c'est les habitations surtout. En haut d'Hochelaga c'est de plus grosses maisons beaucoup, avec de gros gros terrains. En bas c'est plus populaire, quoique plus vers l'est c'est de grosses maisons aussi, vers Viau. Mais après je crois que c'est Viauville. Je me base aussi sur les choix qu'il y a dans les épiceries et les dépanneurs. T'sais s'il y a comme full baloney je me dis qu'on est vraiment dans le bas Hochelaga, s'il y a des trucs plus frais je me dis que c'est le plus haut Hochelaga.

(Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier).

Pascale différencie plusieurs secteurs dans Hochelaga qui renverraient à des situations économiques différentes. Hochelaga est perçu comme un quartier où il existe une mixité économique, dans le sens où à la fois des personnes riches et des personnes dans des situations de pauvreté côtoient le même espace. Ces différences économiques s'accompagneraient d'une offre différenciée dans les différents secteurs, comme au niveau des choix alimentaires. Jacinthe fait aussi la même division de l'espace que Pascale. Même si Jacinthe et Geneviève différencient Hochelaga de Maisonneuve, où le premier serait plus pauvre, elles remarquent aussi une différence au niveau de la pauvreté entre le nord et le sud du quartier, où le nord serait mieux nanti.

C'est un peu plus défavorisé sur Sainte-Catherine, en bas d'Adam, peu importe les côtés... c'est sûr qu'en haut d'Adam, dépassé Lafontaine, la vie est belle tout va bien, peu importe les côtés. Mais vraiment, la division je trouve qu'elle ne se fait pas Hochelaga-Maisonneuve, mais vraiment entre Adam et Lafontaine, en tout cas moi de ce que je vois. On voit les logements, on voit le prix des logements aussi. Tu sais que quand tu es sur Adam, Lafontaine tu es capable, moi j'ai été capable de pogner des 4 ½ à 630 dollars, j'étais vraiment chanceuse. Tu vas un petit plus haut, proche d'Ontario, Rouen, Hochelaga, là les logements augmentent à 1500 dollars pour un 4 ½, pis c'est rénové, c'est qualité supérieure mettons. Je trouve que c'est plus divisé comme cela de nord au sud que d'est en ouest.

(Jacinthe, 23 ans, préposée aux bénéficiaires, 10 ans dans le quartier)

J'ai habité sur Darling et Ontario, entre Rouen pis Ontario, ben c'est ça j'ai rien à dire. C'était juste parfait. C'était un bel appart », il était petit par contre, mais c'était vraiment un bel appart », les proprios étaient vraiment bien. J'étais proche de tout, j'étais dans le beau Hochelaga, parce que t'es en haut d'Ontario, et en haut d'Ontario c'est beau, t'sais tu marches pour te rendre à la station de métro pis tu traverses un parc. Y' a rien mieux que ça. Pis, c'est ça ce coin là à pas changer.
(Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier)

Geneviève a constaté des changements sur les cinq dernières années. Elle habite le même appartement depuis cinq ans, sur Alwyn/Sainte-Catherine et a vu un changement fort du secteur qu'elle décrit :

J'ai déménagé sur Alwyn/Sainte-Catherine, et en cinq ans cela a extrêmement changé, et je peux te le dire, car, cela fait cinq que je vis là. Y' avait la piquerie Dezery/Sainte-Catherine qui a fermé, pis là y' a la piquerie de Chambly/Sainte-Catherine qui a brûlé. Faque là y'a une diminution assez (hésitation) y'en a encore et je les connais c'est des régulières sur le coin Joliette/Sainte-Catherine ou sur le coin Chamby/Sainte-Catherine et elles attendent, t'sais c'est fou, malgré qu'il y ait un bar en face de chez moi y'a jamais rien qui s'est passé pis y'a vraiment eu une grosse amélioration. T'sais la première année où je suis arrivée y'avait des gens qui se piquait en face de chez moi, j'ouvrais ma porte et je les voyais se piquer sur la rue. Aujourd'hui ça se voit plus ça.
(Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier).

Ces découpages du quartier offrent une première connaissance sur le secteur Hochelaga-Maisonneuve, puisque ces divisions nous renseignent sur le secteur tant dans son organisation que dans sa structuration. Ces connaissances permettent de connaître le quartier, mais aussi de saisir dans quelle forme sociale les personnes se situent et se développent. Le sud du quartier Hochelaga-Maisonneuve est un secteur plus défavorisé, mais en cours de transformation, puisque le projet Osha Condo, par exemple, est sur la rue Sainte-Catherine. Ce projet suscite des réactions vives de la part des résidences qui ne souhaitent pas voir l'apparition de nouveaux condominiums dans le quartier. Le nord du quartier serait, quant à lui, plus riche avec la présence de maisons plus riches et des situations de vulnérabilité sociale moins fréquentes et/ou plus invisibilisées. S'ajoute à cela une différenciation d'est en ouest du quartier, particulièrement pour les enracinés et les étudiants, qui distinguent

Hochelaga de Maisonneuve alors que les natifs se le représentent comme un même quartier. Ces représentations différentes de l'espace du quartier s'accompagnent d'une dénomination distincte puisque l'on passe avec les natifs du quartier Hochelaga-Maisonneuve au Hochelag' voir au Shlag' pour les enracinés et les étudiants.

À travers ce premier chapitre trois formes sociales, qui renvoient à un réseau de relation organisé selon le temps, l'espace et le symbolique qui prend forme dans le langage, se dessinent à travers les discours des participant-e-s. Une première forme sociale (1) peut être identifiée à travers les discours des natifs. Ces derniers réactualisent leur souvenir en juxtaposant le passé au présent à travers des édifices. Par exemple, l'ancienne caserne devenue un organisme culturel illustre cette juxtaposition du temps passé et présent dans le quartier. Les natifs utilisent leurs référents passés pour se situer actuellement dans le quartier. D'ailleurs cette connaissance passée du quartier ré-affirme leur caractère natif, qu'ils mettent eux-même en avant dans leurs discours. La deuxième forme sociale (2) identifiée renvoie aux enracinés, c'est-à-dire aux personnes installées depuis plus de dix ans dans le quartier. Ces derniers parlent avant tout du quartier Hochelaga-Maisonneuve comme « un village où tout le monde se connaît ». Cette interconnaissance marque la constitution d'un réseau de relations à l'intérieur du quartier du fait d'un établissement sur le temps long dans l'espace. Ce réseau de relation participe au sentiment de vivre dans un village. Ce sentiment de vie de village passe principalement par l'usage de la rue Ontario. Cette dernière est l'artère principale du quartier où les résidents l'utilisent pour le plaisir, contrairement à Sainte-Catherine qu'ils utilisent pour des besoins spécifiques. Les résidents établis constatent des changements dans le quartier qu'ils valorisent tout en ayant une conscience des effets négatifs qu'ils peuvent avoir sur des populations plus vulnérables. Enfin, la troisième forme sociale (3) identifiée est celle d'un entre-soi caractérisée par une installation

récente dans Hochelaga-Maisonneuve. Cette récente installation s'accompagne d'un discours plus critique face aux changements, notamment vis-à-vis de la gentrification mais aussi d'une valorisation d'une mixité sociale économique à préserver. Toutefois, ces trois formes sociales ne sont pas hémertiques les unes aux autres puisque certains résidents tendent à se rapprocher alors que d'autres s'éloignent dans leurs pratiques quotidiennes du quartier ; ces dernières seront d'ailleurs l'objet du prochain chapitre.

Ces premières distinctions sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve donnent des renseignements quant à une différenciation des formes sociales suivant la dimension temporelle, puisque ces trois catégories – les natifs, les enracinés et les nouveaux – ne parlent pas du quartier dans les mêmes termes. Qu'en est-il de leurs activités quotidiennes ? Des commerces et des places fréquentées dans le quartier ? Autrement dit quelles sont les activités sociales faites au sein d'Hochelaga-Maisonneuve ? Dans ce chapitre j'ai présenté qui sont les personnes qui habitent le quartier et les manières par lesquelles ils le décrivent. Trois regroupements d'individus font le quartier – les natifs, les enracinés et les nouveaux résidents. Ils ne se sont pas installés dans Hochelaga à la même période et leur temps d'établissement semble manifester des manières différentes de voir et de nommer le quartier. Dans le prochain chapitre, j'aborderai les différentes manières d'habiter le quartier Hochelaga-Maisonneuve pour répondre à l'hypothèse posée sur une différenciation des formes sociales en fonction du temps d'établissement.

CHAPITRE VI

DE LA SURVIVANCE D'UN MONDE POPULAIRE AU QUARTIER-VILLAGE. HABITER SON QUARTIER

Dans le précédent chapitre, j'ai présenté les trois types populations qui composent le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Au travers de ces différentes relations amicales ou éphémères, différentes configurations sociales dans Hochelaga émergent à travers les pratiques des résidents. Premièrement, des mondes générationnels différents, où autant la jeunesse que la vieillesse ont des endroits dans lesquels elles peuvent se retrouver. La diversité d'offre commerciale reflète d'ailleurs la cohabitation des différentes classes d'âge dans le quartier, mais aussi les pratiques des résidents où les plus âgés ne fréquentent pas les mêmes lieux que le monde étudiant par exemple.

Ces pratiques différentes impliquent des référents différents dans le quartier. Alors que les plus âgés se réfèrent volontiers au passé dans Hochelaga, le monde étudiant va se référer selon les changements récents des commerces. Ces différences générationnelles sont intéressantes à souligner, dans le sens où elles montrent de quelle manière les espaces sociaux sont vécus différemment selon l'âge. De plus, elles dépassent le caractère natif/nouveau puisque les personnes natives plus jeunes ne partagent pas les mêmes référents. Effectivement, les personnes natives sont plus jeunes que Maxime et Réal et ne s'insèrent pas dans les mêmes espaces, et leurs pratiques sont plus proches des personnes établies depuis une dizaine d'années dans le quartier. Elles partagent avec eux cette représentation de vivre dans un village et le même goût pour une consommation plus écologique. Ainsi, les formes sociales 1 et 2

tendent à se rapprocher par des pratiques similaires mais pas par l'ensemble de la population native. En effet, certains natifs (Laurette et Réal) vivent dans des espaces relationnels plutôt centrés sur des rapports interfamiliaux alors que Maxime et Léopold centrent leur relation autour du travail, comme les établis. De même que par certains aspects, des étudiants se rapprochent dans leurs pratiques de la configuration sociale 2 via le développement d'activités de consommation, de loisirs à l'intérieur du quartier alors que la plupart des étudiants vont sortir du quartier pour réaliser ses pratiques (Caroline).

Au-delà d'une question générationnelle des divisions se font au niveau des professions occupées. Par exemple, Maxime et Réal appartiennent plus ou moins à la même génération, mais leur expérience d'Hochelaga est différente. Bien qu'ils s'accordent tous deux sur une amélioration du secteur depuis le milieu des années 2000 et sont plutôt heureux de voir un changement d'Hochelaga, ces constats ne se font pas à partir des mêmes référents. Le discours de Maxime se réfère à sa profession alors que pour Réal, il se réfère à sa vie familiale et aux changements commerciaux. Au contraire, les jeunes professionnels cherchent plutôt à travailler proche de leur lieu de résidence, afin de limiter les temps de transport, comme ceux qui ont une vie familiale.

Ce chapitre présente ces différentes configurations sociales qui cohabitent dans l'espace d'Hochelaga-Maisonneuve. Dans un premier temps, je présenterai la forme sociale 3, dans laquelle se situe les résidents récents. Dans ce travail, cette population récente est principalement composée d'étudiant-e-s qui, progressivement, construisent leur vie de quartier. D'ailleurs, certains s'enracinent dans Hochelaga-Maisonneuve. Dans un deuxième temps, je discuterai de la forme sociale 2, composée de résidents établis depuis plus de dix ans dans le quartier. Ces derniers ont une pratique quasi exclusive du quartier. Enfin, je terminerai par la forme sociale 3, composée principalement de natifs. Nous verrons que certains natifs (Léopold et Maxime) tendent à se rapprocher de la forme sociale 2 à travers leurs activités dans le

quartier, contrairement à Laurette et Réal qui à côté des enracinés et des étudiants construisent leur propre configuration sociale, centrée autour de relations familiales et amicales.

1.16 Vers un enracinement progressif, le quartier des étudiants

Les étudiants habitent de plus en plus le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Installés depuis peu de temps dans le quartier, ils commencent à connaître le quartier en fréquentant les rues proches de leur logement. L'arrivée dans Hochelaga-Maisonneuve pour les étudiants correspond à leur première installation seule en appartement. Parmi les quatre étudiants interrogés, pour trois d'entre eux Hochelaga-Maisonneuve est le premier quartier qu'ils ont habité à la sortie du foyer familial. Les étudiants interrogés sont ceux qui sortent le plus facilement du quartier pour aller voir leurs amis ou encore pour aller travailler et étudier. Les relations nouées à l'intérieur du quartier passent souvent par l'université, notamment par l'UQAM. Les étudiants se reconnaissent entre eux et créent des relations à travers l'université qu'ils actualisent dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Bien que dans leur discours, ils se rapprochent de certains enracinés, principalement autour de la question de la consommation, les étudiants développent leur propre espace au sein d'Hochelaga-Maisonneuve, qu'ils nomment plutôt le « Shlag » ou « Hochelag' ».

1.16.1 Des espaces communs ...

Les étudiants développent leurs propres habitudes au sein du quartier par la fréquentation d'espaces communs. Par exemple, lors des entrevues, ils me proposaient souvent le même café, que je fréquente par ailleurs de manière régulière. Ces derniers s'installent dans Hochelaga à la suite du bouche-à-oreille à l'université et se retrouvent à fréquenter les mêmes espaces et, notamment les cafés. Les étudiants s'installent en colocation, souvent avec d'autres étudiants. Par exemple, parmi les

étudiants interrogés dans ce mémoire, seul un des étudiants vit seul, tous les autres sont en colocation avec d'autres étudiants qui sont souvent leurs amis.

La population étudiante fréquente plutôt les cafés, notamment le Café Rond-Point et l'Atomic café où ils viennent étudier. Le Rond-Point est un café autogéré, et ce principe de l'autogestion est valorisé par Caroline qui se reconnaît dans ces valeurs. D'ailleurs trois des entrevues avec les étudiants se sont réalisées dans café étudiant, une au Rond-Point, les deux autres à l'Atomic Café sur la rue Ontario.

Les commerces que je fréquente le plus sont les cafés, je pense, notamment au café autogéré qui est un concept qui me rejoint beaucoup, juste ici le Rond-Point. Il y a l'Atomic Café que j'aime beaucoup, pour la bouffe et le staff est nice (...) pis, c'est ça. Pis là c'est ça, ça fait une semaine qu'ils ont ouvert une épicerie en vrac, que je tenterai l'essai, mais ça c'est une initiative que j'ai envie d'encourager.
(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Les cafés sont les commerces les plus cités par les étudiants. Ils sont les places les plus fréquentées par ces derniers à la fois pour faire des travaux d'école, mais aussi comme lieu de rencontre avec les amis du quartier. Les étudiants fréquentent peu les autres commerces du quartier, mis à part les épiceries – le Super C et le Métro – le dernier étant plus cité du fait de son positionnement sur la rue Ontario, alors que le Super C se situe sur le boulevard Pie-IX à la hauteur de la rue de Rouen. Parmi les étudiants interrogés, tous ne fréquentent pas les cafés étudiants de manière régulière. Gaétan ne se rend pas souvent dans les cafés, préférant travailler de chez lui ou à l'université. Il se rend dans les cafés de manière occasionnelle. Gaétan fréquente des commerces plus anciens dans le quartier comme la Papeterie de l'Est, tenus par des personnes du quartier et installés depuis longtemps dans le quartier. Il fréquente aussi les librairies. Pendant l'entrevue il a souligné l'apparition de nouvelles librairies dans le quartier, ce qui est pour lui le signe d'un changement dans le quartier.

Je fréquente rarement des commerces dans la vie, je suis pas quelqu'un qui... mais sinon dans Hochelaga un petit commerce où j'aime bien aller c'est la Papeterie de l'Est, c'est toujours un plaisir y aller, c'est toujours très drôle. Sinon c'est vrai que je fréquente très peu de commerces. T'sais quand il y avait la Flèche Rouge, la librairie

j'y allais sinon je vais à la librairie le Vieux-Bouc, mais c'est pas la même chose. Généralement, j'aime pas ça magasiner.
(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

Outre ces cafés à destination des étudiants, les étudiants fréquentent les parcs du quartier. Les parcs sont fréquentés pour profiter d'espaces verts à l'intérieur de la ville. Ils permettent de suspendre la vie urbaine pour des marches, des temps seuls ou encore pour voir des amis le soir.

Définitivement le parc Lalancette. En général, j'aime beaucoup les parcs, j'aime cela pouvoir s'asseoir sur le gazon dans la journée ou le soir, être à l'extérieur, profiter du grand air, de la ville évidemment (rire). J'aime quand j'arrive dans un quartier spotter les parcs et y aller pour aller boire quelques bières ou pour lire un livre ou écouter de la musique.
(Charles, 22 ans, étudiant, 4 ans dans le quartier)

Le petit parc à côté de chez moi, le Valois, je vais y aller souvent. Sinon, j'aime bien me rendre au parc Maisonneuve, marcher autour du stade olympique, marcher dans le parc Maisonneuve, c'est un parc que j'aime bien, qui est assez unique aussi, parce que quand tu te retrouves dans le parc de Maisonneuve tu as l'impression que t'es complètement sorti de Montréal (rire), donc ça c'est une sensation assez intéressante. Le parc Hochelaga est un parc cool aussi. Mais parc Maisonneuve c'est mon favori.
(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

Les parcs sont appréciés et fréquentés par les étudiants. Avec les cafés, les parcs constituent les espaces dans lesquels les étudiants s'insèrent dans Hochelaga-Maisonneuve. En effet, lorsque je posais des questions sur les espaces fréquentés, les parcs arrivaient rapidement dans la conversation, plus rapidement que les restaurants, contrairement aux enracinés.

Par conséquent, les étudiants s'installent dans Hochelaga-Maisonneuve par le bouche-à-oreille, qu'il passe par la famille ou par les amis d'université et s'installent dans le quartier par une fréquentation des établissements qui leur sont destinés comme les cafés. Les parcs sont aussi un des lieux favoris des étudiants où ils se retrouvent l'été. Les parcs fréquentés sont ceux proches de leur logement, comme Caroline qui va dans le parc en bas de chez elle voir ses amis ou passer du temps avec

ses colocataires. Les étudiants sont aussi ceux qui passent le moins de temps dans le quartier puisqu'ils n'hésitent pas à sortir pour se rendre dans d'autres lieux commerciaux, de loisirs et d'études.

1.16.2 ... à une pratique plus faible du quartier

Les étudiants sont plutôt portés à sortir plus souvent du quartier que les autres résidents ne seraient-ce que pour se rendre à l'université. Caroline fréquente les commerces d'Hochelaga et se définit comme une « habitante d'Hochelaga », ne sort que très peu dans le secteur préférant se retrouver dans le cercle étudiant de l'UQAM.

Oui j'en croise, mais pas tant, pas assez abondamment. Mais je suis pas tant dans le quartier je réalise. Je suis souvent à l'UQAM ou au travail, c'est rare qu'on va si dire « hey ce soir on va prendre une bière à l'espace pis tout », t'sais on le fait des fois, mais je profite pas tant du quartier. Je vais aller au département à l'UQAM, je vais aller voir des shows d'humour ailleurs que dans Hochelag ». Pis ça c'est peut-être parce que les gens avec qui je me tiens sont pas tant dans le quartier, mais c'est ça je suis pas tant dans le quartier.

(Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Au fil de l'entrevue, Caroline met en avant sa moindre fréquentation des espaces du quartier. Ses lieux de sociabilité se trouvent en-dehors d'Hochelaga et plutôt du côté du monde étudiant, qu'elle fréquente de manière régulière. Par exemple, le jour où nous avons fait l'entrevue ensemble, elle se rendait après à un 5 à 7 organisé au bar de l'UQAM, le Département. Ces sorties en-dehors du quartier soulignent la création d'un espace social hors quartier où d'autres relations, notamment étudiantes se forment. D'ailleurs son espace est plutôt étudiant car, tant les espaces qu'elles fréquentent que les personnes qu'elle connaît dans Hochelaga sont issus du monde étudiant. Au niveau des sorties, les étudiants interrogés n'hésitent pas à sortir du quartier pour aller rejoindre leurs amis dans d'autres lieux de Montréal, que ce soit aux alentours de l'UQAM ou du Plateau Mont-Royal, étant les deux lieux les plus cités lors de mes entrevues. Ces sorties plus fréquentes du quartier s'expliquent par des liens créés en-dehors du quartier où les amis ne résident pas nécessairement dans

Hochelaga-Maisonneuve, mais dans d'autres quartiers de Montréal. De plus, les étudiants se rendent à l'UQAM de manière régulière (mis à part Guylain, qui en période de rédaction de mémoire, préfère travailler dans les cafés du quartier) et retrouvent leurs amis au bar de l'université avant de se rendre chez eux.

De plus, les étudiants qui ne travaillent pas dans le quartier sont plus portés à sortir du quartier et à moins le fréquenter. Caroline étudie à l'UQAM et travaille dans le Vieux-Port de Montréal, elle n'est pas souvent dans le quartier. Cette moindre présence dans le quartier fait que les relations nouées à l'intérieur du quartier sont plus faibles et passent plutôt via le partage d'une situation d'étudiants à Montréal qui est commune plutôt que par le fait de résider dans Hochelaga-Maisonneuve. Ces moindres fréquentations du quartier n'empêchent pas une appréciation du quartier, puisque tous portent un certain attachement et une envie de rester dans Hochelaga-Maisonneuve.

Or, travailler dans le quartier permet d'accroître son réseau social à l'intérieur du secteur, comme le décrit Gaétan à la suite de ses différents emplois dans Hochelaga.

Plus ou moins, mais de plus en plus. T'sais c'est graduel. Avec le Super C, ça a été une forme d'enracinement parce que j'ai connu du monde qui vient du quartier et qui vive dans le quartier. Donc là, je reconnais des têtes et on peut se saluer. Des fois, j'ai des amis qui vivent dans le quartier.

(Gaétan, 23 ans, étudiant, 5 ans dans le quartier)

Gaétan est aussi étudiant, mais habite Hochelaga depuis plus longtemps que Caroline, et son récit montre un enracinement progressif dans l'espace. Il constate que ses connaissances se sont développées, que ce soit au travers de ces différents emplois occupés dans Hochelaga ou avec l'arrivée de certains de ses amis étudiants dans le secteur. Le discours de Gaétan explicite comment des relations sociales se nouent à l'intérieur du secteur. À travers des connaissances étudiantes qui eux aussi résidaient dans le quartier, une première forme d'enracinement se crée dans le sens où les mêmes lieux sont connus et reconnus comme l'Atomic Café. Cet enracinement se

développe avec le temps pour créer de nouvelles ramifications via le monde du travail, où de nouvelles connaissances se forment. Dans le cas de Gaétan, ces nouvelles connaissances s'arrêtent à des sociabilités éphémères, puisqu'elles se réduisent à une interconnaissance à l'intérieur du quartier, mais lorsqu'il était en emploi, il fréquentait ces nouvelles personnes avec lesquelles sa connaissance du secteur va évoluer. Le travail est un vecteur d'intégration dans le quartier, dans le sens où les différentes relations nouées avec les collègues de travail vont donner lieu à une pratique plus forte dans le quartier et aussi à rencontrer des personnes qui sont du quartier. De plus, le travail de Gaétan au Super C ne correspond pas à son univers universitaire et lui a permis de rencontrer des personnes qui ne sont pas dans le milieu universitaire. L'exemple de Gaétan illustre le passage de la forme sociale 3 à 2, où l'expérience du quartier devient de plus en plus totale avec une concentration des activités à l'intérieur de l'espace du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Les amis, le travail et les relations avec le voisinage sont une première forme d'enracinement dans le quartier pour les étudiants. Finalement, certains se rapprochent de la forme sociale 2, notamment Guylain et Gaétan qui tissent des liens avec des personnes qui ne sont pas nécessairement des étudiant-e-s via leurs emplois au sein du quartier. Ces nouvelles relations les ancrent un peu plus dans le quartier puisqu'ils fréquentent de plus en plus les différents commerces du quartier. À l'inverse, Caroline illustre un enracinement dans le quartier plus faible dû à une installation plus récente dans Hochelaga-Maisonneuve mais aussi à des sorties fréquentes en-dehors du quartier pour aller voir ses ami-e-s, consommer, faire ses loisirs, etc.

1.16.3 Les relations de voisinage

Les relations de voisinage sont intéressantes à souligner dans le sens où elles mettent en avant l'existence de différentes formes sociales à l'intérieur d'Hochelaga-Maisonneuve. Les récits des étudiants quant à leur rapport avec les voisins explicitent

l'idée d'une proximité spatiale couplée à une distance sociale (Chamboredon, Lemaire, 1970).

Mon voisin d'au-dessus Gérald ça fait vingt-huit ans qu'il est dans le quartier, et pis c'est pas une personne qui... normalement, je sais pas, je dirais que comme normalement j'aurais pas été porté à jaser avec d'une certaine façon, t'sais. Mais il fait partie de mon environnement d'une certaine façon, il vit au-dessus de moi pis il a de la jasette faque dès que je suis dans la cour il vient me jaser, pis j'lui dis « Salut Gérald ». C'est bien le fun.

(Guylain, 30 ans, étudiant et serveur, 7 ans dans le quartier)

Cet extrait issu de l'entretien avec Guylain décrit ces relations de voisinage qui peuvent être qualifiées comme des relations faibles, dans le sens où c'est par leur proximité résidentielle qu'ils se sont connus, alors qu'ils n'appartiennent pas au même monde social. Leur conversation porte essentiellement sur ce que fait Gérald dans le courant de la semaine et principalement sur son travail. Outre ces petites conversations, Guylain met en sens une forme de promiscuité sociale entre des personnes appartenant à des configurations sociales différentes qui donnent lieu à des rencontres et des relations fortuites. Autrement dit, la vie de quartier amène à la création de nouvelles relations, où les individus rencontrent des personnes aux appartenances diverses. Ces formes de relations mettent en lumière une mixité sociale dans Hochelaga décrite par les résidents. Cette mixité prend la forme d'une mixité sociale en termes économiques, mais aussi une mixité en termes générationnelle, dans le sens où plusieurs générations habitent le même secteur. Or, ces différentes générations n'ont pas les mêmes pratiques, comme au niveau des pratiques consommatoires.

Caroline entretient de bonnes relations avec ses voisins, chose qu'elle apprécie et qui lui rappelle, dans une certaine mesure, la vie en banlieue. Elle a grandi sur la Rive-Sud de Montréal où sur sa rue tout le monde se connaissait et s'échangeait des paroles. Elle retrouve ces formes de relations dans Hochelaga, mais ne l'avait pas ressenti lors de son installation dans Ahuntsic. Caroline décrit deux formes de

relations de voisinage. Une première avec des étudiantes, ou l'échange de services et l'amicalité font la relation et, une seconde avec son voisin du dessous avec qui la relation est cordiale.

C'est ça aussi que j'ai tant aimé du quartier. La première journée où on est arrivée, y' a trois filles, trois étudiantes de l'UQAM qui habitent juste là (elle me montre du doigt l'endroit), et la première journée on s'est parlée et on s'est pas lâchée depuis. C'est service l'un après l'autre. On s'est échangé nos clefs, c'est je m'en vais en voyage peux-tu venir garder mon chat. À Sauvè c'était arrivé mais c'était beaucoup plus impersonnel. (...) Avec elles, on se fait des soupers en bas et tout. Après ça le voisin en bas c'est sûr qu'on a pas le même style de vie dans le sens où il a quasiment 70 donc bon. Mais t'sais on se salue tous les matins, on se souhaite la belle journée. (Caroline, 22 ans, étudiante, 1 an et demi dans le quartier)

Alors que Guylain est installé depuis plus longtemps que Caroline dans le quartier, il n'a pas développé ces relations d'entraide forte avec ses voisins, mais plutôt avec ses amis qui résident dans le quartier. La relation que Caroline a développée avec ses voisines se comprend par la proximité sociale : ses voisines sont des étudiantes de l'UQAM avec qui elles partagent aussi un mode de vie similaire. D'ailleurs, elle exprime une forme de distance sociale entre elle et son voisin étant donné leur différence générationnelle, où la relation est sommaire, se résumant à une salutation mutuelle.

On est depuis longtemps dans le quartier et veux veux pas y' a des amis qui se sont rajoutés dans la vie de quartier aussi, t'sais du monde de l'extérieur pour qui aussi c'était leur premier appart donc c'était bien cool. Pis t'sais ça a contribué beaucoup justement à cet effet village parce qu'on se retrouvait à toute une gang qui se connaisse pis on vit toute dans le même coin. (Guylain, 30 ans, étudiant et serveur, 7 ans dans le quartier)

Les étudiants interrogés et établis depuis un certain temps tendent alors à développer des réseaux amicaux à l'intérieur même de l'espace, où ils fréquentent les différents commerces et places publiques d'Hochelaga. Ces relations sont des signes de la création de relations sociales propres à l'espace Hochelaga, dans le sens où les individus se retrouvent du fait d'une proximité du lieu de résidence, ce qui renforce

l'établissement dans le quartier. Par exemple, Caroline développe moins ces relations de quartier et a plutôt tendance à sortir du quartier pour aller retrouver ses amis. Gaétan est dans un entre-deux puisqu'il sort à la fois pour retrouver ses amis notamment dans les bars et dans Hochelaga.

Bien qu'étudiant, nous verrons comment Guylain se rapproche plutôt des modes de vie des enracinés et de la forme sociale 2 dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, qui sera développée plus loin. Ces différents modes d'habiter le quartier se retrouvent dans les discours par des différences au niveau des descriptions des activités dans le quartier. Au fil des questions de l'entrevue, Caroline a mis en avant qu'elle ne restait pas souvent dans le quartier du fait que son travail, ses études et ses amis proches habitent ailleurs dans Montréal. Le récit de Gaétan marque plutôt un enracinement dans le quartier, via un récit qui s'étend sur le temps de son arrivée jusqu'au moment de l'entrevue.

Les étudiants sont, parmi les interrogés les plus récemment installés dans Hochelaga et les plus jeunes en termes d'âge. Toutefois, les étudiant-e-s ne sont pas les seuls à s'être installés récemment dans le quartier mais ils sont la seule population récente que j'ai réussi à contacter lors de ce travail de recherche. Leur fréquentation du quartier est la plus faible dans le sens où ils sont ceux qui sortent le plus du quartier pour aller travailler ou aller à l'université. Ils fréquentent les commerces à destination des étudiants comme les cafés, très peu les restaurants à part pour des occasions particulières. Enfin, ils connaissent principalement d'autres étudiants dans le quartier. Les étudiants qui restent plus dans le quartier sont des étudiants installés depuis plus longtemps et qui ont concentré différentes dimensions de leur vie à l'intérieur du quartier. Cette concentration des différentes dimensions de la vie sociale les amène à penser et habiter le quartier comme ceux composant la forme sociale 2. Ces derniers vivent ce que l'on pourrait appeler une « expérience totale du quartier ».

1.17 Un village dans la ville : vers une expérience totale de la vie de quartier ?

1.17.1 Une concentration des différentes dimensions de la vie sociale

Les parents décrivent Hochelaga comme un quartier familial, avec de nombreuses activités proposées pour les enfants, notamment l'été. La maison de la culture organise d'ailleurs un festival, « Les petits bonheurs » pour les tout-petits la première semaine du mois de mai. Lors de ce festival, tous les spectacles sont à destination des plus jeunes. L'organisation d'un festival pour ces enfants en bas âge explicite la présence d'une vie familiale dans le quartier. S'ajoute à cela, d'autres organismes, mais aussi d'autres activités estivales comme Iris la conteuse, qui se balade de parc en parc et fait la lecture de contes aux enfants. Ces différentes activités sont décrites par une des mères.

Personnellement on peut juste s'intégrer partout avec les enfants, ils sont intégrés dans n'importe quoi que ce soit des rencontres avec le maire ou quoi que ce soit, c'est « amenez vos kids, y' a une garderie pour eux » pendant ce temps-là y'a un organisme qui gère ça pour qu'il y est une garderie gratuite c'te soirée-là pour que les parents puissent vraiment participer. On a tellement de moyens de pouvoir apporter nos enfants, parce que la plupart du temps on est tellement restreint, parce que c'est souvent tu as un kid vient pas, pis faut que tu trouves une gardienne sinon tu n'as pas de vie. Mais non, ici c'est apporte ton kid, on s'en fout qu'il y est douze bébés qui pleurent on va écouter les affaires, on va faire les activités. Tu vois même ici (nous étions à l'Atomic Café) si j'amène un enfant cela dérange personne, tandis qu'au centre-ville je me faisais regarder, parce qu'on est toujours dérangeant. T'sais parce qu'ici on est un quartier quand même familial même si ça paraît pas, on est un quartier étudiant/travailleur/entrepreneurial/très très familial ça paraît pas, mais de plus en plus, mais quand tu vas dans les parcs l'été c'est tellement adapté que c'est facile de pouvoir s'amuser et y'a tellement d'activité.

(Jacinthe, 23 ans, préposée aux bénéficiaires, 10 ans dans le quartier)

Cet extrait du discours de Jacinthe mère de deux enfants met en forme la dimension familiale dans Hochelaga et les avantages d'y résider lors de la vie parentale. Elle nous décrit comment le quartier Hochelaga est un endroit propice à la vie familiale. D'une part, parce qu'en tant que mère elle se sent à l'aise d'amener ses enfants partout avec elle sans sentir de regard. D'autre part parce que le quartier met en place

toutes sortes d'activités pour les enfants qui sont souvent gratuites. La gratuité est importante pour certains parents dont le budget est assez restreint, et cela renforce le sentiment de vivre dans un quartier d'entraide, puisque ces activités sont réalisées par des organismes du quartier pour les résidents. Jacinthe est une des personnes parmi celles interrogées qui utilisent le plus les ressources communautaires d'Hochelaga, notamment pour les enfants. Sa fille aînée, âgée de 7 ans (la seconde n'a que huit mois) a pu faire de la musique grâce à des services de garde après l'école mis en place par le Dr Julien sur la rue Adam. Dans ce service, les enfants avaient accès à des instruments de musique afin de les initier. Lorsque les parents les récupéraient, les enfants avaient soupé dans cette garderie et pouvaient rapporter des restes s'ils avaient des contenants réutilisables.

La vie parentale enracine aussi les résidents dans le quartier, via les différentes activités et services proposés pour les enfants. Les parents ne souhaitent pas changer de quartier alors que ces services sont présents. Aussi, la vie parentale entraîne une routinisation des habitudes de vie plus forte. Lors de mes entrevues, ce sont les parents qui ont décrit des habitudes de vie plus routinières que le monde étudiant par exemple. La vie parentale est guidée par les différentes activités et rythmes des enfants. Geneviève fait tous les jours de la semaine les mêmes trajets aux mêmes horaires, et ces trajets routiniers l'intègrent à une vie de quartier. Elle croise souvent les mêmes parents à la garderie avec lesquels elle finit par avoir des discussions et les croise parfois la fin de semaine au parc. Sa collègue est aussi maman et elles me racontaient que l'été elles se retrouvaient souvent au parc Hochelaga, aussi surnommé le parc à la grenouille par les résidents, pour y faire des pique-niques pendant que les enfants jouent dans les jeux d'eaux ou d'enfants. Il en est de même pour Barack, qui travaille aussi dans le quartier. Les matins de la semaine, il dépose son aîné à l'école, se rend à son travail, dépose son second dans la garderie en milieu de travail et se rend à son bureau. Le soir il fait le trajet inverse.

Cette quotidienneté parentale entraîne aussi la constitution de réseau de parent à travers les différents services, où les résidents côtoient d'autres parents à l'intérieur de l'espace. Les parents participent aussi aux activités parascolaires des écoles et aux conseils d'administration de la garderie. Ces diverses implications marquent alors une intégration dans le quartier via la vie parentale, dans le sens où c'est par leurs enfants que les parents vont participer et s'impliquer dans des activités. D'ailleurs, les parents s'engagent volontiers dans les conseils d'administration des garderies ou des écoles, ou participent bénévolement aux sorties scolaires. Avec la vie parentale, les résidents mettent en place des habitudes quotidiennes qui renvoient à cet aspect village du secteur Hochelaga, dans le sens où les parents sortent moins du quartier puisque tous les services et les activités sont présents et accessibles. Cette concentration des différentes dimensions de la vie des résidents dans le secteur Hochelaga renforce le sentiment de vivre dans un « bon quartier », mais surtout dans un « quartier-village » où tous les résidents vivent ensemble, sans nécessairement être contact.

Parmi les personnes interrogées, les parents d'enfants en bas-âge (3/13) travaillent aussi dans le quartier. Cette concentration des dimensions professionnelles et familiales à l'intérieur du quartier est perçue comme une qualité de vie supplémentaire par ces parents. En effet, ils gagnent en temps de transport et cette concentration dans un même quartier des différentes dimensions de la vie sociale développent un sentiment d'attachement plus fort au quartier qui se traduit par une fréquentation des différents commerces et lieux du quartier.

1.17.2 Une valorisation du consommateur local

Les discours sur les commerces renseignent sur les pratiques consommatoires des résidents. Une des tendances qui est ressortie chez les personnes interrogées ayant moins de 30 ans est la valorisation des magasins zéro déchet, comme le Terre à soi ou le Méga Vrac (dernièrement arrivé dans Hochelaga).

Je vais de plus en plus au Terre à soi parce que le Terre à soi, je trouve ça cool comme place, je vais acheter du savon. Dernièrement, j'ai acheté des brosses à dents en bambou, je trouve ça nice. Ça m'aide à faire des choix plus écologiques aussi. Je vais chez Merci pour m'acheter l'huile d'olive, mes affaires de compost. Je vais au marché Maisonneuve aussi des fois, juste pour m'acheter une pomme, juste parce que j'aime aller me promener là-bas, pis aussi parce que c'est tout le temps les mêmes gens.

(Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier)

Je fréquente le mien beaucoup, je vais au Terre à soi une fois de temps en temps, à la Cornette Touffue pour mes cheveux, je vais à la fruiterie Papaye Mangue, au Jean Coutu parce que j'ai un enfant. Mais sinon, je suis pas une très grande consommatrice. Pis comme j'ai une grande famille, je te dirais que je suis coupable d'aller chez Costco une fois de temps en temps. Mais c'est parce que j'ai deux enfants et un chum qui en veut quatre, et ça mange beaucoup donc j'ai pas vraiment le choix. Je voudrais aller voir à Biothentique ce qu'ils font, mais c'est pas dans Hochelaga.

(Geneviève, 28 ans, propriétaire d'un commerce dans le quartier, 11 ans dans le quartier)

Ces discours tracent une évolution de l'offre commerciale qui s'est développée avec l'arrivée de nouvelles personnes. En effet, lors de mes entrevues avec les personnes plus âgées aucun ne m'a parlé de ces initiatives.

Les enracinés interrogés d'Hochelaga mettent en avant la diversité de l'offre commerciale disponible dans le quartier. Ils soulignent les différents commerces qui existent, bien qu'ils ne les fréquentent pas nécessairement. Aussi, ils soulignent leur consommation locale, c'est-à-dire le fait de consommer proche de leur lieu de résidence. Cette diversité de l'offre commerciale renforce chez les habitants le sentiment de vivre dans un espace hétérogène et mixte puisque tous les commerces présents ne répondent pas à leurs besoins. De plus, cette offre diversifiée renforce le sentiment de développer une vie de quartier, dans le sens où les résidents ne ressentent pas le besoin d'aller en dehors du secteur pour faire leurs achats.

Place Valois, j'aime beaucoup aller là, avec le saucissier, la crèmerie. On aime beaucoup les petits bars sur Ontario, le Madame Smith, le Trèfle, le Blind Pig, le Block Haus, puis on va des fois aussi jouer aux quilles, mais ça, c'est là depuis que je suis adolescente. On aime bien aller à la fruiterie quand on a une chance. Avec les

ventes trottoirs aussi, je découvre des affaires, la dernière fois j'ai découvert Roxy Lama, c'est un magasin de vêtement (...) On trouve souvent aussi nos chaussures sur Ontario. Étant à pied, plus moi quand mon chum est pas là, j'ai plus le réflexe d'aller sur Ontario.

(Raphaëlle, 30 ans, architecte, 26 ans dans le quartier)

T'sais l'offre de commerce quand je suis arrivé, y'en avait qui m'intéressait, comme les épiceries, le Marché Maisonneuve pis toute ça, mais mettons dans le type de restos que je fréquente plus, pour une partie, parce que t'sais j'vais quand même à la Pataterie parce que c'est toujours bon (rire), faque t'sais y'avait ça que j'allais chercher à l'extérieur du quartier. Maintenant, c'est le contraire. J'ai des amis quand ils viennent on va manger dans le quartier. Il y avait peut-être cela qui manquait, enfin qui manquait dans mes goûts personnels pis qu'il y a présentement. Faque là je peux toute faire, y'a juste Costco que je vais pis qui y'a pas. Puis j'ai la mentalité aussi (...) que si tu veux des commerces il faut que tu les fréquentes, faque ça toujours été un peu ma mentalité. Faque c'est pour ça maintenant 90 % de mes achats se font dans le quartier.

(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 ans dans le quartier).

Cette augmentation du nombre de restaurants traduit une transformation de la demande et de la population. Effectivement, ces nouveaux commerces sont connus et reconnus par les résidents, notamment par les professionnels qui les fréquentent avec leurs collègues de travail ou avec leurs amis lors de soirée. Cette fréquentation des différents commerces à la fois dans les temps professionnels et dans les temps amicaux/familiaux renforcent le sentiment de vivre dans un village pour les habitants interrogés puisqu'ils ne ressentent pas le besoin de sortir d'Hochelaga-Maisonneuve pour faire ce qu'ils souhaitent.

1.17.3 Du quartier au village urbain

La description en termes de « village » du quartier Hochelaga va me permettre de développer l'idée d'une expérience totale du quartier, où les résidents vivent moins dans Montréal que dans Hochelaga, puisque les sorties hors quartier se font rares. Lors de mes différentes entrevues, je me suis aperçue que certains avaient une pratique « totale du quartier », dans le sens où l'ensemble des dimensions de la vie des personnes se réalise dans le secteur Hochelaga. Ces résidents travaillent,

s'engagent (bien que ce soit de manière parfois éparse) et vivent dans le secteur Hochelaga. Les sorties hors Hochelaga sont rares et se font lors d'événements qui se déroulent dans Montréal. Ce sentiment villageois s'accompagne d'un sentiment d'attachement à la fois au secteur et aussi à la population qui y réside. Les nouveaux résidents donnent de l'importance à maintenir la diversité présente dans Hochelaga, car cette diversité est vue comme une partie intégrante du secteur et renforce le sentiment d'appartenance à un quartier qui se rapprocherait d'une configuration plus villageoise qu'urbaine.

Dans cette section, l'objet sera de développer l'idée d'une expérience totale de quartier. Cette dernière renvoie à une concentration des différentes activités sociales à l'intérieur du quartier, dans le sens où le lieu de résidence est à la fois le lieu de travail, de rencontre et de différentes sociabilités en cours. Les résidents qui ont une pratique totale du quartier sont des personnes qui ne sortent pratiquement pas d'Hochelaga-Maisonneuve et dont la majorité des activités se déroule proche de chez eux. Lors des entrevues, les résidents qui ont une pratique pouvant être qualifiée de totale du quartier, utilisent plus souvent des expressions comme « nous dans Hochelaga » ou « on est... Hochelaga ». Cette utilisation de pronoms suggérant une appartenance commune signale la mise en avant d'une connaissance des autres résidents dans le quartier, mais aussi une inclusion dans une unité plus large.

Quand j'habitais à la Biscuiterie, il y a un collègue de travail entre autres qui a déménagé là (rire) et on s'est comme lié d'amitié comme ça parce qu'on avait un ami en commun avec qui j'ai été à l'université pis on travaille ensemble à Hydro. Et il m'a dit « Laurent veut déménager, il va faire une offre d'achat à la Biscuiterie » faque là on habitait au même étage (rire). Je te dirai qu'on se voit une fois par semaine au minimum, des fois plus souvent. Des fois on se voit à la maison, mais quand on sort, ça va être plus ben souvent c'est bar-resto-bar (rire). Justement là seule affaire qui manque c'est d'avoir un resto ouvert tard. (...) Mais quand même régulièrement, même lieu de travail, t'sais c'est sûr que quand tu habites en ville.

(Barack, 43 ans, Hydro-Québec, 12 dans le quartier)

L'interconnaissance entre les habitants participe à ce sentiment, notamment du fait d'une fréquentation accrue de la rue Ontario. Je suis moi-même une résidente d'Hochelaga, et lors de mes entrevues, je partageais avec des résidents des référents communs quant à Hochelaga : la (re)connaissance de certaines personnes. Ces différentes reconnaissances participent pour les habitants au sentiment de vivre dans un village, dans le sens où ces personnes qui occupent fréquemment l'espace public sont aussi (re)connues par les autres. Par exemple, une des figures connues dans Hochelaga est une personne âgée qui demande toujours de l'argent sur la rue Ontario. Elle se balade à la fois sur la rue Ontario et Sainte-Catherine et demande à beaucoup de passants s'ils n'ont pas « deux piasses pour l'aider ». De cette récurrence dans la forme de la demande est venue une appellation par certains résidents, « Madame deux piasses ». Lors de mes entrevues, la moitié des participants m'a parlé de cette personne. Cette reconnaissance commune participe au sentiment « villageois » puisque beaucoup de résidents connaissent la même personne. Les résidents me demandaient souvent si je la connaissais et ma réponse positive engendrait toujours une réponse enjouée et consolidait le sentiment villageois des résidents.

Au-delà de cette interconnaissance de différentes personnes présentes dans l'espace public, le sentiment de vivre dans un village se développe avec la routinisation des pratiques. Se rendre chaque semaine aux mêmes endroits et plus ou moins aux mêmes heures, c'est développer des habitudes de vie. C'est aussi rencontrer souvent les mêmes personnes, d'autant plus quand les achats sont faits dans commerces de proximité et de petite taille. Ces petits commerces sont valorisés par les résidents interrogés, car ils participent à cet imaginaire d'une vie de village dans la ville avec la présence de commerces « locaux ». De plus, la reconnaissance entre les employés et les clients se créent rapidement. Cette connaissance entraîne des petites conversations qui participent à l'enracinement dans le secteur où se développe ce sentiment villageois. Pascale l'exprima bien lorsqu'elle me parla de ses habitudes de dépanneur et de commerces.

Mais ouais, c'est mon bar de quartier, c'est le dép. où j'aime aller, l'autre dép. où j'aime pas aller, où y'a mon épicerie, la SAQ, le gars de la SAQ, t'sais, y'a comme les gars de la shop de vélo, la madame de telle affaire t'sais, je trouve vraiment que c'est comme un village en fait, pis je pense que dans la vie je suis faite pour habiter dans un village.

(Pascale, 29 ans, serveuse, 21 ans dans le quartier)

Par ce récit, Pascale rend compte de l'interconnaissance présente dans le quartier et comment cette celle-ci participe à créer une vie villageoise. Actuellement, Pascale ne travaille plus dans Hochelaga (elle travaille dans un bar sur le Plateau), mais elle y a travaillé pendant quatre ans dans un restaurant de la rue Ontario. Elle arrêta de travailler dans Hochelaga, il y a maintenant six ans et ne souhaite pas y retravailler. Lorsqu'elle travaillait dans Hochelaga, elle n'appréciait pas le fait de croiser des clients, notamment les habitués lors de ses jours de congés, car elle se sentait plus ou moins obligée de les saluer et de se maintenir afin de ne pas entraver sa réputation professionnelle ainsi que celle du restaurant. Pascale met alors en avant un sentiment de vie villageoise, mais qui s'accommode très bien de l'anonymat de la ville. En choisissant de travailler en-dehors d'Hochelaga, Pascale préserve un certain anonymat dans Hochelaga. Cet anonymat peut se maintenir du fait qu'Hochelaga est un secteur de la ville de Montréal et qu'elle peut se déplacer facilement d'un secteur à l'autre pour trouver un emploi.

Cependant, pour d'autres résidents travailler à l'intérieur d'Hochelaga est une plus-value dans leur confort de vie. Travailler et résider dans le même secteur permet de réduire les temps de transport et d'utiliser ce temps disponible à d'autres activités. Les résidents qui travaillent dans Hochelaga ont une pratique presque exclusive du secteur, dans le sens où l'ensemble des dimensions de la vie sont regroupées à l'intérieur d'un même espace géographique. Les rencontres amicales, les temps de travail, les temps de vacances se déroulent alors quasi exclusivement à l'intérieur de Hochelaga et les sorties en-dehors du quartier sont rares. Ces résidents sortent de Hochelaga pour aller voir des spectacles, des concerts, aller à des festivals qui se

déroulent ailleurs dans Montréal. Elles restent de l'ordre des temps extraordinaires, c'est-à-dire des temps où les habitudes de vie sont mises en suspens le temps de l'événement.

Sortir du quartier c'est parce qu'il faut qu'il y ait un événement. (...) Je pense, comme je le mentionnais tantôt, qu'il y a un effet de communauté dans ce quartier-là... Qui est pas... Que je n'ai pas senti nulle part dans d'autres quartiers, je pense ! Il me semble que sur le Plateau tu es anonyme, dans Saint-Henri, je sais pas, j'ai pas senti ça. Je l'ai senti un peu plus, mais dans Saint-Henri c'est le poids architectural qui était le fun, mais, historique, mais le côté communauté. Ça fait village Hochelaga, ça aide aussi que je travaille dans le quartier, la quantité de monde que je connais dans le quartier à cette heure, quand je vais à l'épicerie je salue du monde, mais c'est des clients, mais c'est des clients réguliers. T'sais y'a un espèce de côté, je sais pas... (Guylain, 30 ans, étudiant serveur, 7 ans dans le quartier)

À l'inverse de Pascale, Guylain aime travailler dans le quartier. Il travaille dans une micro-brasserie d'Hochelaga, il vend des produits brassés à l'intérieur même du quartier. Il apprécie cette reconnaissance entre les clients lors de ses sorties dans le quartier. Cette reconnaissance renforce le sentiment de communauté, ressenti qui est souvent ressorti lors de l'entrevue. Bien qu'il ne réside dans Hochelaga que depuis sept ans, Guylain se sent appartenir à Hochelaga. Ce sentiment d'appartenance s'est développé via son travail qui est un bar connu et fréquenté dans le quartier, mais aussi parce que ses sorties ne se font que lors d'événement. L'essentiel de ses amis vit dans le secteur et les temps entre amis se font dans Hochelaga que ce soit pour sortir dans des bars ou pour organiser des soupers. Hochelaga est vu par Guylain comme le « bon quartier ». Après avoir vécu dans d'autres secteurs de Montréal, il donne à Hochelaga une spécificité communautaire qu'il ne retrouve pas ailleurs.

Que je connais de vue oui oui, tout le temps ! On croise tout le temps les mêmes personnes aussi. Oui, oui souvent, je croise souvent les mêmes personnes, on dirait qu'on est sur le même horaire, même les gens qui travaillent là-bas on dirait qu'ils sont sur le même horaire aussi. Faque, je recroise tout le temps les mêmes personnes. On finit par devenir super amical, et puis des fois on se souvient des brides de choses de la dernière fois, alors on se demande des nouvelles. (Geneviève, 30 ans, propriétaire d'un commerce, 11 ans dans le quartier)

Ces (re)connaissances dans Hochelaga sont régulières chez les résidents qui habitent l'espace sous plusieurs formes. Par exemple, Geneviève qui possède un commerce sur la rue Sainte-Catherine connaît les autres commerçants et fait des partenariats avec eux dans le but que les personnes viennent plus sur la rue Sainte-Catherine. S'ajoutent à ces connaissances, d'autres qui se réalisent sur un mode plus éphémère de la reconnaissance et des conversations assez courtes. Ces différentes relations se produisent à la suite d'une routinisation des actions dans le quartier. Geneviève fait souvent les mêmes trajets avec les mêmes arrêts à des heures plus ou moins similaires. Elle part de chez elle pour aller déposer son premier enfant à l'école et le second à la garderie, se rend à son commerce repart chercher ses enfants, va à la fruiterie, s'arrête parfois au magasin de jouets et se rend chez elle. Ces trajets répétitifs donnent lieu à des connaissances dans le sens où c'est par l'habitude de fréquenter ses espaces que des relations se nouent. Aussi, ces relations se nouent du fait de son statut de mère où les personnes prennent des nouvelles des enfants.

À l'inverse Pascale, qui a travaillé pendant quatre ans dans un des restaurants d'Hochelaga et qui n'y travaille plus actuellement (elle travaille dans un bar sur le Plateau), connaît moins de monde dans Hochelaga. Effectivement, elle croise moins de personnes qu'elle connaît et reste moins à l'intérieur de Hochelaga. Elle reste dans le quartier durant ses jours de congés. Bien qu'elle continue de fréquenter son espace avec des balades très routinières allant de chez elle jusqu'à la piscine qui se trouve derrière le marché Maisonneuve, avec des arrêts dans certains commerces, elle apprécie le fait de ne plus travailler à l'intérieur d'Hochelaga, car elle est moins reconnue par les autres résidents qui étaient ses clients. Ces connaissances dans le quartier se sont donc construites sur le temps long à travers une fréquentation régulière de mêmes espaces, mais ces connaissances sont faibles, dans le sens où elles se réduisent à une reconnaissance mutuelle. Toutefois, elle garde des habitudes avec certains de ses amis de se retrouver dans une place particulière.

Le sentiment de vie villageoise se développe ainsi par la concentration des différentes dimensions de la vie quotidienne à l'intérieur d'un même secteur, où les individus peuvent voir la famille, leurs amis, aller à travailler, sortir dans un périmètre assez restreint et qui peut se faire à pied. Pour Raphaëlle, le côté village passe aussi par les déplacements à pied. Elle marche pour se rendre jusqu'à son lieu de travail. Lors de ses marches, elle peut s'arrêter faire un achat dans un des commerces sur la rue Ontario, aller voir sa famille, sa mère et son frère résidant dans un bloc d'appartement un peu plus dans le secteur. La proximité de sa résidence avec la rue Ontario participe aussi à ce sentiment villageois. Elle se situe proche de ce qui correspondrait à la rue principale dans un village, c'est-à-dire là où tous les commerces sont présents à distance de marche. Elle ne sort que très peu du quartier et ses sorties se justifient aussi par un événement (souvent festif) qui se déroule ailleurs dans Montréal.

La vie parentale accentue pour certains ce côté village, avec la création de relations sociales centrées autour de la parentalité, via la fréquentation de commerces à destination des enfants, mais aussi via l'école et les garderies. Les enfants nouent des relations et recroisent parfois ces enfants lors des temps de jeu au parc. Ces différentes relations participent à la constitution d'un monde social parental qui enracine les parents dans l'espace du quartier via leurs enfants. La proximité des écoles et des garderies avec les lieux de résidence renforce ce côté village puisque là aussi le déplacement à pied est privilégié. Par exemple, Geneviève qui possède un commerce dans Hochelaga et est mère de deux enfants sort de Hochelaga uniquement pour aller au Costco la fin de semaine.

En somme, la forme sociale 2 se caractérise par une expérience totale de la vie de quartier, puisque l'ensemble des différentes dimensions de la vie sociale (famille, travail, consommation, loisir, ami-e-s, etc.) se concentrent à l'intérieur du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette forme sociale correspond aux habitudes de vie des établis, c'est-à-dire des personnes qui sont établis depuis plus de dix ans dans le quartier. Toutefois, certains étudiants tendent à se rapprocher de cette forme sociale

du fait d'une concentration des activités dans le quartier et d'une sortie de l'entre-soi étudiant à travers la constitution de nouveaux réseaux en-dehors de l'espace étudiant. Donc, même si la temporalité exerce une influence sur l'enracinement des résidents dans le quartier, elle n'explique pas tout. En effet, la fréquentation régulière de commerces locaux, le travail et les sorties de loisir dans le quartier influence aussi l'enracinement dans le quartier où certaines de leurs pratiques les rapprochent des pratiques de la forme sociale 2. Dans un dernier temps, je présenterai la forme sociale 1 où des porosités entre la forme sociale 1 et 2 sont à l'œuvre.

1.18 Rémanence d'un monde populaire, une vie de quartier centrée sur les rapports familiaux et interpersonnels

1.18.1 De l'importance des relations interpersonnelles ...

Les résidents plus âgés eux fréquentent moins les parcs, préférant les espaces publics comme la Place Valois, où les personnes âgées se retrouvent entre elles et discutent sur la place pendant de longs moments. Ces personnes âgées s'assoient sur les bancs de bétons côte à côte, par groupe de trois à cinq personnes et parlent souvent du passé. Elles content entre elles différentes histoires d'Hochelaga et regardent les passants de la Place qui s'arrêtent dans les commerces et repartent après. Lors de mes observations sur cette place, je me suis fait souvent interpeler par des personnes et elles m'ont tout parlé d'Hochelaga. Réal se rend tous les matins sur cette place pour retrouver du monde avec qui parler. Avant de se rendre sur la Place, il s'arrête prendre un café dans une place qui n'a jamais été cité par personne d'autre. Ensuite, il s'installe sur la Place et y reste jusqu'au moment de dîner. Avec ces personnes-là, Réal parle du passé, de leurs souvenirs dans le quartier et tout ce qui a changé dans le secteur. Il apprécie ces moments, car il retrouve du monde avec qui il partage des référents communs : les anciennes entreprises présentes dans le quartier, le chemin de fer qui se trouvait à l'actuelle place Valois et qui scinde le secteur. Lorsqu'il parle des commerces, Réal parle plutôt des propriétaires. Cette référence aux propriétaires

plutôt qu'au nom du commerce (d'ailleurs, il les situe selon le coin de rue plutôt que par leur nom) souligne l'enracinement de Réal dans le quartier, par sa connaissance des commerçants d'Hochelaga.

Ouais, je vais m'assir à la place Valois tranquille pis j'jase, j'ai beaucoup d'amis sur la place moi. J'vais prendre un p'tit café pas loin de la boucherie Beau-bien, ben la blonde à mon frère elle travaille là. C'est comme la boucherie, ça fait des années et des années que c'est là ça. J'ai connu le premier propriétaire, il s'appelait Léo le premier propriétaire. Pis la Place Valois c'était le chemin de fer, c'est les trains qui passaient là. Quand j'étais plus jeune, j'avais même deux de mes oncles qui travaillaient sur le tramway, mais ça là j'tais tout jeune, mais j'ai connu ça.
(Réal, routier, 70 ans, natif)

Maxime lui aussi, parle volontiers des personnes qu'il connaît dans le quartier plutôt que des commerces en eux-mêmes. Ces différences au niveau des pratiques discursives sont intéressantes en ce sens qu'elles mettent en lumière des vies de quartier différentes tant dans leurs définitions que dans leurs mises en forme. Alors que les étudiants et les enracinés se situent selon les commerces, les natifs se situent par rapport aux personnes et à une carte du passé pour parler du territoire présent. Ces différences marquent des environnements sociaux différents, où pour les natifs les référents passés servent encore à se situer dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Toutefois, au niveau des lieux nommés Maxime tend à se rapprocher de la forme sociale 2. Par exemple, l'entrevue s'est réalisée dans un café récent du quartier alors que Réal m'a proposé une place plus ancienne.

En dernier lieu, certaines places fréquentées par Réal, comme le Bar Saint-Vincent dans lequel il va pour boire un verre après son travail et retrouver ses anciennes connaissances est une place qu'aucun autre résident interrogé ne fréquente ou ne connaît. Cette différence entre Réal et les autres résidents marque un environnement social distinct, renvoyant à un ancien Hochelaga. Effectivement, cette place existe depuis très longtemps et est fréquentée majoritairement par des hommes et des femmes plutôt âgées. Ces différents lieux de sociabilités marquent une différenciation des formes sociales puisque les résidents vont aller là où ils retrouveront des

personnes proches. Ainsi, dans Hochelaga se forment plusieurs poches de concentration de résidents différents qui fréquentent différents lieux et où ils ne font que passer sur d'autres. Bien qu'appartenant à la population native d'Hochelaga-Maisonneuve, Réal et Maxime marquent deux appartenances distinctes. Le premier plus centré sur le passé et les relations interpersonnelles situe une vie de quartier concentrée sur des espaces particuliers et à-côté de ceux décrits par Maxime, qui lui se rapproche dans ses pratiques de la forme sociale 2.

Ces différences en termes de pratiques consommatoires entre les personnes plus âgées et les plus jeunes donnent à voir des configurations sociales différentes où la consommation ne se fait pas sur les mêmes registres. Alors que les plus jeunes valorisent cette consommation du local au travers la fréquentation de commerces de quartier, souvent définis par les qualificatifs « petits » et « local », les plus âgés parlent plutôt en termes de connaissance où des relations qui se sont tissées au fil des années. L'appartenance à une classe d'âge montre des différences en termes de consommation où les plus jeunes adultes valorisent une autre forme de consommation que les plus âgés, qui associent leur fréquentation commerciale à des connaissances dans Hochelaga et qui tracent la constitution sur le temps long d'un environnement social particulier.

1.18.2 ... à des formes sociales différenciées

Cette concentration des différentes dimensions de la vie dans Hochelaga renforce le sentiment d'habiter le secteur et « d'être du coin ».

Oui oui, on s'appelle, y'en un des trois qui vient faire un tour à la maison, pis y'en a un qui travaille avec moi en plus, il est venu faire son application y'a quatre mois. Y'a mon patron qui m'a dit que y'a un nouveau gars pis que va falloir que j'lui montre la job, ben il me présente et j'tais face à face avec, pis là j'lui dis « ben j'le connais lui, on a été élevé ensemble (rire) » et là il se met à travailler sur le même truc que moi.

(Réal, 70 ans, routier, natif)

Moi c'est mon monde, la rue Ontario je connais bien. Je travaille avec les commerçants de la rue Ontario avec des commanditaires de spectacle. J'ai toujours eu beaucoup, pis comme je suis né ici, je connais les gens depuis tellement longtemps que c'est facile pour moi d'être toujours en lien avec les députés, les gens de la ville (...) C'est tous des gens que je connais très bien. Et comme je disais tantôt autant les cuisines collectives, on pense au resto Pop ceux qui ont fondé ça et qui ont pris leur retraite y'a quelques années c'est des amis, c'est toute des gens que j'ai côtoyés depuis 30-35ans.

(Maxime, 60 ans, agent culturel, natif)

Le discours de Réal est intéressant en ce sens qu'il montre de quelles manières les espaces amicaux et professionnels peuvent se croiser à l'intérieur d'Hochelaga. Cette proximité des espaces professionnel et amical nous renseigne sur un enracinement dans Hochelaga, où l'environnement social se retrouve concentré dans Hochelaga. Il en va de même pour Maxime.

Toutefois, ces deux natifs d'Hochelaga n'occupent pas les mêmes espaces sociaux. Effectivement, Maxime est plus proche des milieux politiques du quartier. Souvent dans l'entrevue il a mentionné des noms de personnes politiques avec lesquelles il a travaillé. Ces relations s'expliquent par la profession occupée, et sa profession semble devenir son référent pour décrire, se représenter et vivre Hochelaga. Lors de la désindustrialisation du quartier Hochelaga-Maisonneuve dans les années 1970-1980, le quartier s'est paupérisé. Des emplois dans le communautaire se sont créés afin de répondre à la demande sociale dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Dans le même temps, certains jeunes comme Maxime et Léopold ont eu la possibilité de poursuivre leurs études au Cégep Maisonneuve et d'intégrer ces nouveaux postes dans le communautaire. Autrement dit, le quartier Hochelaga-Maisonneuve leur a permis d'effectuer une carrière professionnelle valorisée.

À l'inverse, l'enracinement de Réal se fait plutôt via la famille et ses amis d'enfance. Il souligne l'enracinement de sa famille dans Hochelaga, puisque son grand-père est né dans Hochelaga et son fils s'est installé dans le quartier. Cette filiation dans Hochelaga couplée à des relations amicales denses — il voit ses amis régulièrement

— lui confère une forme de « capital d’autochtonie » (Renahy, 2012) dans le sens où il est (re)connu comme un homme de la place. D’ailleurs il se définit en ces termes.

Réal raconte l’implantation de sa famille dans le quartier Hochelaga. Ce sont ses grands-parents qui se sont installés dans Hochelaga, et actuellement il est lui-même grand-père. Réal est issu d’une famille de douze enfants, six garçons et six filles et dont une seule est morte. Il est en contact avec ses frères et sœurs, ils se téléphonent de manière régulière et certains sont encore dans Hochelaga. Il marque son appartenance à Hochelaga à travers sa filiation paternelle.

Mon quartier c’est ici. Moi, j’suis comme mon père, il est venu au monde dans le quartier, il a toujours vécu Hochelaga. Alors moi c’tait sûr que j’allais vivre dans vivre là. Mon père il a été élevé au coin de Préfontaine et Adam. Mon père il a été élevé là (rire). (...) Moi mon gars et ma fille ils ont jamais manqué de rien, j’ai trop travaillé alors ils ont jamais de rien et mes petits-enfants cela va être pareil. Là mon gars, il est comme moi il s’est installé dans Hochelaga et il check sa fille de proche (rire). Mon gars il a été élevé ici donc il sait ce que c’est.

(Réal, 70 ans, routier, natif).

Au travers de ce discours, Réal décrit la pérennité de sa famille dans le quartier Hochelaga, puisque depuis trois générations, les hommes de la famille semblent y rester. Quant à la fille de Réal, elle habite en-dehors de Montréal et ne voulait pas élever ses enfants dans Hochelaga à cause de souvenirs plutôt négatifs et elle trouvait cela plus difficile d’y vivre. Le père de Réal a grandi sur Préfontaine/Adam, issu d’une famille de treize enfants. Son père a eu douze enfants qu’il a élevés sur le coin Rouville/Préfontaine, à un coin de rue. Et, la grand-mère de Réal restait sur le coin Saint-Germain/Rouville. L’univers familial de Réal, pendant son enfance, était donc centré dans Hochelaga et très proche spatialement. D’ailleurs un de ses oncles travaillait pour la ville de Montréal dans le secteur Hochelaga pour l’entretien des voies du tramway. Ces souvenirs d’enfance se déroulent exclusivement à l’intérieur d’Hochelaga, duquel il n’est pas sorti. De plus, aujourd’hui encore Réal croise du monde de son enfance-adolescence.

J'en ai deux/trois qui sont morts, mais j'ai beaucoup d'amis encore. Y'a un coup je m'en vas voir un spectacle avec ma femme pis ma fille. J'rencontre une fille à l'âge de 14 ans pis elle m'a reconnu. On attendait pour rentrer pis elle dit « Bonjour Réal », pis ma femme elle me demande c'tait qui, pis j'savais pas, mais j'suis allé jaser avec. À l'âge de 14 ans, on se tenait ensemble, on allait patiner au parc Lalancette. (...) J'suis resté surpris.
(Réal, 70 ans, routier, natif)

Au travers de son récit, Réal décrit les liens créés avec d'autres résidents sur le temps long et qui s'actualisent lors de sortie dans Hochelaga. Ces différentes relations nous indiquent une forme d'inter-(re)connaissance entre les habitants d'une même génération qui sont restés dans le secteur. S'ajoutent à celles-ci des relations fréquentes voire quotidiennes, avec les membres de sa famille et ses voisins. Avec ses frères et sœurs, ils se téléphonent régulièrement dans la semaine (à raison de deux à trois appels par semaine), et voient son voisin de manière quotidienne. Cet enracinement dans Hochelaga avec ces différentes relations sociales trace un monde social fréquenté par les aînés. Lors de mes observations sur la rue Ontario, j'ai pu remarquer différentes « zones » où différents groupes de personnes fréquentaient. L'espace décrit par Réal renvoie à l'espace des aînés, tant au niveau des commerces que des places fréquentes. Certains des aînés se rendent pour souper au Chic Resto Pop, organisme communautaire qui se trouve sur la rue Adam au croisement de la rue d'Orléans. Ce restaurant offre des repas à des prix modiques toute la semaine afin que les personnes dans des situations vulnérables puissent manger, mais aussi pour avoir de la compagnie lors des repas.

À la différence, les autres natifs n'entretiennent plus ou moins ces relations d'enfance. Maxime ne parle pas de ses connaissances d'enfance, mais raconte de quelle manière les mères au foyer de la rue où il a grandi s'entraidaient dans les différentes tâches ménagères. Ces mères lavaient le linge la même journée afin que chacune aide à la poulie pour sécher le linge, pendant que les enfants jouaient dans la ruelle. Ces souvenirs marquent un environnement social différent de celui de Réal, puisque ce dernier était dehors et ne partage pas ses souvenirs avec ses parents.

Laurette aussi est issue d'une famille implantée dans Hochelaga-Maisonneuve depuis trois générations, mais le déménagement de ses parents à Tétreauville lui a fait perdre certains de ses amis d'école. Lors de son retour dans Hochelaga, à ses vingt ans avec son fils, elle s'est installée dans une coopérative de logement. Elle a obtenu ce logement grâce à son réseau familial, puisque c'est une amie de sa mère qui quittait la coopérative que Laurette a pu s'y installer.

1.18.3 Des souvenirs d'enfance au constat d'espaces sociaux différents

L'enfance de Laurette se passent dans la ruelle, avec une proximité familiale puisque ses grands-parents étaient nés dans le quartier. Laurette passait du temps avec sa mère qui était femme au foyer et sortait d'Hochelaga. Les sorties en famille se faisaient en-dehors de l'espace du lieu de résidence pour se rendre à des endroits comme le Jardin botanique (ce dernier se trouve juste au-dessus du secteur), le Mont-Royal.

On jouait beaucoup dans la ruelle, ma mère était femme au foyer et l'été c'était parc Lalancette pour la patageoire et le parc évidemment. On n'avait pas un gros budget, mais ma mère nous sortait, mes souvenirs c'est d'aller me promener, Mont-Royal, Jardin Botanique ben là dans le temps La terre des hommes, les floralies. On se promenait beaucoup aussi sur Ontario, ma grand-mère habitait plus haut, donc elle nous prenait pis on descendait. C'est beaucoup Ontario que j'ai connue moi jeune. (Laurette, 43 ans, assistante dentaire, native)

Ces différents souvenirs nous permettent de voir différentes appartenances sociales dans le sens où chacun s'est enraciné dans Hochelaga différemment. Le récit de Raphaëlle est intéressant en ce sens qu'il marque aussi un enracinement à travers le temps. La mère de Raphaëlle a acheté au courant des années 1990 des bâtiments dans Hochelaga, du fait des prix faibles de l'époque. À la suite de cette installation, l'appartenance à Hochelaga s'est développée avec les changements du secteur, dans le sens où l'évolution d'Hochelaga correspond plus aux habitudes de vie de Raphaëlle et de sa famille. D'ailleurs ces souvenirs d'enfance se passent dans le foyer familial, et Raphaëlle parle très peu de ses sorties toute seules dans la rue comme Réal ou

Maxime. Ces souvenirs différents nous renseignent quant aux environnements sociaux dans lesquels ces résidents ont grandi. Toutefois, Raphaëlle se souvient aussi de passer du temps dehors et notamment dans la ruelle, mais ces sorties à l'extérieur se déroulaient à proximité du foyer familial et où les membres de la famille n'étaient jamais bien loin.

Je me souviens bien, j'habitais pas loin entre Notre-Dame pis Sainte-Catherine sur Théodore, j'avais une très bonne amie qui habitait sur Viau à la même hauteur, donc on marchait souvent pour se voir. J'ai des souvenirs de jouer dans la ruelle faire les tours de bicycle autour de la maison, j'avais pas le droit de traverser la rue, mais tant que je restais sur le trottoir c'était correct. On habitait dans un rez-de-chaussée donc je jouais pas mal dans la cour aussi. J'avais quelques amis voisins, mais ils étaient plus âgés que moi. Ça nous arrivait de jouer ensemble quand on avait rien à faire (...) Je me souviens aussi d'aller chez mon frère quand il est parti en appartement en face du marché Maisonneuve, pis là on allait au marché. Il travaillait aussi dans un vidéo alors quand j'allais là je pouvais prendre de la gomme qui servait directement à remplir la machine (rire).

(Raphaëlle, 30 ans, architecte, 26 ans dans le quartier)

Les souvenirs d'enfance dans Hochelaga se construisent autour des différentes ruelles proches du foyer familial principalement, où ils jouaient avec leurs frères et sœurs ou les voisins. Cet espace de sortie s'agrandit avec le temps, où les enfants passent de la ruelle au parc avec les amis de l'école. En somme, les natifs d'Hochelaga ont des souvenirs d'enfance où les parcs et les ruelles sont leur environnement.

Cette proximité sociale avec les voisins se retrouve aussi chez Réal. Ce dernier habite avec sa conjointe dans une résidence de personnes âgées. Il connaît ses voisins et passe du temps avec eux, principalement avec un couple qui habite sur le même palier. Ce couple leur ressemble dans le sens où la compagne vient de l'extérieur de Montréal (comme la conjointe actuelle de Réal) et le compagnon est né dans Hochelaga. Ces deux couples ont des similitudes qui ont fait naître la relation. Actuellement, ils se voient de manière régulière et, pendant que les deux hommes (re)construisent Hochelaga via leurs souvenirs, les femmes les écoutent tout en constatant les changements qui ont eu cours. Ces formes de relations denses avec les

voisins se retrouvent aussi dans le récit de Barack, qui lors de son installation dans Hochelaga habitait dans un des lofts de la Biscuiterie sur la rue Viau. Dans ces appartements se retrouvaient des personnes appartenant au même monde social. Pratiquement tous ces voisins étaient de jeunes professionnels dans la trentaine sans enfants, dont certains étaient célibataires. Sa vie de voisinage était dense ; ils s'organisaient souvent des soupers et des soirées entre eux. Certains d'entre eux sont aussi devenus des amis. Ici encore, cette expérience de voisinage se conclut par la création de lien amical et se déroule dans un environnement où les personnes partagent des caractéristiques sociales semblables. Cette densité au niveau des relations de voisinage semble s'affaiblir actuellement, car, mis à part cette expérience à la Biscuiterie il n'a pas parlé de ses relations actuelles de voisinage. Actuellement, il réside avec sa conjointe et ses enfants dans un autre condominium qui se trouve juste de l'autre côté du viaduc après la rue Moreau. Ces dernières se résumant à des salutations dans les escaliers ou autres ne sont pas importantes pour lui, dans le sens où elles ne participent pas à ce sentiment d'appartenir à Hochelaga.

Les natifs accueillent les changements en cours avec une certaine satisfaction. Mis à part les problématiques touchant les hausses des logements, les natifs jouissent des transformations du bâti dans le secteur, comme la rénovation de la place des Tissandres, place où se trouve l'église Saint-Nom-de-Jésus. Avant sa rénovation, cette place était un stationnement pour les automobiles. La place des Tissandres est une place publique bétonnée avec des bancs et des expositions photos sur l'histoire du quartier Hochelaga-Maisonnette. Quant aux nouveaux résidents, ils apprécient cette mixité entre « les gens de la place » et les nouveaux résidents. Cette mixité sociale apparente dans le secteur est valorisée et mise de l'avant par les résidents. Ainsi, Hochelaga serait un espace où une mixité sociale serait effective puisque des personnes appartenant à des formes sociales différentes vivraient conjointement, sans nécessairement tisser des liens serrés. Cependant, nous pouvons observer une localisation des différentes catégories sociales vivant dans Hochelaga.

En revanche, aucun des résidents nés dans le quartier ne parle d'Hochelaga en termes de village. Ils préfèrent l'usage des termes de « quartier », « mon monde ». Ils ne voient pas Hochelaga comme un village, mais bien comme un quartier où l'entraide le caractérise. Les natifs expliquent cette disponibilité à l'entraide par l'histoire du quartier. C'est la désindustrialisation du secteur Hochelaga qui explique la création de ce réseau de solidarité. La création des réseaux de solidarité a participé à la fondation d'un tissu communautaire intense dans le secteur. Ce tissu encore actuel participe à ce sentiment de communauté dont parlent les nouveaux résidents. Effectivement, la présence de nombreux services de soutien envers la population dans le besoin est reconnue par les résidents non-bénéficiaires. Cette reconnaissance va de pair avec la description que ces derniers font de leur quartier. Hochelaga est perçu comme un quartier voire un village où des personnes aux appartenances économiques diverses vivent ensemble et cette mixité est vue comme bénéfique, mais aussi comme dimension du quartier. Bien que les natifs ne parlent pas de leur quartier en termes de village, ils ont une pratique exclusive du quartier et y sont fortement attachés, comme Réal. Quant à Maxime, son appartenance au quartier va de pair avec un engagement professionnel pour le quartier. Il justifie son choix professionnel par sa naissance dans Hochelaga, où l'histoire du quartier l'a façonné en tant qu'individu. Ces deux récits montrent comment une appartenance à lieu géographique se développe et s'enracine à travers le temps et donnent lieu à une vie de quartier intense, dans le sens où toutes les dimensions de la vie sont concentrées dans un secteur.

CONCLUSION

VERS UNE MIXITÉ SOCIALE EFFECTIVE ?

À travers ces treize personnes interrogées et des observations de terrain, plusieurs configurations sociales co-existent dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cette cohabitation est valorisée par les personnes interrogées surtout par les plus récents, qui s'attachent à cette diversité de la population. Cette diversité s'observe sur la rue Ontario où des commerces à destination des différentes populations cohabitent, tout comme les habitants d'Hochelaga-Maisonneuve. À travers ce travail de recherche, j'ai pu dégager trois formes sociales différentes, qui corroborent l'hypothèse générale d'une différenciation des formes sociales dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. À partir du travail de terrain j'ai pu dégager empiriquement des formes sociales différenciées qui ne sont pas complètement exclusives les unes aux autres.

En premier lieu, la forme sociale 1, où les référents sont construits à partir d'une carte du passé qui s'actualisent encore aujourd'hui dans leur discours. La carte met en forme un territoire passé où les anciens lieux n'existent plus, mais font sens dans leur représentation du quartier. De ce passé des relations amicales et familiales sont encore présentes. Pour certains, ces relations constituent l'essentiel de leurs relations sociales au sein du quartier alors que pour d'autres, de nouvelles relations se sont formées à travers un emploi dans le quartier. Ces derniers tendent à s'éloigner de

cette forme sociale 1 centrée sur des relations familiales et amicales de l'enface pour se rapprocher de la forme sociale 2.

En deuxième lieu, la forme sociale 2 caractérisée par une expérience totale du quartier. Cette expérience totale du quartier se caractérise par des sorties en-dehors du quartier extrêmement rares et par une concentration des différentes activités à l'intérieur du quartier – vie parentale, vie conjugale, vie amicale, vie professionnelle, loisirs, etc. Cette concentration des activités dans un même espace permet la création de liens avec d'autres résidents qui partagent d'une certaine manière des conditions similaires et les mènent à comparer leur vie à une vie de village.

En troisième lieu, la forme sociale 3 se caractérise par la constitution d'un entre-soi à l'intérieur de l'espace du quartier. Autrement dit, il est moins question d'habiter un quartier que de vivre avec et à proximité de leurs activités professionnelles, universitaires, amicales, etc. Les sorties en-dehors du quartier sont fréquentes mais tendent à diminuer à mesure qu'ils restent dans le quartier.

En somme, nous pouvons observer plusieurs formes sociales en train de se dessiner dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Chaque configuration sociale porte ses nominations du quartier, ses espaces et ses habitudes de quartier. Ces différentes formes sociales se croisent de manière fortuite mais n'entretiennent pas des liens étroits. Bien que les enracinés et les nouveaux résidents valorisent une mixité sociale dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, ces derniers, tout comme les natifs, vivent dans une forme d'entre-soi, où les personnes qu'ils côtoient sont des personnes qui sont socialement proche d'eux. Ainsi, une mixité sociale abstraite serait présente dans Hochelaga-Maisonneuve. Une certaine mixité sociale est présente et observée par les personnes interrogées dans ce travail, mais elle n'est pas vécue dans des relations durables. De fait, cette mixité sociale est moins effective qu'abstraite.

De ce travail, plusieurs pistes de recherches non développées dans ce mémoire pourraient faire l'objet de travaux futurs. Toutefois, je souhaiterai insister sur les

limites de mon travail. Du fait d'un temps limité sur le terrain, une partie de la population en situation de vulnérabilité sociale n'a pas eu sa voix dans ce travail. Ces personnes occupent majoritairement la rue Sainte-Catherine et sont aussi touchés par les changements du quartier. Cette absence s'explique aussi par une difficulté d'approche comparativement aux autres habitants du quartier.

ANNEXE A

GRILLE D'ENTRETIEN

Section 1 : Trajectoire résidentielle

→ Venez-vous de Montréal ?

Si non, d'où venez-vous ?

Depuis combien de temps êtes-vous à Montréal ?

Pourquoi avez-vous choisi Montréal ?

→ Depuis combien de temps habitez-vous Hochelaga ? Si depuis longtemps demander pour un changement dans le quartier.

Pourquoi ce choix d'Hochelaga ?

Dans quel coin de Hochelaga résidez-vous ?

→ Pensez-vous rester longtemps dans Hochelaga ? Pour quelles raisons ?

→ Si la personne n'a pas toujours vécu dans Hochelaga : dans quel quartier habitez-vous avant ? Êtes-vous resté longtemps ? Aimez-vous cela vivre là-bas ? Pourquoi avez-vous changé de quartier ? Comment décririez-vous l'ambiance de votre ancien quartier ? Ce que vous aimiez le plus et le moins.

Section 2 : Voir Hochelaga

- Comment qualifieriez-vous l'ambiance de Hochelaga ?
- Aviez-vous une autre représentation du quartier avant de vous y installer ? Si oui, pouvez m'en parler un peu plus ?
- Connaissez-vous des personnes avant de vous y installer ? Si oui, t'ont-elles recommandé de venir ou pas ?
- Selon votre point de vue, pourriez-vous me décrire Hochelaga-Maisonnette à quelqu'un qui ne connaît pas le quartier ?
- Pourriez-vous me décrire votre Hochelaga : où il commence et où il s'arrête, par exemple ?

Section 3 : Pratiques et fréquentation

- Fréquentez-vous les commerces dans Hochelaga ? Si oui, lesquels ? Pouvez-vous me parler un peu de ces lieux ? Pourquoi y allez-vous ? À quelle fréquence ? Avec qui ?
- Croisez-vous souvent du monde que vous connaissez dans la rue ?
- Avez-vous des relations avec vos voisins ? Si oui, pouvez-vous me les décrire ?
- Sortez-vous souvent le soir la fin de semaine, dans les bars et les restaurants du coin ? Pouvez-me décrire ces lieux (ambiance, décor, fréquentation, etc.). Avec qui ?
- Fréquentez-vous les parcs de Hochelaga ? Si oui, lesquels et pour quelles raisons ?
- Où faites-vous votre épicerie ? La faites-vous à pied ?
- Avez-vous des activités sportives ou associatives ? Si oui, lesquelles ? Pouvez-vous me les décrire ?

- Participez aux manifestations dans le quartier ? Si oui, lesquelles et pourquoi ?
- Allez-vous au conseil d'arrondissement du quartier ?
- Lisez-vous les journaux du quartier ?
- Quelle est votre place préférée dans Hochelaga ? Pourquoi ? Pouvez-vous me décrire cette place ?
- Avez-vous un exemple de lieu dans lequel vous ne mettez pas les pieds ? Pourquoi ? Pouvez-vous essayer de me la décrire ?
- Baladez-vous souvent dans Hochelaga ? Si oui, à quel moment de la journée ?
- Avez-vous un événement marquant positive ou négative qui s'est passé dans Hochelaga et que vous gardez en mémoire ?
- Vos enfants fréquentent-ils les garderies/écoles de Hochelaga ? Si non, pourquoi et où vont-ils ?
- Vos parents sont-ils dans Hochelaga ? Sinon, où sont-ils ?

Section 4 : Hochelaga et l'extérieur

- Où travaillez-vous ? Pouvez-vous me décrire ce lieu ? Comment y allez-vous ? Voyez-vous vos collègues en dehors ? Si oui, où ?
- Quand vous voyez vos amis, votre famille, est-ce dans Hochelaga ? D'ailleurs, les voyez-vous souvent ?
- Sortez-vous souvent du quartier ? Si oui, pour quelles raisons ? Et, comment vous y allez ?

La question de la fin : Pour terminer, pouvez-vous dire un mot sur votre quartier Hochelaga-Maisonneuve ?

ANNEXE B

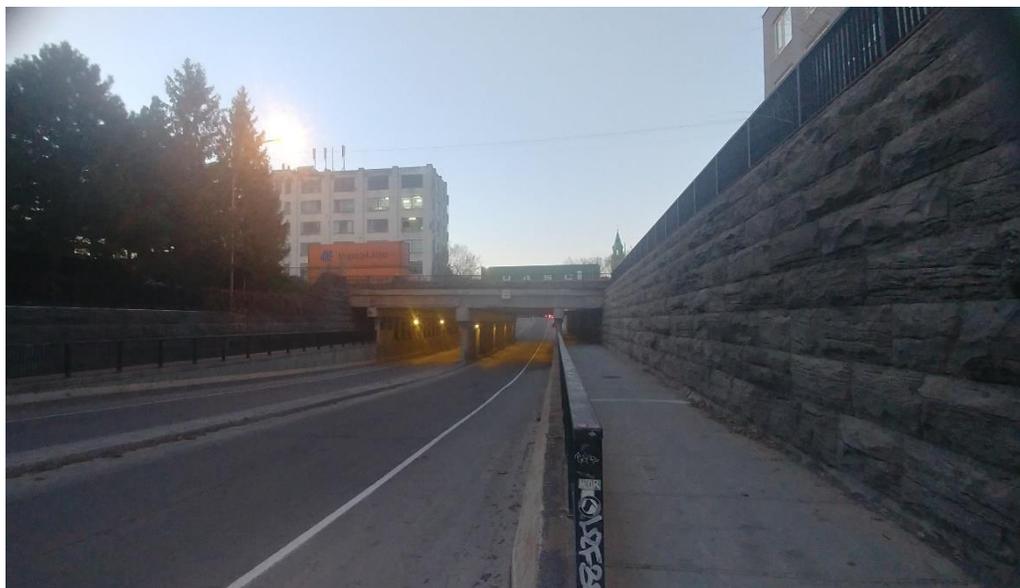
GRILLE D'OBSERVATION

À observer

- Fréquentation du lieu : achalandage du lieu
- Qui : hommes, femmes, familles, couples, personnes seules, âge
- Que font-ils ? : temps court ou temps long dans le lieu, discussion (avec qui, longue, courte), étude, travail, relaxation
- Ambiance générale du lieu : localisation, organisation, fonctionnement

ANNEXE C

PHOTOS D'HOHELAGA-MAISONNEUVE



Viaduc de la rue Moreau ; Entrée par l'ouest dans Hochelaga-Maisonneuve



Coin Ontario/Darling



Place Valois



Ontario/Pie-IX



Maison de la Culture



Marché Maisonneuve



Avenue Morgan

BIBLIOGRAPHIE

- Allen, B. (2007). « 11. Le quartier à l'articulation d'enjeux spatiaux temporels. » Dans J.-Y. Authier et *al.*, *Le quartier*, (p.139-150), Paris : La Découverte.
- Atelier d'Histoire Hochelaga-Maisonneuve, Bouchard, D. (1980). *L'industrialisation à Hochelaga-Maisonneuve 1900-1930*, Montréal : s.n.
- Atelier d'Histoire Hochelaga-Maisonneuve, Larivière, P., Gauthier, J.-P., Aubin, R. (1979). *L'histoire de notre quartier*, Montréal : s.n.
- Authier, J.-Y. (2008). « Les citadins et leur quartier. Enquête auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France », *L'Année sociologique*, 2008/1, pp.21-46. DOI 10.3917/anso.081.0021.
- Authier, J.-Y., Collet, A., Giraud, C., Rivière, J., Tissot, S. (2018) *Les bobos n'existent pas*, Lyon : Presse universitaire de Lyon.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Guides Repères, Paris : La Découverte.
- Becker, H. S., Passeron J.-C., Fogarty, P., Gullemin, A. (2004). *Écrire les sciences sociales : commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Méthodes des sciences sociales, Paris : Économica.
- Bernstein, B., Chamboredon, J.-C (1975). *Langages et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, Le sens commun, Paris : Les Éditions de minuit.
- Binette, R., Charbonneau, R. (1983). « Les quartiers populaires : une lutte engagée », *Continuité*, 19, pp.18-19.

- Boudon, R., Bourricaud, F. (2011). *Dictionnaire critique de la sociologie*, Quadrige Dicos poche, Paris : Presses Universitaires de France.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique du jugement sociale, Le sens commun*, Paris : Les Éditions de minuit.
- Buscatto, M. (2010). « Une démarche réflexive au cœur de l'enquête ethnographique ». Dans M. Buscatto, *La fabrique de l'ethnographe. Dans les rouages du travail organisé*, p.17-39, Toulouse : Octares Éditions.
- Cambron, M. (2014). « Vivre et écrire Hochelaga », *Études littéraires*, pp. 51-62. DOI : 10.7202/1028976ar
- Campenhoudt, L. Van, Marquet, J., Quivy, R. (2017). *Manuel de recherche en sciences sociales*, Malakoff : Dunod.
- Céfaï, D. (2015). « Mondes sociaux », *SociologieS* [En ligne], Dossier, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, p.1-33.
<http://journals.openedition.org/sociologies/4921>
- Chamboredon, J.-C., Lemaire, M. (1970). « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 11-1., pp.3-33. DOI : 10.2307/3320131 <http://sociologies.revues.org/4276>
- Charbonneau, R. (2014) « Hochelaga-Maisonneuve en trois temps : 3^e temps Les années citoyennes », *Collection Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve*, Montréal : Les éditions histoire Québec.
- Charron, H. (2014). « Mémoires disciplinaires et pratiques scientifiques : usages de la monographie en sociologie et en service sociale à l'Université Laval, 1943-1965 », *Recherches sociographiques*, 55, (2), pp.275-300. <https://doi.org/10.7202/1026693ar>
- Clerval, A. (2016). *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Poche/Sciences humaines et sociales, Paris : La Découverte.
- Collet, A. (2012). Montreuil, « Le 21^e arrondissement de Paris » ?, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 195, pp.2-37. DOI 10.3917/arss.195.0012

- Collet, A. (2015). *Rester bourgeois : les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*, Enquête de terrain, Paris : La Découverte.
- Corbillé, S. (2007). « Ethnologie en ville et gentrification, *Ethnologie française*, Presses Universitaires de France », 2007/2 Vol. 37, pp. 353-360. Récupéré de : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-2-page-353.htm>
- Costes, L. (2010). « Le droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique », ERES, *Espaces et sociétés*, 2010/1, pp. 177-191. Récupéré de : <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2010-1-page-177.htm>
- Coulangeon, P., Duval, J. (2013). *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Collection Recherches, Paris : Éditions La Découverte.
- Donzelot, J., Epstein, R., Simoes, J.-M. (2009). *La ville à trois vitesses et autres essais*, Penser l'espace, Paris : Éditions de la Villette.
- Donzelot, J. (2012). *À quoi sert la rénovation urbaine ?*, La ville en débat, Paris : Presses Universitaires de France.
- Elias, N., Scotson, J. L. (1997). *Logiques de l'exclusion enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris : Armand Fayard.
- Fabian, J. (2006). *Le temps et les autres : comment l'anthropologie construit son objet*, Collection Essais, Toulouse : Anacharsis.
- Ferretti, L. (1992). *Entre voisins la société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal : 1848-1930*, Montréal : Boréal.
- Foot R., (2015), « Deuxième Guerre mondiale », dans *L'Encyclopédie Canadienne*. Récupéré de : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/deuxieme-guerre-mondiale>
- Fougères, D. (2012). *Histoire de Montréal et de sa région, Tome I, des origines à 1930*, Québec : Presses Universitaires de Laval
- Fougères, D. (2012). *Histoire de Montréal et de sa région, Tome II, de 1930 à nos jours*, Québec : Presses Universitaires de Laval.

- Gauthier, C. (2003). « Hochelaga-Maisonneuve. Évolution et perspectives / Evolution and perspectives. Development and Outlook ». *Espace Sculpture*, (64), pp.7-14. Récupéré de : id.erudit.org/iderudit/9135ac
- Germain, A., et Rose, D. (2010). « La mixité sociale programmée en milieu résidentiel à l'épreuve des discours critiques internationaux : le cas d'Hochelaga à Montréal », *Lien social et politique*, (63), pp.15-26. <https://doi.org/10.7202/044146ar>
- Géronimi, M. (2006). « Identité urbaine, reconversion industrielle et dynamique territoriale à Montréal : le cas d'Hochelaga-Maisonneuve », *Norois*, pp.45-60. DOI : 10.4000/norois.1911
- Grafmeyer, Y., Joseph, I. (1984). *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, RES, Paris : Aubier.
- Grafmeyer, Y., Singly, F. de (2005). *Sociologie urbaine*, Paris : Armand Collin.
- Grafmeyer, Y. (2007). « 1. Le quartier des sociologues ». Dans J.-Y. Authier et al., *Le quartier*, (p. 21-31), Paris : La Découverte
- Granovetter, M. S. (2000). *Le marché autrement : les réseaux dans l'économie, Sociologie économique*, Paris : Desclée de Brouwer.
- Granovetter, M. S. (2008). *Sociologie économique, Économie humaine*, Paris : Éditions du Seuil.
- Houle, G. (1979). « L'idéologie : un mode de connaissance ». *Sociologie et sociétés*, 11 (1), pp. 123-145. <https://doi.org/10.7202/001352ar>
- Houle, G. (1987). « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie ». *Sociologie et sociétés*, vol. 19, pp.77-86. Récupéré de : <http://id.erudit.org/iderudit/001353ar>
- La Banque Mondiale (2019), « Population urbaine (%) ». Récupéré de <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/sp.urb.totl.in.zs>
- Lambert, A. (2014, 8 janvier). « Paris : embourgeoisement ou gentrification ? » *La vie des idées*. Récupéré de : <https://laviedesidees.fr/Paris-embourgeoisement-ou.html>

- Lefebvre, H. (2009). *Le droit à la ville*, Anthropologie, Paris : Economica-Anthropos.
- Letellier, M. (1971), *On est pas des trous-de-cul*, Montréal : Parti Pris.
- Linteau, P.-A. (2000). *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal : Boréal.
- Maltais, A. (2016). « Anciens et nouveaux petits commerçants face à la transformation socioéconomique de deux anciens quartiers populaires montréalais », *Lien social et Politiques*, (77), pp. 148-165.
- Mauger, G. (2013). « 16. Bourdieu et les classes populaires. L'ambivalence des cultures dominées ». Dans P. Coulageon et *al.*, *Trente ans après La Distinction, de Pierre Bourdieu*, (p. 243-254), Paris : La Découverte.
- McKenzie, R. D. (1984). « Le voisinage, une étude de la vie locale à Columbus, Ohio ». Dans Y. Grafmeyer, I. Joseph, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, pp. 213-254, Paris : Aubier.
- Mercier, L., Atelier d'Histoire d'Hochelaga-Maisonneuve (1984). *Hochelaga-Maisonneuve portrait 1984*, Montréal : Atelier d'Histoire d'Hochelaga-Maisonneuve.
- Mesure, S., Savidan, P. (2006). *Dictionnaire des sciences humaines*, Quadrige Dicos poche, Paris : Presses Universitaires de France.
- Morin, R. et Rochefort, M. (1998). « Quartier et lien social : des pratiques individuelles à l'action collective ». *Lien social et Politiques*, (39), pp.103-114. doi:10.7202/005194ar
- Papinot, C. (2014). *La relation d'enquête comme relation sociale : épistémologie de la démarche de recherche ethnographique*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Parent, F. (2015). *Un Québec invisible : enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Parent, F., Sabourin, P. (2016). *Les espaces-temps de la production ethnographique*, Cahiers de recherche sociologique, Montréal : Athéna Éditions

- Parent, F. (2018). *Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition*, Corpus, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Park, R. E. (1984). « La ville comme laboratoire sociale ». Dans Y. Grafmeyer, I. Joseph, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, pp.167-211, Paris : Aubier.
- Park, R. E. (1984). « La ville ». Dans Y. Grafmeyer, I. Joseph, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, pp. 83-130, Paris : Aubier.
- Payet, J.-P. (2016). *Ethnographie de l'école : les coulisses des institutions scolaires et socio-éducatives*, Collection « Dictat sociologie », Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Petitclerc, M. (2006). « L'association qui crée une nouvelle famille » : l'expérience populaire de la mutualité lors de la transition à la société de marché, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 593, pp. 259-291. Récupéré de : <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/2006-v59-n3-haf1212/013080ar/>
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., (2007). *Les ghettos du gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris : Le Seuil.
- Pinçon, M., Pinçon-Charlot, D. (2009). *Sociologie de la bourgeoisie, Repères Sociologie*, Paris : La Découverte.
- Ramadier, T. (2007). « 10. Mobilité quotidienne et attachement au quartier : une question de position ? ». Dans J.-Y. Authier et al., *Le quartier*, (p.127-138), Paris : La Découverte.
- Ramognino, N., Vergès, P. (2005). *Sociologie et cognition sociale*, Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence
- Ramognino, N. (2009). « Hétérogénéité ontologique du social et théorie de la description. L'analyse de la complexité en sociologie ». *Revue Européenne des sciences sociales*, pp.147-164. 10.4000/ress.581
- Ramognino N. (2013). « Des réflexions sur quelques controverses à propos de l'analyse qualitative en sociologie », *SociologieS*, pp.2-24. Récupéré de : <http://sociologies.revues.org/4276>

- Ramognino, N. (2013). « De la consistance du Discours ». *Cahiers de recherche sociologique*, (54), pp.183-202. <https://doi.org/10.7202/1025998ar>
- Ramognino, N. (2016). « À propos des corps, du temps, de l'espace et de la signification : Lecture sur l'observation ethnographique ». *Cahiers de recherche sociographique*, (61), pp.167-190. <https://doi.org/10.7202/104237ar>
- Renahy, N. (2010). « Le capital d'autochtonie », *Regards Sociologiques*, 40, pp.9-26. Récupéré de : http://www.regards-sociologiques.com/wp-content/uploads/rs_40_2010_2_renahy.pdf
- Renahy, N. (2010). *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Poche/Sciences humaines et sociales, Paris : La Découverte.
- Rioux, M. (1973) « Le rapport à l'espace urbain ». Dans Collectif de recherche en sociologie urbaine, Y. Lamarche, R. Sevigny, M. Rioux, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des montréalais francophones*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Rioux, M. (1973). « Stratégie de la recherche ». Dans Collectif de recherche en sociologie urbaine, Y. Lamarche, R. Sevigny, M. Rioux, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des montréalais francophones*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Rose, D. (2006). « Les atouts des quartiers en voie de gentrification : du discours municipal à celui des acheteurs. Le cas de Montréal », *Sociétés contemporaines*, pp. 39-61.
- Rose, D., Séguin, A.-M. (2007). « 17. Les débats sur les effets de quartier : que nous apprennent les approches centrées sur les réseaux sociaux et le capital social ? ». Dans J.-Y. Authier et al. *Le quartier*, (p. 217-228), Paris : La Découverte.
- Sabourin, P. (1993). « La régionalisation du social. Une approche de l'étude de cas en sociologie », *Sociologie et Sociétés*, 25 (2), pp.69-91. <https://doi.org/10.7202/001662ar>
- Sabourin, P. (1997). « Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs ». *Sociologie et sociétés*, 29 (2), pp139-161. <https://doi.org/10.7202/001661ar>

- Sabourin, P. (2017). Quelles connaissances avons-nous de ceux qui sont désignés comme « pauvres » ? ». Dans G. Duhaime, E. Roberson (dir.) *Pauvreté quotidienne, pauvreté planétaire*, (p. 55-85), Éditions Nota bene, Collection bleue.
- Skeggs, B., Pouly, M.-P., Devreux, A.-M. (2015). *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, L'ordre des choses, Marseille : Agone.
- Stats Canada (2019), *Les portraits*. Récupéré de : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/economie/comparaisons-economiques/interprovinciales/portraits.pdf>
- Tellier, L-N, (2019, 13 juin), « Reprendre le contrôle de l'étalement urbain », *Le Devoir*. Récupéré de : https://www.ledevoir.com/opinion/idees/556585/urbanisme-reprendre-le-controle-de-l-etatement-urbain?utm_campaign=Autopost&utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR1TwemCk7bhOLaOyXiwo0NUbzUioPbEg_ZIzSYvNmIBLher5HtNtxXIpw#Echobox=1560435129
- Tissot, S. (2007). 9. « Anything but soul food ». Goûts et dégoûts alimentaires chez les habitants d'un quartier gentrifié. Dans J.-Y. Authier et al., *Le quartier*, (p.141-152), Paris : La Découverte.
- Tissot, S. (2011). *De bons voisins : enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Cours et travaux, Paris : Raisons d'agir.
- Tissot, S. (2012). « Les centres-villes : modèles, luttes et pratiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 195, pp.4-11. DOI 10.3917/arss.195.0004
- Université de Sherbrooke (2019), « Population urbaine (% de la population totale), Canada ». *Perspective monde, Outil pédagogique des grandes tendances mondiales*. Récupéré de : <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/tend/CAN/fr/SP.URB.TOTL.IN.ZS.html>
- Vachon, N., Hamel, P. J. (2017), « Portrait d'Hochelaga-Maisonneuve », Centre Urbanisation Culture Société, INRS. Récupéré de http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_MHM_FR/MEDIA/DOCUMENTS/VACHON_PORTRAIT.PDF

Ville de Montréal (s. d.), Cartes de Montréal. Récupéré de : http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5798,41435562&_dad=portal&_schema=PORTAL

Viviere, M. (2015). *Les représentations sociales de la densité dans l'habitant : vers une faubourisation métropolitaine : « Fabrication, appropriation, territorialisation »*, Bordeaux : Université de Bordeaux.

Weber, M. (2013) *La ville*, Le goût des idées, Paris : Les Belles lettres.